

MES SOUVENIRS SUR PAPA  
ET MOI-MÊME

Comtesse René Greindl  
née Visart de Bocarmé

Rédigé à Isle-la-Hesse  
entre 1945 et 1965

Les pages qui vont suivre sont écrites depuis plusieurs années, elles sont le fruit d'une solitude; elles sont le besoin d'exprimer ce dont le coeur est trop plein; elles veulent être un témoignage pour la famille, pour les enfants trop jeunes qui n'ont pas su; pour les générations à venir qui ont le droit de savoir et d'apprendre.

Car il y a beaucoup à apprendre de la vie, de certaines vies surtout et c'est lorsqu'on a appris et réalisé combien cet "appris" est peu de chose, qu'on sent l'impérieux devoir de passer le flambeau ! Car il est bon et nécessaire de ne pas laisser tout perdre des valeurs humaines; il est certains exemples qui prennent du relief avec le temps, qu'on aperçoit mieux dans le passé que lorsqu'ils étaient tout proches de nous.

Ceux qui ont bien vécu représentent une valeur, une richesse dont la famille seule n'a pas le droit de garder le monopole.

De même qu'ils ont aimé et servi le pays au-delà du cadre restreint du foyer, de même, au-delà de ce foyer ils appartiennent à ce pays qui les a vus naître, qui les a forgés, et qu'ils ont su aimer jusqu'à la mort.

\* \*

\*

L'époque actuelle s'est trouvée sous le signe d'une terrible confusion. Pour beaucoup, la lumière s'est éteinte, la voie s'est brouillée, on a perdu le sens vrai des valeurs. Seuls se sont maintenus au-dessus du chaos, les hommes au coeur simple et droit, ceux dont la ligne de conduite était dictée non par de subtiles interprétations des événements et au gré de leurs inévitables et imprévisibles fluctuations mais par un esprit de devoir et de loyauté fondé sur des convictions profondes, fondamentales, réfléchies.

Certes, il faut cette force d'âme, cette conscience personnelle, cette fermeté inébranlable pour garder sereinement ses convictions, lorsqu'autour de soi, elles sont condamnées, battues en brèche, suspectées !

Il faut savoir interroger sa conscience, d'après elle former son jugement et puis lui demeurer fidèle sereinement, fermement, sans faiblesse.

Pour un tel comportement, il faut une profonde confiance en soi, et combien sont alors tentés de se condamner eux-mêmes en se taxant de présomption.

Mais la confiance en soi n'est présomption que lorsqu'elle vient de l'orgueil. Lorsqu'elle est le fruit d'une longue formation de caractère, d'une sévère discipline personnelle, de convictions réfléchies et adoptées après examen, elle devient une véritable force, un rempart contre les hésitations, les interprétations subtiles et tendancieuses qui font à notre époque tant de victimes.

Celui dont on veut retracer le souvenir était avare de discussions, parfois cassant dans ses propos, et bref dans les conclusions qu'il tirait des événements. Il était difficile de l'amener aux digressions subtiles, aux critiques psychologiques. L'ennuyaient-elles ? Les considérait-il comme des pertes de temps, ou bien craignait-il de voir saper ou ébranler des convictions qu'il s'était faites et qui lui suffisaient, lui procurant un équilibre dont il ne voulait pas se départir ?

On pourrait interpréter ceci comme une faiblesse de ca-

ractère.

Mais même si ces raisons entraient en jeu, il ne fait pas de doute que son attitude était dictée tout d'abord par la certitude qu'il avait d'agir selon sa conscience. De cette certitude émanait une sécurité, une solidité qui éclairait son jugement et lui permettait de voir clairement là où d'autres s'égarèrent.

RENE GREINDL

---

(1898 - 1945)

René-Jules-Marie-Maurice, baron Greindl, naquit à Ixelles le 7 avril 1898 d'une famille de militaires et de fonctionnaires....

En effet, on trouve la famille Greindl établie à Bruxelles au 18ème siècle. Henri-Claude Greindl, né en 1768, fut échevin de la capitale de 1818 à 1830 et membre des Etats Provinciaux de Brabant Méridional pendant le régime néerlandais.

Son frère Philippe-Jean-Joseph Greindl, né à Bruxelles en 1763, licencié-ès-lois, occupa sous l'ancien régime, les fonctions d'avocat au Conseil Souverain du Brabant et de lieutenant-aman de Bruxelles; puis sous le régime français, celles d'Avocat général à la Cour d'appel et de Procureur Impérial également à Bruxelles; enfin, sous le gouvernement des Pays-Bas, celle de Conseiller à la Cour supérieure de Justice.

Son fils, Léonard-Jean-Charles, lieutenant-général, ministre de la Guerre obtint concession du titre de Baron et extension de ce titre à tous ses descendants.

Le fils de ce dernier, Jules Greindl, né en 1835, fut un diplomate éminent. D'abord, attaché de légation à Moscou, il fut envoyé en mission à Constantinople, au Danemark, à Madrid, au Mexique. Le Roi Léopold II l'envoya également à la rencontre du grand explorateur Henri Stanley, qui débarquait à Marseille, au retour de son premier voyage à travers le Congo. On sait que cette première démarche n'aboutit pas, Stanley désirant réserver à son propre pays le fruit de sa découverte. Ce ne fut que plus tard, déçu de la froideur avec laquelle l'Angleterre répondait

à ses propositions, qu'il se souvint des avances qui lui avaient été faites par le si clairvoyant Roi des Belges.

Le Comte Greindl termina sa carrière à Berlin, en 1912. Il y était ministre depuis un quart de siècle. En prenant congé de son poste, il avait en guise d'adieu, reçu de Guillaume II la promesse suivante : "Moi vivant, vous ne verrez pas la guerre". Deux ans à peine, après ce jour, le comte Greindl assistait au Conseil de cabinet convoqué au Palais de Bruxelles, dans la nuit du 3 au 4 Août 1914.

Il y apprenait l'effondrement de ce qui avait été le principal objectif de sa carrière. Il ne dit rien dans la voiture qui le ramenait de Bruxelles à son habitation de Forest, mais rentré chez lui, il s'arrêta devant le portrait en pied que lui avait offert de sa personne, le dernier Empereur d'Allemagne. Avec l'amertume hautaine de sa loyauté déçue, il dit simplement : "Enlevez cela". Et n'en parla plus jamais.

Il lui restait trois fils et deux petits-fils en âge de servir le Pays.

Léon, le père de René Greindl était comme son aîné Maurice, militaire de carrière. Professeur de géologie à l'école militaire. Août 1914 le trouva chef d'Etat-Major de la 6ème division d'Armée. Il prit sa retraite en 1921 comme inspecteur général du génie.

René avait comme grand-père maternel un magistrat à l'intégrité intransigeante : le Procureur Général Mesdach de ter Kiele.

On raconte de lui cette anecdote typique. Ayant sollicité une audience du ministre de la Justice, il se fait annoncer et est introduit chez ce dernier, qui sans lever les yeux de la lettre qu'il écrivait fait signe au visiteur de prendre place. Quand, ayant achevé son travail, au bout de plusieurs minutes, il lève enfin la tête, c'est pour s'entendre dire, avec beaucoup de majesté : "Monsieur le Ministre, ce n'est pas ainsi que l'on reçoit le plus haut magistrat du pays; Monsieur le Ministre,

j'ai l'honneur de vous saluer". Et sur ce, le Procureur Général se retira sans avoir exposé le motif de sa démarche !!

Cette attitude était dictée par la haute idée qu'avait ce fonctionnaire de la charge qu'il occupait. Cette conception est juste; elle dérive, non de la vanité, mais de l'esprit de devoir et de la conscience professionnelle.

Elle a contribué au siècle dernier à la grandeur de notre pays. Des gens qui ont le respect de leurs fonctions se respectent eux-mêmes, et la Belgique était considérée, à juste titre, comme un des pays du monde qui comptait les fonctionnaires les plus honnêtes, la magistrature la plus intègre, les corps constitués les plus scrupuleux, bref une très grande bourgeoisie.

Plaise à Dieu que cette tradition ne se perde pas !

René Greindl fit ses études primaires chez les frères des Ecoles Chrétiennes, dont son père appréciait le programme, base sérieuse pour les humanités. Il avait lui-même inculqué à ses deux fils les premières notions d'écriture et de calcul. Bon professeur, d'une gaieté pleine d'humour, il aimait les enfants et les siens ne furent jamais négligés. La famille habitait une spacieuse maison rue Tasson-Snel; le jardin avait une sortie pour les écuries dans la rue Defaqs. Les enfants y prenaient leurs ébats aux heures de récréation. Un appel du haut de la fenêtre arrêtait net les jeux et il fallait rentrer avec une exactitude toute militaire pour le repas. Un jour que la jeune soeur de René manquait à l'appel, une injonction partit du bâtiment : "Allons, Isabelle, dépêche-toi; n'aie pas peur du cheval". Et une petite voix plaintive de répondre : "Je n'ai pas peur de le cheval, j'ai peur de les fourmis !" dont en effet une colonie minuscule barrait le chemin !

Une des épreuves de l'enfance de René était l'étude du piano. Il avait peu d'oreille et la musique de l'atti-

rait guère. Mais l'étude du piano faisait partie du programme et nul n'y échappait. Lorsqu'il en avait assez, il avait recours au grand moyen ! Il poussait cinquante fois de suite la même note avec l'annulaire d'une main, jusqu'à ce que son père, excédé, lui crie de la pièce voisine : "René, que fais-tu là ? ". "C'est", disait René, "un exercice que le professeur fait faire pour fortifier ce doigt-là !" . Il ne fallait généralement pas longtemps pour être envoyé continuer cet exercice-là en-haut !

Les vacances d'été se passaient dans l'une ou l'autre propriété qu'on louait pour la saison. L'on s'y promenait beaucoup à pied ou à bicyclette, et la mère de René, fervente botaniste, inculquait aux enfants son amour de la nature et ses connaissances des fleurs.

Parfois, le séjour d'été se passait avec les grands-parents. Ceux-ci, en congé de poste, invitaient à tour de rôle leurs jeunes ménages pour quelques semaines. René aimait raconter que son grand-père, remarquable polyglotte et bon mathématicien, se plongeait avec ses fils dans des conversations scientifiques dont les dames étaient exclues. Seule une exception : la comtesse de Denterghem, dont le grand-père appréciait la vaste culture et la grande intelligence. Grande, sévère, d'allure majestueuse, elle était la terreur des enfants, qui à son approche se chuchotaient: "Die Denterghem kommt !" ce qui signifiait la fin des jeux bruyants, des rires fous ou des irruptions intempestives, en costumes de Peaux-Rouges, dans le cercle des parents.

D'autres années, les vacances se passaient en voyage. C'était souvent la Suisse, où l'on choisissait de préférence des sites propices aux grandes randonnées pédestres; il fallait avoir de bonnes jambes car les itinéraires choisis constituaient de fameux entraînements ! Les enfants auraient parfois préféré des distractions plus puériles; témoin ce jour où René et son frère, beaucoup plus que d'admirer le paysage, désiraient essayer un engin apporté précieusement de Belgique et qu'ils intitulaient orgueilleusement leur "boomerang".

A peine débarqués, chacun s'installe sur la terrasse de l'hôtel qui domine le lac avec son ouvrage, le père avec son journal, les enfants avec leurs jouets. C'est le moment d'essayer le "boomerang" et René se jette dessus. Hélas ! celui-ci prend une direction totalement opposée à celle escomptée par le lanceur novice; sa corde munie d'une balle de tennis à chaque bout se précipite sur le père de famille qu'elle entortille proprement dans son journal à la consternation des enfants. Inutile de dire que le "boomerang" finit tristement dans le lac !

Parfois, les enfants étaient invités à passer quelques jours à la Légation à Berlin. Ils y étaient choyés par les trois tantes non mariées qui y vivaient avec leurs parents. René se souvenait avoir joué avec les enfants du Kronprinz, lequel devait être loin de se douter, à cette époque, qu'il ne règnerait jamais... Ces séjours devaient contribuer à familiariser René avec la langue allemande dont il eut beaucoup à se servir plus tard.

Aux primaires succédèrent les humanités. Le Collège Saint Pierre à Uccle ouvrait à ce moment ses portes. René en fut un des premiers élèves.

C'était un enfant studieux, mais terriblement nerveux et remuant. Un accord avait été conclu entre ses professeurs et lui, convenant qu'il aurait tout de même la mention hebdomadaire satisfaisante, s'il ne se faisait pas renvoyer de la classe, plus de trois fois par semaine. Il lui arriva de passer la journée dans la cour du collège, sans pouvoir assister aux cours dont il avait été renvoyé, mais sans oser rentrer chez lui où il redoutait les foudres paternelles.

Ses plaisanteries dépassaient parfois la mesure admise par ses maîtres. C'est ainsi qu'élève de rhétorique et la tête farcie des affiches garnissant les murs de la capitale à l'époque des élections, il choisit le cours de religion pour monter sur son banc afin de protester contre un travail que le professeur imposait. S'adressant sur un ton déclamatoire à ses condisciples sidérés, il

leur dit avec emphase : "Messieurs, nous voici, une fois de plus, victimes de l'ingérence cléricale ! Vive le prolétariat organisé !!!". Cette facétie lui valut une retenue qu'il rappelait en riant comme la dernière de sa période scolaire. Il sortait de rhétorique en Juillet 1914. Il venait d'avoir 16 ans.

Vint le 4 août. Plein d'enthousiasme, René demande à s'engager, mais se voit tout d'abord refuser l'autorisation par son père : "La guerre sera de courte durée; la place d'un gamin n'est pas à la caserne". Rongeant son frein, il obtient d'être courrier à l'Etat-major de la place; quelques jours plus tard, les perspectives se modifiant, son père revient sur sa décision et l'autorise à s'engager comme volontaire.

Il se rend à Malines pour s'équiper. Là, c'est le grand branle-bas, et l'on n'est pas servi tout de suite. Il passe sa première nuit chez un chiffonnier et en sort couvert de vermine ! Premier aspect de la guerre !

Le lendemain, lavé, astiqué, équipé de frais, sinon de vêtements à sa mesure, il erre dans les rues en quête d'un logement, moins partagé que le précédent, mais en vain. En désespoir de cause, il accoste un chanoine qui le mène à l'Archevêché. Contraste avec la veille ! Il loge trois jours dans une chambre d'évêque, sert la messe du grand Cardinal Mercier, dont il partage ensuite le repas. Qui sait ? Celui-ci aura peut-être eu une prière spéciale à l'intention du petit volontaire accueilli à sa table et qui fut vraiment providentiellement protégé pendant toute cette guerre.

De Malines, il fut envoyé tout d'abord au Fort de Waelhem. C'est là que l'attendait sa première grosse émotion. Le Fort est investi. Deux sentinelles accueillent le nouveau venu et le conduisent au commandant, qui examine ses papiers, se gratte la tête et dit : "C'est bon, je n'ai pas d'instruction à votre sujet. Vous serez "fusillé". Voilà justement l'aumônier; il s'occupera de vous".

Le nouveau soldat sent une sueur froide l'inonder ! On l'a pris pour un espion. Il est si ému qu'il ne parvient pas même à protester... et heureusement ! car au bout de quelques instants, il réalise sa méprise. "Etre fusillier" consiste à faire la garde sur les remparts du Fort, un fusil sur l'épaule !

A Waelhem, il n'y a que des rappelés des vieilles classes. René s'y sent un peu dépaysé, et c'est avec joie qu'il accueille un message de son père l'invitant, s'il le désire, à rejoindre comme estafette cycliste, l'Etat-major de la VIème division. Il prendra part avec celle-ci à l'épuisante retraite d'Anvers !

Pendant la bataille de l'Yser, il obtient une moto pour effectuer ses missions. C'est au cours de l'une de celles-ci, que, roulant sans lumière, par une nuit noire sur une de ces petites routes des Flandres, au pavé en dos d'âne, il s'emboutit sur la voiture du Commandant Snoy. Le choc est violent et notre ardent volontaire n'a que le temps de remettre "un pli pour l'Etat-major", avant de perdre connaissance. Il revient à lui, installé dans le lit paternel. Ses culbuteurs l'ont ramené au Q.G. où la besogne ne chôme guère. "Qu'on le mette dans mon lit que je n'utilise guère ces jours-ci" dit son père, lorsqu'on lui ramène l'accidenté, "et je m'occuperai de lui plus tard" .

Il n'a pas de fracture, aucune lésion, mais il est couvert de bleus de la tête aux pieds. Il en sera quitte pour trois jours de repos. Un peu plus tard, ses compagnons s'amuse à le griser copieusement. Il en garde un souvenir désagréable, avec l'idée dominante : "Pourvu que papa n'en sache rien".

Les missions à l'Etat-major ne sont pas toutes héroïques. Parfois, il y a du monde à l'improviste et le cuisinier du mess se décharge sur les motocyclistes de la corvée d'aller chercher à La Panne les suppléments nécessaires. On n'aime pas beaucoup cela. Ce soir-là, René est pincé, et il va d'assez mauvaise grâce chercher une

livre de biscuits "à la cuiller". Mais ceux-ci, ramenés bon train sur le porte-bagage de la moto ne sont plus que poussière à l'arrivée. Le cuisinier n'insista plus et chercha désormais d'autres messagers.

René est nommé caporal le 14 mars 1915. Il a atteint ses dix-huit ans et obtient d'être versé au 2ème Régiment de Grenadiers. C'est un rêve d'enfance qui se réalise. S'engager dans le régiment qu'il a vu si souvent défiler dans les rues de la capitale !

D'un esprit ingénieux, il trouve à ce moment un perfectionnement à l'armement des mitrailleuses Colt, et reçoit le 11 septembre 1916, la citation suivante à l'ordre du jour régimentaire : "Le Caporal Greindl a inventé un moyen d'armer le levier d'armement de la mitrailleuse Colt, sans qu'un des servants soit obligé de se porter à l'avant de la mitrailleuse en se découvrant. Je félicite cet inventeur pour le résultat obtenu".

La vie est dure au front de l'Yser et parfois monotone. René se met à l'étude de l'anglais. Un beau jour, les voisins de secteur changent et l'on apprend que les nouveaux occupants sont des anglais. "Va leur parler, puisque tu as appris leur langue" disent ses camarades à René. Fort de sa nouvelle science, et plein d'optimisme, il interpelle un Tommy et lui tient un discours, que le camarade d'Outre-Manche écoute attentivement, l'air intrigué. Quand René a fini, il lui répond dans le français le plus correct : "Je regrette, mais je ne comprends pas le flamand !".

Il y a des heures pénibles; on passe une journée entière, camouflé dans un trou d'obus, en avant des lignes. Le soleil darde sur la tôle qui recouvre le trou. On a les pieds dans l'eau; pas question de se redresser, il faut rester assis sans fumer, et sans faire de bruit car dans ce secteur, l'ennemi n'est pas bien loin.

Parfois pour remonter en ligne, il faut cheminer sur des passerelles posées au ras de l'eau. On se suit en files indiennes; malheur à celui qui met le pied à côté de

la planche; il lui faudra garder ses vêtements mouillés jusqu'à la relève.

René prend part à l'attaque de la ferme St. Georges devant Nieuport comme chef mitrailleur. Sa machine soulevée par un obus retombe sur lui et les quatre servants sont tués à ses côtés. L'un d'eux, le ventre ouvert, perd tout son sang et c'est vainement que René s'efforce d'arrêter l'hémorragie en mettant dans la plaie tout un paquet de pansement. C'est un souvenir qu'il n'oubliera jamais. Il est indemne malgré son casque criblé d'éclats de mitraille. Des compagnons qui, après l'échauffourée, ont ramassé sa gourde et ses effets d'équipement, annoncent sa mort à son père, et c'est comme un revenant qu'il reparait, n'ayant par miracle pas une égratignure, mais à partir de ce jour, il est sourd de l'oreille droite.

Il reverra, rêveur, deux ans après, les lieux de ce combat où la briqueterie demeurée dans son souvenir un monument imposant, se détachant sur un ciel de bataille, ne sera plus dans la paix retrouvée qu'un insignifiant tas de briques.

L'humidité est inévitable dans les tranchées boueuses; malgré sa robuste santé, René y prend une broncho-pneumonie au cours de l'hiver de 1917.

Grelottant de fièvre, il décide de se faire évacuer mais les hôpitaux regorgent de monde et les transports sont rares. Après une demi-journée d'attente à un carrefour et de vaines tentatives d'admission dans plusieurs formations sanitaires, il finit par échouer à un hôpital surpeuplé où il tombe plus qu'il ne se couche, sur une civière placée dans le couloir. Il y passe l'après-midi; et un médecin, l'ayant vu le soir, dit simplement : "Celui-là, qu'on le mette dans un lit, dès qu'il y en aura un de libre; je le verrai demain".

En venant, René avait pu glisser un mot à un copain : "Fais savoir à mon père que je suis malade et qu'on m'évacue".

Le lendemain, avec une fièvre de cheval, le caporal

Greindl, que le médecin n'avait encore pu voir, se rend compte soudain, d'un branle-bas dans l'infirmierie. On lui apporte force tisanes, bouillottes, thermomètre, et il distingue soudain son père debout auprès de son lit et qui lui dit en riant : "On ne s'est pas encore beaucoup occupé de toi, me semble-t-il ?". Mais à partir de cette visite, il n'a plus à se plaindre; il est gâté, cajolé, soigné à souhait et il ne pouvait se rappeler sans gaieté avoir reçu, après le départ de son père, la visite du médecin-chef, qui lui avait dit sur un ton de reproche : "Mais pourquoi est-ce que tu n'as pas dit ça, fiske, que tu étais le fils du Colonel, quand tu es arrivé ?". Le pauvre homme trouvait cette modestie tout-à-fait déplacée.

Ayant fait toute la campagne à la troupe, René y fit l'expérience des contacts humains. Il y acquit cette simplicité et cette bonhomie, dont il ne se départit jamais, et qui lui gagnait la sympathie des humbles. S'il était parfois cassant, ce n'était jamais envers eux et il fut fidèle dans son amitié à ceux dont il avait partagé la vie dans les tranchées. Il avait la philosophie du troupiier, devant les réparties parfois inattendues de ses chefs. Il aimait raconter que le bataillon dont il faisait partie ayant été envoyé sur un autre point du front, le matériel de transport se révéla nettement insuffisant et René en fit la remarque à l'officier responsable : "Enfin, mon Capitaine" lui dit-il "on ne ferait pas voyager des animaux dans ces conditions-là" et celui-ci de répondre : "Mais mon ami, vous n'êtes pas des animaux !". Sur quoi René ne trouva plus rien à dire...

Ainsi s'écoula la guerre, qu'on appela une fois la Grande Guerre ! L'armistice trouva René Greindl à l'école de sous-lieutenance à Gaillon. Il ne rentra à Bruxelles qu'en novembre, pestant de n'avoir pu assister au défilé de la victoire.

Il lui faut maintenant décider de son avenir. Il ne désire pas rester à l'armée, comme il en avait eu l'intention à la fin de ses études. Il songe un instant au Congo,

où son caractère hardi et entreprenant lui donne beaucoup de chances de faire une belle carrière. Mais ce projet ne sourit guère à sa mère qui redoute une nouvelle séparation. Alors il décide brusquement de faire ses études d'ingénieur. Il faut pour cela pas mal d'énergie. Après un intervalle de quatre ans, il n'est pas facile de reprendre le collier. Les dirigeants des universités s'en rendent compte. Ils réalisent aussi que s'il n'y a pas un encouragement de leur part, énormes seront les déchets. C'est pour quoi ils décident d'accorder aux combattants et aux prisonniers la faculté de scinder les examens. C'est un avantage dont René Greindl fera bon usage.

Après quelques jours d'occupation en Allemagne, au bataillon universitaire, il se fait transférer au groupement temporaire des étudiants militaires. En 1919, il est enfin démobilisé et commence ses études à l'Université de Bruxelles. Il a choisi celle-ci au lieu de celle de Louvain, parce qu'après cinq ans d'absence, il retrouve enfin un peu de vie de famille.

René Greindl passe avec distinction la première candidature en sciences en novembre 1919, la seconde en juillet 1920. Il passe avec satisfaction les deux épreuves suivantes et obtient le titre d'ingénieur civil, le 26 octobre 1921. Il complète celui-ci en ajoutant une année à Louvain, qui lui vaut, en décembre 1922, le grade d'ingénieur électricien.

Malgré ses études menées tambour battant, il a trouvé le temps de passer ses vacances en Suisse, pour s'adonner à son sport favori : l'alpinisme. Il adore la montagne; l'ascension, la conquête des cîmes, les hautes altitudes le grisent. Il fait le Cervin sans guide; pour tous ceux qui connaissent la montagne, ce n'est pas là un mince exploit. Il n'y met pourtant point de témérité. Ils sont partis à plusieurs; mais les autres renoncent en cours de route, et c'est alors, qu'après avoir pris conseil du guide, bien forcé de redescendre, il décide de continuer seul.

L'alpinisme et la chasse seront toute sa vie ses distractions préférées. Mais pour ce dernier sport, ses préférences vont nettement à la chasse à l'approche ou à l'affût. Il trouve que dans les battues, les chances ne sont pas égales et que l'animal est défavorisé ! Il lui arrive de ne rien tirer, trouvant une satisfaction plus grande à observer le comportement du gibier dans son élément naturel, qu'à le tuer.

Il est plus attiré par les phénomènes de la nature que par les réalisations humaines, toutefois les questions scientifiques le passionnent. Il lit énormément et assimile très rapidement, et se tient au courant des questions d'actualité.

En général, la philosophie, la littérature et les arts le laissent assez indifférent. Il cultive les langues étrangères en plus de l'anglais dont il a appris les rudiments pendant les loisirs de la guerre; il parle l'allemand depuis son enfance et apprendra successivement l'italien et le roumain qu'il continuera à entretenir après son retour de ces pays.

A la fin de ses études, en octobre 1922, il se marie; il va s'établir à Liège où il est engagé à titre d'ingénieur en chef des travaux pour la construction de la Centrale Electrique de Bressoux. Ce sera un début intéressant. Il met à son travail cette conscience et cette ardeur qui sont innées chez lui.

C'est là qu'il passe un jour entier de congé, avec quelques ouvriers auxquels il a communiqué le feu sacré, à mettre en place une machine dont le poids excessif posait un problème qu'on ne croyait pas pouvoir résoudre avec les moyens dont on disposait. Venu à bout de cette besogne, il en manifeste une joie débordante et communicative que partagent ses coéquipiers. L'année suivante, un parent de son beau-père lui propose d'entrer dans les sucreries. Ce n'est pas sa partie puisqu'il est spécialisé en électricité, mais il y a des possibilités d'aller à l'étranger, et les voyages l'ont toujours attiré.

Il fait un stage d'un an et demi à la Tirlemontoise. Pendant la campagne sucrière, on est alternativement de service de jour et de nuit. Il y a parfois de l'imprévu, témoin ce jour où sa femme reçoit un coup de téléphone la prévenant qu'on viendra chercher des vêtements secs pour l'ingénieur qui est tombé dans la fosse à pulpes; dont il a pu heureusement être retiré à temps !

Le ménage passe un an dans une petite propriété entre Hougaerde et Overlaer où l'on élève poules, canards, moutons et lapins pour la plus grande joie du premier bébé.

Ensuite, c'est le départ pour la sucrerie de Bottrighe en Italie au bord du Pô. L'arrivée a lieu le soir, dans la petite ville d'Adria; et c'est dans une victoria tirée par un vieux cheval conduit par le non moins vieux cocher, Copola, que la famille débarque à Bottrighe. La maison n'est pas prête; il faut s'installer provisoirement dans deux chambres au-dessus des bureaux de la sucrerie.

Ce pays de lagunes est peu attachant. C'est une plaine sablonneuse dont tout l'horizon est coupé par les berges du Pô. Le fleuve charrie dans son lit les sables des Apennins, d'où il vient, ce qui force les riverains à toujours exhausser les digues pour se tenir à l'abri des inondations. Tout à l'extrémité de la lagune, que l'Italie nouvelle a cherché à assainir au moyen de puissants hydrophores, s'élève la monumentale "Badia de Pomposa", vestige d'une abbaye que les moines ont bâtie il y a plusieurs siècles, dans le but de défricher les terres avoisinantes, projet qu'ils ont dû abandonner à cause de l'insalubrité du pays.

Les terribles inondations de ces dernières années, en ravageant toute cette région qui a coûté tant d'efforts, prouvent la difficulté de pareille entreprise.

Pas d'arbres dans ce pays, mais autour des maussades bâtisses que sont les habitations des employés, quelques pieds de vigne de muscat et d'éblouissants parterres de zinias compensent l'aridité du cadre. Venise n'est pas loin, et aussi Chioggia d'où part le vapeur à destination

de la cité des Doges. Ce petit port, avec ses bateaux de pêche aux voiles ocres et rouges, est une débauche de couleurs sur le bleu intense de la mer.

Aux heures les plus chaudes, le bébé, devenu petite fille, trotte sur les dalles fraîches; en attendant le petit frère qui viendra bientôt partager ses jeux et quand le soleil descend à l'horizon, elle rejoint à l'extérieur son compagnon du moment : un grand chien de berger, dont elle ouvre la bouche avec ses toutes petites mains "pour voir ce qu'il a mangé".

René Greindl a acheté une Fiat 10 chevaux pour remplacer la Ford qu'il a liquidée en quittant la Belgique. Avec cette machine souple et légère, il fera de merveilleuses randonnées dans les Dolomites, Asiago, la Brenta; ces noms évoquent les terribles combats entre Italiens et Autrichiens, à la guerre précédente. Il aime ces monts accidentés des Apennins auxquels on accède par des routes aux lacets aigus. Merveille de s'élever peu à peu et de voir à ses pieds, dans la plaine, Vérone, Vicence et, plus loin, Rovigo... et tant pis si l'on a le vertige dans les tournants en épingles à cheveux qu'il faut prendre en deux fois.

Il y a des loisirs en Italie, car une fois la campagne sucrière terminée, on ferme l'usine et il ne reste plus qu'à attendre la campagne suivante.

Pourtant, au début de 1927, René est envoyé dans une usine voisine, à Ponte-Longo, où l'on procède à des travaux d'agrandissement. Cela manque de charme, car il ne peut rentrer dans son foyer qu'en fin de semaine. Et bientôt, un choix s'impose : rester à Ponte-Longo où les usines ont passé aux mains des Italiens, ou se faire transférer en Roumanie où la Danubiana est encore Société Belge. René opte pour cette dernière solution. Il rentre en Belgique où sa famille l'a précédé, fait connaissance du second fils qui vient de lui naître, et part pour Giurgiu, sur le Danube, à 60 Km de Bucarest. Sa famille l'y rejoint quelques mois plus tard.

La sucrerie occupe un spacieux terrain, borné d'un côté par la ville, de l'autre par la "balte", sorte de large plage déserte, que le fleuve submerge au moment des crues. Ceci donne lieu à des pêches des plus pittoresques; au moment où les eaux se retirent, et cela dure un certain temps car la balte s'étend sur plusieurs Km, les pêcheurs barrent l'accès au fleuve par d'immenses filets et font une récolte des plus variées. Parmi eux de gros silures qui atteignent la taille d'un homme et ne se rendent pas sans combat, cela occasionne de véritables corps à corps. Tandis que femmes et enfants ramassent en hâte le menu fretin, il se livre des batailles entre les hommes à qui s'adjugera les plus belles prises.

L'usine a, sur un bras du fleuve, son port particulier. En face s'étend le Mokan, une de ces îles que le courant déplace peu à peu avec lui. Le fleuve, en effet, érode les terres situées en amont de l'île, et les dépose peu à peu sur les rives en aval. En l'espace de 25 ans, le Mokan peut se déplacer de 300 mètres. Cette île doit avoir 7 à 8 Km de long. Plantée de saules, l'île sert de pâturage à d'immenses troupeaux que gardent des bergers, vêtus de leurs grandes "choubas", manteaux de peau de mouton, qui pendent jusqu'à terre. Ces bergers passent toute la bonne saison dans l'île; parfois il leur faut se défendre contre les loups, venus de la terre ferme, au moment des gelées et qu'on peut apercevoir, à la tombée du jour, se désaltérant sur les berges du fleuve.

Les habitations du personnel de direction sont bâties sur une petite éminence, autour d'un parc où il y a un court de tennis. Dans un petit enclos se promène majestueusement une grue couronnée dont la démarche prétentieuse fait la joie des enfants. Les maisons sont souriantes et claires, chacune précédée d'un jardinet où deux abricotiers mettent au printemps la splendeur de leur floraison, et se couvrent ensuite d'une masse de fruits.

Le pays est pittoresque, plein de coutumes originales, où le folklore vaut la peine d'être étudié : les enter-

rements, avec exposition du corps qu'on porte entouré de pleureuses; les libations qui ont lieu, non seulement le jour des funérailles, mais rituellement tous les samedis. L'on voit alors le cortège des familles se rendre au cimetière avec du vin et des gâteaux. Il y a eu certaines adaptations dans ces coutumes. Anciennement, on portait un seul grand gâteau que le pope était chargé de découper et dont la première part lui revenait. Mais il faut croire qu'il se faisait la part trop belle, car par la suite les familles firent cuire un grand gâteau pour leur propre usage et, sur un autre plat, la portion destinée au ministre du culte. C'était plus sûr !

Quand une jeune fille mourait, ses proches voyant approcher son heure dernière avaient une suprême attention. On lui apportait sur son lit de mort une robe blanche, une robe de noces ! C'était le dernier spectacle sur lequel se fermaient ses yeux, et elle mourait consolée !

Il y avait des fêtes locales que la tradition faisait remonter à l'époque romaine; la fête des oies, spécialement nourries en vue de ce jour, et dont on entourait, pour la circonstance (1), le cou de rubans multicolores, en souvenir des oies du Capitole.

Au printemps, les habitants d'un village riverain du Danube se groupaient par dizaines, précédés d'un fou masqué, porteur d'une houlette agrémentée d'une botte d'ail; ils parcouraient les villages, dansant frénétiquement au son d'une musique sauvage, de l'aube jusqu'à la nuit, ils mimaient, disait-on, l'enlèvement des Sabines.

Enfin, le lundi de Pentecôte, on voyait à toutes les portes des balances enguirlandées de feuillage et la coutume voulait qu'on se pesât.

D'autres traditions étaient d'inspiration chrétienne : le baptême des eaux, le jour de l'Epiphanie, où le pope jetait dans le Danube, qui souvent charriait des glaçons à

(1) La Roumanie était, à l'origine, une colonie pénitentiaire, formée de prisonniers, déportés en Dacie par l'Empereur Trajan.

cette époque, une croix de bois bénite. Plusieurs gamins se jetaient à la nage pour reprendre cette croix ce qui leur donnait le droit de faire, à leur profit, une collecte dans le village.

Le Vendredi-Saint, les paysannes envahissaient l'église avec des coqs blancs qui rappelaient le reniement de Pierre; on les sacrifiait ensuite et on les mangeait le jour de Pâques.

Que d'autres images encore ! Tout aussi pittoresques, mais qui s'écarteraient trop du sujet.

René s'intéresse à la population assez misérable et primitive de ce pays, spécialement aux Hongrois, venant des provinces annexées du Nord de la Roumanie, et qui, par la suite de ce transfert, vivent privés de tout secours religieux. Avec l'autorisation de l'Archevêque latin de Bucarest, Monseigneur Cizar, et l'aide de concitoyens, il fait construire une chapelle catholique à Giurgiu. On y baptise une quinzaine d'enfants, on en confirme d'autres, on marie des ménages qui n'avaient pu encore recevoir le Sacrement. Il y a tant à faire dans cette population où viennent se retrouver les éléments les plus disparates, et une église décente n'est-elle pas le premier pas vers un ralliement.

Deux enfants encore sont nés au foyer de René, dans cette lointaine et attachante Valachie. Et par crainte de les voir prendre du mal dans le misérable baraquement qui précédait la chapelle, le prêtre est venu les baptiser à domicile dans... la bassine à confiture ! promu pour la circonstance "Fonts baptismaux" !

A l'usine, le contraste des races est frappant. Il y a des Belges, des Allemands, des Tchèques, des Polonais, des Arméniens, des Italiens. Les gardiens sont des Albains, reconnaissables à leur fez rouge qu'ils ne quittent pas plus que leurs grosses cannes à bout ferré.

Les écuries, les chevaux sont confiés à des Russes, qui s'enivrent les soirs de paye, mais chantent magnifiquement; les travaux de terrassement sont faits par une

tribu nomade, mais non errante : les Lipovènes. Ceux-ci vivent en campement et vont où les appelle leur travail, avec leurs petits chevaux robustes et nerveux, qui tirent les charrettes légères attelées en troïkas; les contrats de travail se font avec eux par promesse verbale, et souvent des mois à l'avance. Au jour convenu, ils sont là, fidèles à la parole donnée. Leur honnêteté est proverbiale. Ce sont des géants barbus, d'origine russe, que l'on s'étonne de trouver dans cette macédoine de races balkaniques.

Il y a enfin des Turcs qui arrivent, squelettiques et affamés, à la saison des travaux. Ils sont frugaux à l'extrême mais, de ce fait, n'ont aucune réserve de force. Le contremaître qui les emploie sait qu'il ne doit compter que sur un faible rendement la première semaine; dès qu'ils sont un peu nourris, la moyenne monte. Le soir, ils font résonner les silos du chant mélancolique de leurs balalaïkas...

Un soir, arrivent à l'improviste à l'usine, tous les habitants d'un village que le hasard des traités réintègre dans le royaume. Ce sont des Roumains d'origine, mais établis en Macédoine depuis Dieu sait quand !

Leur langage est incompréhensible, leurs costumes extrêmement pittoresques; les femmes portent : jupes drapées, corsages brodés de perles, hautes coiffures en forme de hénins d'où pendent des sequins et d'où sortent leurs longues tresses. Elles ont des ceintures d'argent travaillé, et leurs bas tricotés en laine de couleurs vives sont tout chamarrés de fils d'or; comme chaussures, des morceaux de cuir de buffle étrangement repliés et lacés au-dessus du pied, qu'on appelle "opinski".

Les hommes ont de grosses vestes fourrées et des toques de fourrures. Détail frappant : certaines femmes et enfants ont une croix bleue tatouée sur le front. Ce sont les marques distinctives des chrétiens qui se distinguent ainsi de leurs concitoyens musulmans. Pauvre tribu dépay-sée qui venait chercher un gîte dans son ancienne patrie

et transportait, toute recroquevillée, réduite à rien, dans une vieille caisse, la centenaire du village.

A Giurgiu aussi, le costume national est encore porté et rien de plus attrayant que les chemises de femmes, appelées "ii", brodées de dessins compliqués et ravissants et serrées autour des hanches par une sorte de pagne aux tons plus sombres. Des rites familiaux président à la confection de ces "ii" dont certaines demandent des mois de travail; les dessins diffèrent suivant celle à qui est destinée la chemise; telles sont pour une veuve ou telles autres pour une femme mariée, qui ne pourront être portées par une jeune fille.

René Greindl s'attache à ce pays où il y a tant à voir ! Les affaires de l'usine l'envoient parfois jusqu'en Dobroutcha, à bord de l'un ou l'autre des bateaux de la société. L'un est un bateau de plaisance, c'est un yacht qui a appartenu au roi de Wurtemberg, et s'appelle le "KONDWIRLAMUR"; l'autre, le "SOCRATE" est un bateau de guerre qui, à vrai dire, brûle un peu trop de mazout pour traîner des chalands sur le Danube ! Il a connu les combats sur la Mer Noire et son activité actuelle est une déchéance !

Il est de tradition de fêter le 1er mai en faisant une excursion à bord du yacht. C'est le printemps et les bords du fleuve sont verdoyants et remplis d'oiseaux de toutes sortes.

Il y eut une de ces promenades qui faillit se terminer tragiquement. Pendant que les excursionnistes dégustaient le traditionnel agneau cuit à la broche, le temps tourna à l'orage. Les premières gouttes de pluie furent le signal de regagner le bateau. A ce moment, en un clin d'oeil, avec la rapide évolution des tornades dans ce pays, le ciel devient noir, le Danube se couvre de petites crêtes blanches et la tempête se déchaîne. Le yacht, encore attaché à la rive, est soulevé, secoué et rejeté contre elle; les vitres de la cabine sont enfoncées par les paquets d'eau. Avec beaucoup de peine, les passagers, parmi lesquels il y a des enfants, parviennent à regagner la

terre ferme au moment où la chaîne casse.

Mais le vent tombe avec la même soudaineté qu'il s'est levé. Sur le Danube calmé apparaît la silhouette du "SOCRATE" venu à la rencontre des presque naufragés; il fait mugir sa sirène, car il veut annoncer que l'ouragan a coulé une grosse drague de la fabrique dans le chenal, juste devant le débarcadère.

Une demi-heure après chacun est au sec chez soi et le directeur général de la sucrerie fait le tour des maisons une bouteille de "twica", la fameuse vodka roumaine, à la main, assurant qu'il n'y a pas de meilleur remède pour combattre les effets nocifs du bain forcé !

Parfois, c'est dans les Carpathes qu'il faut aller, à Roman ou à Sascut où la sucrerie a des succursales; l'on y rencontre des sites d'une sauvage grandeur. Il y a encore des bandits dans le pays. On excursionne en auto, mais gare aux fils tendus en travers des routes. Il est bon d'avoir son revolver à portée de la main.

Un jour, René Greindl trouve une tribu de tziganes à longs cheveux, installés sur les bords de l'Argès; ils ont simplement coupé le pont pour se faire du bois de chauffage. Il faut traverser à gué, avec la ressource, si l'on s'arrête au milieu du cours d'eau, d'avoir recours aux pittoresques attelages de buffles des villages voisins.

En Dobroutcha, les routes sont si mauvaises que, par endroits, il vaut mieux les quitter et se frayer un chemin à travers les chardons géants du Baragan qui sont plus hauts que la voiture. Surprise ! de trouver dans ce pays perdu, un pavillon de chasse qui appartient à la famille royale, mais dont les tenanciers qui vous accueillent dans le plus pur patois du Borinage, sont originaires du Haï-naut.

Dans ce pays, René Greindl peut satisfaire ses instincts cynégétiques : chasses aux canards, par les journées glaciales d'hiver où le thermomètre descend à moins 30, où souffle le vent de Russie, le terrible "viscol", où les oreilles gèlent sans qu'on s'en aperçoive; des chasses aux loups, où René passe la nuit, vêtu d'une "chouba" de

berger, à l'affût sur des têtards de saules dans le Mokan. Il y a des randonnées dans le delta du Danube, appelé non sans raison, le réservoir des oiseaux de marais de l'Europe et où l'on rencontre des troupeaux de centaines de cigognes, les hérons butors à l'air mélancolique, le grand cormoran, toutes les sortes de canards, de sarcelles, tous les petits échassiers et même le flamant rose d'Égypte.

Au printemps, on s'engouffre dans une petite camionnette, et dans les champs grillés par le soleil, on s'attaque aux cailles.

Enfin, il y a les chasses officielles organisées par les autorités locales dans les marais du delta du Danube. Cette région est un refuge où se cache des hors-la-loi, des réfugiés bulgares, des malheureux qui n'ont ni feu ni lieu et qu'on a baptisés du nom générique de "comitadjis". Quelle n'est pas la stupeur de René d'entendre les gendarmes donner l'ordre aux chasseurs de tirer sur eux comme sur de simples lapins, si on les rencontre !

En plein été, la chaleur est tropicale; le soleil brûle le sol; on n'ose guère affronter la chaleur au milieu du jour et on cherche un peu de fraîcheur en se baignant dans l'eau tiède du Danube.

Les enfants supportent difficilement cette température; il faut leur donner de la quinine, car la malaria règne.

Le second été, René est nommé administrateur de l'Arif, une société d'exploitation forestière dans les Carpathes. Le plus intéressant dans l'affaire, c'est qu'il y a là-haut un chalet où l'on peut transporter les enfants pendant les mois les plus chauds; René sera le seul sacrifié dans la combinaison puisque son travail le retient à Giurgiu, mais avec sa grosse torpédo Nasch, il ne craint pas d'affronter pour le week-end les 300 Km de mauvaise route qui le séparent de sa famille. Tant pis, s'il faut en ce temps-là remplacer un train de ressorts tous les mille ou deux mille Km.

Le siège de la société Arif est à Curtea de Argès au

pied des Carpathes. Pour se rendre à Cumpena où se trouve la villa, pas de routes carrossables, un sentier muletier ou bien le petit chemin de fer de montagne qui fait le trafic du bois. Lorsqu'il y a des hôtes de marque, on accroche le "wagon-salon", un fourgon dans lequel on a mis quelques chaises ou tabourets.

Pour redescendre, c'est beaucoup plus drôle, surtout si le "wagon-salon" n'est pas là. On se sert alors d'un wagon plat, semblable à ceux qui transportaient autrefois les bagages dans les gares, chez nous; les voyageurs se placent autour, jambes ballantes, en se donnant le bras, de façon à garder tout le monde sur la plate-forme dans les tournants. A l'avant, le conducteur travaille au frein, puisqu'on descend pendant 30 Km. Pas besoin de moteur ! A mi-chemin, il y a quelques Km en terrain plat. Si l'on perd son élan, il n'y a qu'une chose à faire : tout le monde descend et on pousse jusqu'à la prochaine pente.

C'est ce qu'il faut éviter à tout prix. Or, précisément dans ces parages, il y a un petit hameau de tziganes et naturellement des troupeaux d'oies et de cochons noirs qui ont une prédilection marquée pour les promenades sur la voie. Il y a donc une tactique à suivre; quand on arrive en vue du village, le freineur fait marcher sa trompe, tous les voyageurs poussent des cris stridents; en cas de nécessité, le conducteur agite son chapeau à bout de bras pour engager la gent animale, par tous les moyens possibles, à lui céder la place. Cela ajoute beaucoup de cachet au voyage.

Le chalet est une construction en bois qui domine, dans un élargissement de la vallée, la gare d'embarquement des bois. Quelques pièces meublées sommairement s'ouvrent sur une galerie d'où les enfants peuvent observer, en jouant, le trafic des petits trains.

Les coupes de bois se font plus haut dans la montagne, où les taillis sont remplis de framboisiers et de fraisières sauvages : cueillette merveilleusement parfumée.

Et l'on peut se rafraîchir dans les torrents qui ruis-

sellent de tous côtés. Seulement, il faut être prudent et ne pas quitter les enfants, car il y a pas mal de vipères; il y a des loups aussi, et même des ours, mais il est rare de rencontrer ceux-ci en plein jour, si ce n'est lorsqu'ils sont tenaillés par la soif et qu'ils recherchent les torrents pour aller boire. En général, à l'approche de l'homme, ils s'écartent.

La nuit, ils sont plus agressifs; le soir, les gardiens et les bûcherons ramènent les chevaux, avec lesquels ils déhalent les bois, et les lâchent dans la vallée; ils allument, à chaque extrémité, de grands feux autour desquels ils montent la garde. Un soir, pourtant, l'on entend des galopades et des hennissements, et les hommes essayent vainement de calmer les bêtes affolées; on constatera le matin que les loups ont fait un raid et ont dévoré un poulain.

Les ours ont d'autres goûts. L'un d'eux s'approche une nuit et tente de s'approprier le miel d'une ruche. Ne parvenant pas à ses fins et craignant peut-être de se voir surpris, il finit par emporter la ruche à bras le corps et l'on retrouve les débris de celle-ci, piétinés et démantibulés, à une bonne distance de son emplacement primitif.

Les orages sont violents et magnifiques ! Une certaine nuit, les éclairs se succèdent sans interruption et la tornade a marqué son passage en traçant une véritable route à travers la montagne, où tous les arbres sont abattus. C'est effrayant et splendide !

Toujours attiré par la chasse, René se laisse persuader de tenter sa chance en haute montagne, mais les gens du pays lui disent qu'il n'est pas possible de se rendre là-haut à pied; il faut y aller à cheval. Cette expédition, dont il revient bredouille, le confirme dans sa conviction que l'équitation n'est pas faite pour lui. Il s'est senti fort mal à l'aise, juché sur un de ces petits chevaux de montagne qui, à tout instant, semble reconnaître le terrain avec son nez et, habitué à des sentiers ac-

cidentés, n'hésite pas à descendre des pentes vertigineuses en quelques rapides foulées quand il aperçoit le terrain plat un peu plus bas. Pour le cavalier novice, cette manière de voyager est pleine d'émotions imprévues !

Comme ingénieur, René Greindl ne peut manquer de s'intéresser aux régions pétrolifères qu'il visite à plusieurs reprises.

Cette année-là, à Moreni, une sonde a pris feu, et le sol tremble dans toute la région comme sous le travail d'un volcan, par suite de cet incendie qui se prolongera pendant deux ans, malgré tous les efforts faits pour l'éteindre. Il y a une gerbe de feu qui monte à 150 mètres, se déverse en courbes et volutes de flammes, redescend peu à peu pour fuser à nouveau quand le jet de pétrole venu des entrailles de la terre a repris sa pression. On finira par l'éteindre en l'étouffant par des injections de boue.

Ce pays plaît à René; il satisfait son caractère aventureux, son amour de la nature.

Pourtant les épreuves ne lui font pas défaut. Il échappe de justesse à la mort, le jour où voulant vérifier un appareil, il reçoit, sur la tête et sur le dos; une masse de jus de sucre brûlant; il n'a sur le dos qu'un léger vêtement de toile qui ne suffit pas à le préserver de graves brûlures; et c'est grâce à son épaisse chevelure qu'il n'a presque rien à la tête. Il mettra du temps à se guérir car, avec son ardeur habituelle, il ne tient aucun compte des recommandations du médecin, et court reprendre sa place à l'usine avec des plaies non cicatrisées qui, naturellement, s'infecteront !

L'année suivante, c'est encore pendant la campagne sucrière qu'il prend mal; il sort de l'usine surchauffée, par une nuit glaciale, appelé par un incident de travail, et contracte une broncho-pneumonie. Justement, il est seul car sa femme et ses enfants sont allés passer quelques temps en Belgique.

Par bonheur, il est adoré de son personnel et un de

ses contremaîtres, constatant son absence, le trouve au lit, chez lui, avec le délire et 40 degrés de fièvre ! Alors, c'est le concours de dévouement. Le brave contremaître Maquinay installe sa femme au chevet de René pendant que le directeur général fait chercher à Bucarest la meilleure infirmière et prévient sa femme qui rentre dare-dare de Belgique. Pendant huit jours, c'est la lutte entre la vie et la mort. Le docteur est pessimiste; il est habitué aux tempéraments des Roumains qui meurent comme des mouches et il n'ose espérer.

Le malade lui-même est terrassé par la fièvre mais, dans ses moments de lucidité, cherche à se rendre compte de son état dont on lui a dissimulé la gravité. Il profite d'un moment où sa femme est appelée hors de la chambre pour parcourir une lettre qu'elle était en train d'écrire. Lorsqu'elle rentre, il dit d'un air narquois : "Il me semblait bien que je n'avais pas qu'une simple grippe, mais on va lutter contre ça". Et de fait, la lutte fut menée de son côté avec cette volonté de guérir qui est déjà presque la guérison.

Après 15 jours, la convalescence s'installe; avec elle, le goût à la vie; et déjà un projet s'ébauche : un congé de convalescence s'impose et le ménage rejoindra les enfants en Belgique.

Seulement, René a déjà fait deux fois le trajet en train et il y a justement en Roumanie un parent, Josse-Louis Allard, qui est arrivé en Ford, mais compte rentrer en Belgique en train, son séjour dans le pays se prolongeant. René a vite fait de le persuader qu'il peut très bien ramener la voiture par la route au lieu de l'expédier par chemin de fer. Naturellement, le médecin consulté n'est pas tout à fait d'accord !

Mais on ne contrarie pas facilement René ! Et donc en route !

Jusqu'à Pitesti la route n'est qu'une mare de boue où l'on enfonce parfois jusqu'aux essieux. Arrêt à Rum-nico-Valcea pour loger, hôtel médiocre, infesté de pu-

naises ! Départ le lendemain de bonne heure, il ne faut pas perdre de temps, car les pluies délitent les montagnes; de gros blocs de pierres tombent sur la route et presque sur la voiture ! La Ford sera la dernière voiture à traverser les cols cette année-là. Déjeuner du matin à Sibiu, la pluie cesse, le ciel est clair, on répare un pneu à Turda et l'on reboulonne le pare-choc que les cahots de la piste ont ébranlé; halte suivante à Cluj, patrie de Matthias Corvin et le lendemain, par un fort joli trajet, à Oradea-Mare; vient ensuite la plaine de Hongrie avec sa steppe monotone et ses troupeaux de chevaux et le langage incompréhensible de ses habitants. Les voyageurs ont une carte, mais celle-ci n'est pas indispensable pour trouver son chemin, car nul ne songerait à emprunter, avec une voiture, autre chose que la route principale, la seule qui n'ait pas tout à fait l'air d'une piste pour troupeaux.

L'étape, entre Oradea-Mare et Budapest, se révèle plus longue que prévue, et c'est à 50 Km de cette localité, dans la forêt, par une pluie battante, alors qu'il fait déjà tout à fait nuit, qu'une malencontreuse crevaison de pneu vient interrompre le voyage. C'est déjà le pneu de rechange; il faut démonter pour réparer.

Que dirait le docteur qui a recommandé de ne pas faire les étapes trop longues, d'éviter les efforts et les occasions de se refroidir.

On s'en tire et les voyageurs arrivent enfin à Budapest. Un passant complaisant, et qui sait un peu d'allemand, se propose pour leur indiquer la Vadeskurt Saloda, l'hôtel qu'on leur a recommandé.

Pendant que René va mettre la voiture au garage, sa femme entre à l'hôtel pour retenir les chambres et s'étonne de voir le gérant et le portier se montrer réticents et ne témoigner aucun empressement à la satisfaire; soudain, dans la glace à laquelle ils tournent le dos en lui parlant, elle aperçoit une sorte d'épouvantail. Se dépanner, remonter un pneu dans la boue et la tempête et l'obscurité ont produit un effet désastreux sur la toilette. Mieux

vaut en rire et sortir les passeports en ajoutant que l'on est parti le matin d'Oradea et l'avant-veille de Bucarest.

Le résultat est immédiat; le gérant, devenu tout miel et tout sucre, propose la meilleure chambre avec : "Sans doute, une salle de bain".

Impression le soir, en toilette de soirée et smoking, aux sons d'un orchestre tzigane, d'être rentrés dans la civilisation !

Après Budapest, trois jours à Vienne. Accueil charmant, au Neu-Waldeg chez de très bons amis diplomates : les Jo van der Elst. Pleins d'attentions pour le "convalescent", on lui évite toute fatigue, la meilleure auto est mise à sa disposition, on lui sert une cuisine raffinée, si bien qu'au bout de trois jours, il confie à sa femme qu'il a une rechute ! Alarmée, elle le conjure de prendre le train pour rentrer au plus vite au logis; elle se souvient des recommandations du médecin et frémit à l'idée des complications possibles.

Toutefois, René veut d'abord faire un essai et l'on reprend la route. Le 23 novembre au soir, l'on arrive à Osterofen, un petit village bavarois noyé dans le brouillard. L'hôte fait voir la chambre : elle est immense, froide à souhaits, carrelée, br... René se déclare satisfait et ... affamé; il se fait servir une solide choucroute et une chope de bière de dimension, cause avec animation avec les paysans qui fument leurs longues pipes de façon à rendre l'atmosphère complètement opaque; ce sont d'anciens combattants; certains ont combattu sur le front des Flandres. On échange ses souvenirs et finalement, chacun se retire pour aller dormir. Il règne partout une humidité pénétrante; les draps de lit en sont imprégnés. Le lendemain, René se réveille frais et dispos et déclare qu'enfin, il se sent définitivement guéri !

L'année suivante : 1930 sera la dernière du séjour à l'étranger. En effet, il se produit un changement dans la direction de la Danubiana; l'affaire est reprise par une société étrangère; elle liquide peu à peu le person-

belge, et non sans regrets, René Greindl et sa famille sont obligés de rentrer en Belgique.

La première partie du voyage se fait par eau. On embarque la voiture sur le Jupiter, le bateau de plaisance qui fait la navette à la bonne saison entre Vienne et Giurgiu. Merveilleux voyage ! malgré la chaleur étouffante. Le bateau longe la côte bulgare avec ses minarets et ses églises aux dômes bulbeux qui illustrent la situation de ce pays, au confluent de deux races, la slave et la musulmane.

Puis viennent les rives de Serbie, aux falaises de sable où souffle la "Borah" et où des pâtres, aux vêtements de toile bleu vif, mènent sur les berges, pour les faire boire, leurs mules aux longues crinières.

La nuit suivante, en rade de Belgrade, la température est étouffante; l'eau du fleuve est à 28 degrés. Plus au Nord, on côtoie les villes aux enceintes fortifiées qui, sur la rive roumaine, évoquent les invasions turques, ces ennemis héréditaires qui envahissent le pays chaque fois qu'il a repris un peu de prospérité et l'abandonnent ruiné et affamé !

Turnu Magurele et Turnu Severin avec ses grandes murailles aux trentes tours qui rappellent les valeureux combats de Michel Viteasu, Voïvode de Valachie !

Le lit du fleuve se resserre; les roches se dressent en murailles de part et d'autre. On y voit les inscriptions latines, jalonnant la route Trajane, que cet empereur fit construire par ses prisonniers vers les colonies pénitentiaires de Dacie qui sont à l'origine de la Roumanie.

Entre les rochers les plus abrupts, on arrive aux fameuses portes de fer où le courant est si fort qu'il faut toute la force des machines et un pilote adroit pour faire remonter le bateau !

On traverse Budapest, avec sa ville haute et sa ville basse, et l'on parvient à Vienne où l'on prendra la route pour le reste du voyage.

Les enfants babillent en roumain avec la paysanne au

coeur fidèle et au chatoyant costume qui n'a pas voulu se séparer d'eux. Ils oublieront trop vite ce langage, une fois rentrés dans la mère patrie !

Voici l'ingénieur Greindl rentré en Belgique avec sa famille en juillet 1931; on est en pleine période de crise dans les affaires.

Malgré ses titres, c'est vainement que René cherche une situation. Ses préférences vont à son métier d'ingénieur et d'ingénieur de chantier; il n'est pas fait pour les bureaux d'études, malgré sa rapidité de travail et la facilité avec laquelle il assimile n'importe quelle question. Il n'a aucun goût pour les affaires; son intransigeance se manifeste dans la résolution qu'il a prise et qu'il maintiendra de ne jamais "boursicoter". La bourse, le jeu, la fraude aux douanes, les déclarations "arrangées" aux contributions sont autant de choses qu'il réprouve.

La fermeté avec laquelle il maintient cette attitude n'est pas exempte d'une certaine rudesse; c'est au fond un esprit dominateur qui va de l'avant sans hésitation, mais sans beaucoup de souplesse.

Sa femme lui disait parfois : "Tu n'as, au fond, aucun mérite à bien agir, car pour toi, il n'y a jamais de problème; c'est blanc ou c'est noir, alors que pour les autres, tant de facteurs d'incertitude interviennent".

Quelqu'un qui lui tient de près, interrogé sur cette même difficulté, à laquelle on se heurte si souvent dans la vie, d'avoir à prendre une décision, répondait ceci, qu'il n'eût pas désavoué : "J'ai sans doute fait fausse route, ou je me suis trompé dans la vie, mais je sais bien que je n'ai pas hésité !".

Facilement railleur avec ses égaux, il est bon et simple avec les humbles, avec les enfants. Bien que d'un tempérament extrêmement nerveux, il n'est ni colérique, ni emporté. Jamais, il n'a besoin de sévir avec les enfants, ni d'ailleurs avec ceux qui sont sous ses ordres; sa manière de commander précise et sèche impose son autorité. Peut-être, certains en prendront-ils ombrage, mais il ne

s'en doutera pas.

Son caractère est égal, mais facilement sérieux et silencieux sauf dans les discussions, où cette assurance qu'il a l'amènera à exposer son point de vue sans beaucoup se soucier de celui des autres; cette tendance s'atténuera lorsqu'ayant changé de carrière, il acquerra l'expérience des contacts humains.

Les palabres, les ergotages, les discussions philosophiques ne l'attirent pas; c'est un esprit positif; il ira jusqu'à se méfier du talent oratoire qui, par une forme trop brillante, illusionne sur le fond.

Il a plus de goût que de sens artistique; il préfère la nature aux oeuvres des hommes et il donnerait tous les musées de la terre pour un coucher de soleil sur les Alpes.

Le voilà donc en Belgique, sans occupation déterminée.

Sa famille a acquis une propriété aux environs de Bastogne qui répond entièrement à ses rêves. Détestant la chaleur, la rigueur du climat ne le rebute pas. Il n'a jamais désiré habiter la ville. De plus, le Luxembourg est, de toutes les provinces belges, celle où il pourra le mieux satisfaire sa passion pour la chasse.

La propriété est fort délabrée; c'est un petit manoir du début du XVII<sup>ème</sup> siècle qui, de seigneurerie "de haute, basse et moyenne justice" qu'il était autrefois, est devenu une ferme-gentilhomme. Passé dans différentes mains, il est tombé finalement dans celles de la firme Bernheim qui a coupé la plupart des hêtres séculaires, a morcelé les terres et a remis ensuite le reste en vente.

L'habitation est en voie de restauration, mais à l'extérieur tout reste à faire.

René se met à la besogne et se livre aux travaux les plus divers. Tantôt peintre en bâtiment, tantôt bûcheron, il dessouche de vieux arbres; il est tour à tour terrassier, casseur de pierres, et aidé d'un seul ouvrier septuagénaire, au parler gaumais et à l'élocution

sentencieuse, dont il écoute les conseils avertis, dans un métier si nouveau pour lui; il fait un chemin en pierre qui résistera au poids des shermanns américains pendant la bataille des Ardennes. Il se convainc, à la pratique de ces différents métiers, que ceux qui le veulent bien parviennent à s'adapter aux occupations les plus diverses.

En 1932, une proposition lui est faite, émanant du Cabinet du Premier Ministre, le baron de Broqueville, qui va changer complètement son orientation.

L'on s'efforce, en haut lieu, d'attacher à la Belgique la population des cantons rédimés, qui est l'objet d'une active propagande de la part de l'Allemagne. Le problème est ardu; la population Wallonne voisine ne manifeste aucune sympathie pour ces frères retrouvés, dont elle ne comprend pas la langue et qui lui rappellent, malgré eux, de si fâcheux souvenirs.

Les mentalités sont d'ailleurs totalement différentes. Il faudrait à St. Vith un Commissaire d'Arrondissement connaissant bien l'allemand, qui puisse renseigner le gouvernement sur l'état d'esprit de la région, discerner le travail et les résultats de la propagande ennemie, enfin se faire l'interprète à Bruxelles des revendications justifiées de cette population frontrière que l'on a le plus grand intérêt à rendre sympathisante envers la Belgique.

Cette tâche n'a rien de commun avec la carrière d'ingénieur, mais sa longue inaction pèse au baron Greindl et, s'il n'est pas docteur en droit, il possède pourtant plusieurs des qualités requises pour le nouveau titulaire. Il connaît parfaitement l'allemand; sa famille est connue en Allemagne où son grand-père a été si longtemps en poste; il est catholique pratiquant et a de nombreux enfants, ce qui renforce son prestige dans un pays demeuré attaché aux traditions chrétiennes. Il est grand chasseur, ce qui lui donnera un excellent motif de parcourir le pays en tout sens et de faire de multiples connaissances.

Voilà comment, en 1933, il entre dans l'Administration. La mission se révèle délicate. Comme il est dit plus haut,

le fusionnement avec les Wallons du Luxembourg demeure ardu. Ces ex-Allemands sont d'une autre race et le sentent. La majorité n'est pourtant guère inféodée à l'Allemagne. Population d'une région frontrière, ses habitants savent, par expérience, qu'ils sont livrés, quoi qu'il arrive, aux hasards de la guerre.

Déjà en 1914, ils ont été traités en pays conquis par leurs compatriotes, venus du centre de l'Allemagne, et qui se croyaient en terre ennemie !

Ils n'objectent pas à être belges, mais l'ancien maître est là, qui reprend des forces, menace en sourdine et n'épargne ni peine, ni argent, ni promesses, pour renforcer son action. La Belgique paraît bien peu de chose pour les défendre le cas échéant !

Le nouveau commissaire d'arrondissement obtient pourtant certains avantages. Tout d'abord, il s'attire immédiatement la sympathie de ses administrés parce qu'ils le comprennent. Sa connaissance de l'allemand avait été mise en doute, au moment de sa nomination, par certains que ce choix, en dehors des cadres de l'administration, contrariait. Il eut un malicieux plaisir à leur infliger un démenti public.

Un banquet réunissait à Malmédy la plupart des bourgmestres des cantons avec un grand nombre de fonctionnaires et d'hommes politiques belges. Naturellement, il y eut des discours, en français d'abord, d'autres lus dans un allemand un peu hésitant, que les "nouveaux frères" écoutaient avec une respectueuse attention. Le nouveau commissaire se lève soudain, demande la parole et alors, dans un allemand plein de volubilité, il se met à parler d'abondance, entremêlant son discours de plaisanteries qui excitent la joie des auditeurs; ils rient, se poussent du coude et applaudissent à tout rompre quand l'orateur se rassied. La preuve est faite. Même ceux qui ne comprennent pas l'allemand se sont rendus compte; René Greindl, c'est l'homme de la situation !

Il cherche d'abord à s'installer sur la place. Mais

St. Vith est une petite localité; et s'il est possible de trouver des bureaux et une ou deux chambres, dans une grosse maison, au centre de la ville, une installation complète avec les enfants et le personnel que cela suppose, est irréalisable.

Il faut bien se résigner à une navette hebdomadaire avec Bastogne. Le commissaire part le lundi matin, de bonne heure, il rentre le vendredi soir. Il passe ses week-end en famille lorsqu'il n'y a pas une cérémonie qui exige sa présence dans les cantons, le dimanche; sa femme l'accompagne quand c'est nécessaire. Ce régime durera cinq ans. Au point de vue de la vie de famille, c'est pénible. Aussi, de quels hurlements de joie, les enfants saluent-ils l'apparition de sa voiture, rentrant au logis.

A St. Vith, il n'a pas tardé à connaître les gens sur lesquels il peut compter et il prend à coeur de défendre leurs intérêts. Mais il est sans pitié pour les éléments subversifs; il démasque les manoeuvres d'un jeune fanatique, fils d'un pro-allemand notoire, dont on sait l'attachement personnel à l'Allemagne et qui veut, comme médecin, obtenir en Belgique le certificat d'équivalence pour les études qu'il a faites Outre-Rhin. Il a, par surprise, en faisant agir des tiers, obtenu gain de cause. Cela lui assure une place de choix pour exercer dans la région une influence nocive; en haut lieu, on atermoie, on hésite à faire rapporter l'arrêté. Mais le baron Greindl se fâche. Il menace de démissionner si l'on n'agit pas et ... il obtient satisfaction.

Il apprend la propagande à laquelle se livre un ouvrier frontalier, une espèce de colosse, que les gendarmes ne peuvent expulser car on ne désire pas d'incidents. Il le convoque à son bureau et, tout en sachant qu'il n'a aucun pouvoir derrière lui, pour oser de tels propos, il le menace des plus graves sanctions s'il entend encore des plaintes à son sujet. A sa stupéfaction, le colosse s'effondre, pleure, s'excuse, promet de se tenir coi. Le plus étonné de l'effet obtenu était le commissaire qui disait :

" Je m'attendais plus ou moins à une rébellion de sa part; j'ai presque été obligé de le consoler ! "

A l'encontre de certains conseils, il a pris pension chez un hôtelier dont nul n'ignore les sympathies pour l'autre côté. Mais René dit : "Je sais très bien que je le gêne et je vois qui il fréquente".

Il entre en contact, à ce moment, avec le deuxième bureau et, de ce fait, avec le Colonel Merx qui sera plus tard Commandant du 2ème régiment de Chasseurs Ardennais, où René et lui se retrouveront en 1940.

Le deuxième bureau n'est pas fâché d'avoir un observateur sur notre frontière de l'est. Il y a des Allemands qui ont obtenu des concessions de chasse en Belgique rédimée, il y a des paysans qui causent volontiers avec un promeneur affable; il y a des choses intéressantes à glaner de-ci de-là....

Le baron Greindl se convainc de plus en plus que la guerre est proche. Il enregistre ce propos d'un chasseur d'Outre-Rhin suivant des yeux l'avion qui évolue au-dessus de la région allemande, mais bien près de la frontière : "Winterhilfe", c'est-à-dire "secours d'hiver" ! De l'autre côté non plus, on ne se fait pas beaucoup d'illusions !

Bientôt, les moindres coupe-feux de la frontière, dans cette région boisée, se hérissent de piquets de béton, les chevaux de frise entremêlent leurs fils le long des fossés et, dans les petits incidents de frontière, c'est toujours le plus gros qui a raison.

Il n'y a plus grand chose à faire pour nous dans les cantons maintenant que le temps n'est plus là, qui aurait travaillé pour l'annexion pacifique ! La grande chaudière que le Traité de Versailles a enfermé au coeur de l'Europe, en lui retirant le vase d'expansion de ses colonies, reprend sa pression et commence à bouillir et à gronder sourdement ! L'explosion ne saurait tarder beaucoup.

Le commissaire d'arrondissement-adjoint apprend avec joie, en 1937, qu'il est désigné pour Bastogne. Son départ est l'occasion de manifestations touchantes de la part de

la population de St. Vith. Toute une série de fonctionnaires : bourgmestres, instituteurs, douaniers, gardes-forestiers, pompiers, qui sont loyaux, se sont réunis pour lui faire leurs adieux. Leur émotion est profonde; celui qui s'en va la partage. Il s'est consacré à eux de tout son coeur et, eux, ont secondé ses efforts et l'ont fidèlement aidé dans sa tâche, mais ils savent et sentent plus que jamais qu'ils sont entre le marteau et l'enclume ! Eternelle tragédie des régions frontalières.

René Greindl rentre à Bastogne où il va enfin pouvoir jouir de la vie de famille; il a le culte de son foyer qui compte maintenant de nombreux enfants : cinq garçons et quatre filles. Cette petite bande est menée avec affection et tendresse, mais aussi avec beaucoup de fermeté.

Les garçons vont en classe, à la ville voisine, à pieds ou à bicyclette, par tous les temps. Pas de transports par auto, c'est jugé amollissant, et lorsque la maman, plus indulgente, à ce sujet, veut intervenir, émue par les petits nez rougis par le froid, les doigts mordus par l'onglée et les engelures, elle est fermement rappelée à l'ordre !

Les devoirs doivent être faits sans aide, car autrement ils ne sont d'aucune utilité; pas de prétextes oiseux pour obtenir des exceptions ou des congés.

Par contre, pendant les heures de détente, les vacances, c'est la liberté; on peut choisir ses occupations. René emmène les enfants à la chasse ou jardine avec eux; il les associe aux travaux d'amélioration dans la propriété; on transporte des pierres, on abat des arbres, on peint des clôtures; on taille les buissons et parfois, on allume de grands feux où l'on cuit son repas à la broche !

A la saison froide, René s'associe volontiers aux constructions de forts et même aux batailles de boules de neige.

Lorsque la chasse a été fructueuse, les enfants doivent assister et parfois même prendre part au nettoyage et au dépiautage des bêtes, malgré les haut-le-coeur ! René trouve que si l'on est chasseur, il faut l'être jusqu'au

bout !

Cette force de caractère qui émane de lui, cet exemple qu'il donne sont pour les enfants un tonifiant irrésistible. Lorsqu'on a été dressé de la sorte et qu'on a sous les yeux cette activité et ce dynamisme infatigable, il est presque impossible de se cantonner dans l'oisiveté ou la facilité.

Et une telle formation vaut pour toute la vie.

La maison remplie d'enfants, la famille enfin réunie, tout serait pour le mieux dans cette attachante demeure d'Isle-la-Hesse, si tant de nuages noirs ne s'accumulaient à l'horizon. Le Belge veut rester optimiste. René ne le sera jamais. Il sait trop de choses, il a trop vu et trop entendu au-delà de la frontière de l'Est !

Un de ses premiers soins est de demander des instructions sur ses obligations en cas de guerre. Doit-il rester en place comme fonctionnaire ou doit-il rejoindre son régiment comme officier de réserve ?

La réponse est longue à venir; le ministère de l'Intérieur ne se prononce pas; finalement, la Défense Nationale répond que le devoir d'un militaire prime.

Fixé sur ses obligations personnelles, il étudie la situation au point de vue de son arrondissement.

L'ennemi prépare sa campagne d'intimidation. Peu de temps après l'invasion de la Pologne, l'ambassade d'Allemagne a fait passer un film où toutes les horreurs de l'invasion, la puissance de l'aviation et des tanks sont exposées de façon à montrer aux "petits Belges" ce qui les attend !

Le nouveau commissaire, qui réalise combien tout sera rapide, redoute avant tout, en cas d'invasion, une évacuation "in extremis" de la population. Il évoque, à l'avance, les cortèges de réfugiés embouteillant les routes, gênant les manoeuvres militaires; il voudrait que les autorités prennent et pèsent leurs responsabilités ! Peut-être cette préoccupation contribuera-t-elle à le rendre si sévère, le jour venu, dans son appréciation sur le cas des

fonctionnaires qui ont abandonné leur poste.

Le gouvernement a pris une mesure : il a prévu des lieux déterminés de repli pour la population de chaque localité voisine de la frontière qui désirerait être évacuée. Ce sont pour la région de Bastogne des localités situées dans les Flandres ou le Hainaut.

A tous ceux qui lui demandent conseil, pendant cette période d'avant-guerre, René Greindl répond invariablement : "Si vous avez l'intention de partir, partez tout de suite ou jamais".

Il travaille ferme à l'organisation des services de pompiers dans son arrondissement; ils pourraient rendre de grands services le cas échéant. Il est difficile de convaincre les petites communes de la nécessité des dépenses inhérentes à cette mise sur pied. Il obtient une réunion à Arlon de tous les bourgmestres de la province et il leur expose une série de mesures à prendre dont les circonstances semblent indiquer l'urgence.

Malheureusement, au centre du pays, l'on demeure toujours optimiste, ou l'on affecte de l'être. Lorsque le baron Greindl a terminé son exposé, le Gouverneur de la Province prend la parole pour remercier l'orateur et le féliciter de son initiative, mais il ajoute : "Toutefois, je reviens de Bruxelles et l'avis est, là-bas, que nous avons toutes les chances de passer à côté du conflit".

Le commissaire rentre chez lui en pestant contre cet optimisme. A quoi bon essayer de mettre les gens en garde, d'encourager les mesures de précaution, puisque le mot d'ordre est de clamer partout : "Tout va très bien".

C'est une année plus tôt que se place ce que l'on pourrait appeler le retournement de la politique du Gouvernement. Le premier Ministre, le baron de Broqueville, fit un discours qui eut un grand retentissement à Paris. Seuls les initiés pouvaient comprendre.

Dans le Luxembourg, le retour à une politique de neutralité est inimaginable pour une population qu'on a convertie à l'idée de la défense à la frontière, qu'on a en-

thousiasmée par la création du magnifique corps de Chasseurs Ardennais et qui se sent pleine d'ardeur et de belliqueux courage.

Ce que l'on ne dit pas, ce que l'on ne peut pas dire, c'est que la France n'est pas prête, qu'elle tombe dans les années creuses et manque d'hommes. Sa territoriale permettra difficilement, en 1940, de garnir ses propres frontières ! Comme lui serait-il possible de nous envoyer les deux divisions motorisées qu'elle a promises en cas d'attaque.

L'Angleterre qui, par la suite, se mettra au premier rang des Nations par son endurance, son esprit de sacrifice, son courage, sa persévérance, n'a pas fait à ce moment un effort relativement comparable à celui de la Belgique. Quel rapport, en effet, entre les 100.000 hommes de son corps expéditionnaire et les 500.000 hommes que, dans un suprême effort, la Belgique a mobilisés. Cela non plus, on ne peut pas le dire, ni que l'armée belge est vouée à servir de plastron, à se faire massacrer entièrement et glorieusement pour une cause qui n'est sienne que par ricochet; c'est-à-dire que le conflit, déchaîné pour une cause qui lui est étrangère, risque de compromettre son indépendance. Elle est dans le cas des deux grands garçons qui disent au petit gamin qui joue avec eux : "Quand le loup sortira du bois, cours-lui dessus et tiens-le ferme pendant que nous irons chercher un fusil". Il n'est pas exclu qu'ils ajoutent, in petto, : "Si tu le laisses échapper, tant pis pour toi".

Le rôle dévolu à l'armée belge est de faire gagner du temps aux alliés.

Ceux qui aiment leur pays et pensent sincèrement "belge" doivent donc chercher à minimiser le dommage : former un corps d'élite, prêt à tout, endurci, entraîné, qui donne le maximum de rendement; qui soit prêt enfin à jouer ce fameux rôle de temporisateur. Mais "ceux qui aiment vraiment leur pays" savent aussi que l'élite ainsi formée est précieuse pour la patrie, qu'il faut faire l'impossible pour la con-

server, pour la garder en vie !

Et, si paradoxal que cela puisse paraître, on ne dira jamais assez la valeur et la maîtrise de certains chefs qui, réalisant sans aucune illusion la situation, prévirent la retraite et surent préparer leurs hommes à celle-ci !

Il n'est pas douteux que l'histoire militaire rendra hommage un jour à la manière dont s'effectua la retraite de l'armée belge. Décrocher sans perdre le contact, sans que les hommes désespérés partent en débandade. C'est un exploit quoi qu'on puisse dire et ceux qui ont vécu ces terribles journées ne le démentiront pas.

L'auteur ne fait allusion ici qu'au corps des Chasseurs Ardennais, le seul sur lequel il soit documenté.

La tâche des chefs est plus compliquée encore du fait que des parlementaires démagogiques font campagne et parcourent le pays, en discourant, à perte de vue, sur "la mauvaise nourriture du soldat", sur "son équipement défectueux", sur "son régime trop dur". On crée "le loisir du soldat", "le colis du soldat", "l'heure radiophonique du soldat"; initiatives excellentes en soi, mais si ce petit soldat n'avait pas en lui-même une solide dose de bon sens belge, il finirait par se croire un petit martyr.

Et que vaine et exagérée est toute cette propagande. La nourriture est surabondante. Il y en a des preuves partout. L'équipement n'est pas si mauvais et l'on réalisera, plus tard, combien une discipline forte est indispensable pour la formation et l'entraînement d'un corps guerrier.

Cette formation, le corps des Chasseurs Ardennais l'a reçue. C'est un hommage à rendre à ses chefs. Avec une rare clairvoyance, ils ont réalisé la tâche pénible et décevante qui leur fut imposée; sans vouloir porter de jugement sur d'autres corps, il est certain que les Chasseurs Ardennais constituèrent une troupe d'élite qui parvint à conserver sa discipline et son moral pendant cette épuisante retraite que fut la campagne des dix-huit jours.

Un officier supérieur ennemi dit un jour au baron

Greindl : "Pendant notre avance, nous évitions de chercher à percer là où il y avait des bérets verts".

Le comportement des Chasseurs Ardennais fut d'ailleurs jugé si brillant que leur Béret Vert fut adopté pour les régiments d'élite des armées alliées : les commandos. Qui donc s'en souvient ?

Ainsi, en silence, patiemment et fermement, avaient travaillé leurs chefs.

En septembre 1938, l'armée est mise sur pied de paix renforcé. René Greindl, lieutenant de réserve au 2ème Régiment de Grenadiers, a été versé au service de l'arrière, en l'occurrence : censure de la presse et du cinéma. Il n'aime pas beaucoup cela, mais reçoit l'ordre de se rendre à l'Etat-Major de la place de Namur.

Cette première mobilisation ne dure que trois semaines et il peut rentrer à Bastogne le 23 octobre, la veille de la naissance de son 6ème fils et dixième enfant. Il reprend ses fonctions de commissaire d'arrondissement et une année passe pendant laquelle les nuages sombres s'accumulent à l'horizon.

La fin du mois d'août 1939 voit la mobilisation d'une phase après l'autre de l'armée. Le 1er septembre, c'est la phase "E". L'Ardenne est dans toute sa splendeur; le temps est doux et les pâtures sous la brume d'automne regorgent de champignons. Il faut quitter tout cela pour rejoindre son poste à Namur. Mais René n'y restera pas longtemps. Le Gouverneur de la Province de Liège, Monsieur Mathieu, avisé de ses fonctions, obtient son déplacement à l'Etat-Major de la place de Liège. Il a eu Greindl sous ses ordres du temps où celui-ci était à St.Vith. Sa connaissance de l'allemand, celle des cantons rédimés lui permettront de rendre des services autrement utiles que dans le Namurois et d'y exercer, en cette délicate période, une censure vigilante et éclairée.

Il demeurera à Liège de novembre à février. Le logement dont il se contente est des plus austères et prouve combien les questions matérielles le laissent indifférent.

C'est dans un pâté de maisons près de la Place St.Lambert, une chambre tellement exigüe qu'il faut, comme il le faisait remarquer en riant, s'asseoir sur le lit pour ouvrir la porte ! Toutefois, sa besogne est intéressante et absorbante.

A ce moment, il apprend que les Chasseurs Ardennais sont en peine pour trouver un P.C. dans la région de Bastogne. Tout le monde n'est pas enthousiaste de l'occupation militaire et ils ont été contraints d'abandonner la maison qu'ils occupaient. René Greindl considère qu'il y a là un devoir civique à remplir et il met une partie de son habitation à leur disposition.

Ce sont d'ailleurs des habitués de l'endroit : c'est deux ans avant qu'un beau matin, le vieux jardinier Robert est allé trouver l'officier qui, lors d'une manoeuvre, avait posté ses mitrailleurs dans un groupe de hêtres contre la maison : "Vous allez réveiller notre petite", lui reproche-t-il.

- Quelle petite ? demande l'officier.

- Celle qui est née ce matin.

Et voilà l'officier tout confus de donner l'ordre de cesser le feu qui avait permis à la peu belliqueuse Myriam de naître presque au canon !

Voilà donc Isle-la-Hesse devenu le P.C. de bataillon de la place. S'y succèdent les majors Bastin, Danloy et Delvaux.

Les enfants, avec la fantaisie de leur âge, sont ravis du va-et-vient que cette occupation amène. C'est un gros camion qui apporte le ravitaillement de Bastogne et Daniel et Emmanuel, qui sont en primaire chez les frères des Ecoles Chrétiennes, sont enchantés de se faire transporter, enfermés dans l'arrière du camion, avec la marmite de soupe.

En décembre, première grave alerte ! On signale des concentrations de troupes à la frontière; René est toujours à Liège et signale, dans une lettre, que l'on sait de source sûre que 20 divisions sont massées rien que sur la frontière belge.

Il y a des contacts permanents entre le P.C. et les habitants d'Isle-la-Hesse, d'autant plus que les téléphones sont branchés sur la même ligne.

Il faut, pour communiquer avec le P.C., demander la "centrale Alexis", le Major Bastin craint toujours que des messages ne s'égarent.

Ce jour-là, il se fait confirmer la nouvelle venant de Liège et, sur l'heure, il prend les mesures qui s'imposent : on creuse une tranchée dans le potager; des sentinelles sont placées en permanence de chaque côté de la maison; le major, en personne, vient renouveler ses recommandations à propos de l'importance primordiale de la retransmission immédiate des communications.

"Je dois vous prévenir" dit-il à la baronne Greindl, "que ma grand-mère est très malade et s'il devait lui arriver quelque chose, je devrais être prévenu tout de suite!" Moment d'angoisse ! Cette grand-mère inattendue, c'est un symptôme qui vient s'ajouter aux nouvelles venues de Liège, aux mesures de précautions prises aux alentours et aussi aux coups de téléphone angoissés qui viennent du centre du pays où la famille s'inquiète et voudrait que les enfants et leur mère quittent Isle-la-Hesse pour se réfugier dans une partie moins exposée du pays.

Le père de René, qui habite Bruxelles, lui téléphone dans le même sens. Il faut prendre une décision. De commun accord, René et sa femme décident d'attendre encore 24 heures. Le lendemain, ils concluent qu'autant vaut rester sur place et ils ont la satisfaction de constater que chacun d'eux avait, à part soi, le même désir.

D'ailleurs, la situation se détend; les soldats, vite rassurés et qui ne savent pas combien près l'on a été du déclenchement des hostilités, plaisantent sur la prudence du major "qui a peur de se faire enlever". Ils se rendront mieux compte cinq mois plus tard !

Toutefois, les sentinelles demeurent à leur poste et ce n'est pas une sinécure car parfois la bise souffle, le thermomètre descend et les nuits sont longues. Les enfants

s'apitoient, font chauffer des tasses de café et beurent des tartines qu'ils portent subrepticement aux hommes engourdis. Ceux-ci sont parfois reconnaissants, parfois... stoïques !

Un jour, Emmanuel revient penaud, sa tartine à la main. S'étant approché à pas menus, il a reculé épouvanté devant un sonore : "Qui va là ?" poussé par le veilleur qui, dans la nuit, a discerné un léger bruit. Désormais, il n'approchera plus qu'avec circonspection en s'annonçant de loin : "Je vous apporte une très bonne tartine avec de la confiture".

Les Chasseurs, pour la plupart de braves garçons du pays, l'ont pris en affection et piègent, pour lui, des pinsons d'hiver qu'il ramène et laisse voltiger dans la maison comme dans une grande volière... Ils rient de le voir revenir de l'école sur sa petite bicyclette en chantant à tue-tête ce petit couplet de son invention : "Finette, Finette, laisse-moi passer".

Finette, c'est le gros chien de la ferme qui a une tendance à se jeter sur les gens qu'il ne connaît pas. Mieux vaut se faire reconnaître.

Cette première alerte dissipée, le P.C. d'Isle-la-Hesse change de titulaire. Au major Bastin, qui sera en 1944 commandant de la zone V de l'A.S., succède le major Danloy, celui dont les hommes, en vrais Sangliers des Ardennes, ne pouvant admettre la capitulation, vont continuer à se battre dans Vinkt, en dépit du "Cessez le feu".

En janvier, une nouvelle alerte ! Le commissaire d'arrondissement est en congé pour deux jours. Dans la nuit, branle-bas chez les militaires; René va aux nouvelles chez le major; les renseignements sont assez vagues; on ne saura rien avant l'aube.

Aux premières lueurs du jour, militaires en capote et habitants du château sont réunis dans la grande salle de jeu où l'aumônier a dressé un autel provisoire et dit la messe; les coeurs sont recueillis dans l'angoisse. Dans le bureau, à côté, le téléphone marche sans arrêt. René

décide alors d'aller s'informer à Bastogne et de ramener les deux collégiens qui sont pensionnaires au petit Séminaire. Il résulte d'une communication téléphonique à Bruxelles que la situation est extrêmement grave; ce n'est, que plus tard, que l'on apprendra que l'on a saisi sur deux aviateurs allemands, tombés en territoire belge, des documents et des plans prouvant l'imminence d'une attaque. Les directeurs des deux établissements d'enseignement de la ville sont très inquiets. Faut-il évacuer les enfants dont ils ont la responsabilité ? Ils n'ont pas reçu d'ordre précis; il y a un train en gare, mais dans l'affolement général, il n'y a personne pour prendre la décision.

René est l'homme des résolutions rapides; il réquisitionne le train et organise l'évacuation des enfants. L'alerte s'étant heureusement dissipée, des esprits chagrins en profitèrent pour monter une assez méchante cabale contre le commissaire dans les journaux, lui reprochant son manque de sang-froid, le désir de se mettre en avant et concluant qu'il était dénué des qualités nécessaires pour occuper un jour, dans la province, les fonctions de Gouverneur; assertion à laquelle les événements ne devaient pas tarder à donner un formel démenti. Comme les attaques venaient de la presse de droite et étaient, de ce fait, d'autant plus mauvaises, des amis en haut lieu s'en émuèrent et proposèrent à René de se défendre. Mais il refuse; il n'est guère troublé par ces mesquineries, il a l'approbation complète des gens sérieux et notamment des directeurs des établissements qu'il a fait évacuer; il sait qu'il a agi sagement et que, si c'était à refaire, il agirait de même. Il ne lui en faut pas davantage et il refuse catégoriquement de répondre par la voix de la presse à ses détracteurs. Ce n'est pas et ce ne sera jamais sa manière.

Mais la préoccupation du sort possible des évacués de la dernière minute ne le quittera pas. Les événements, dans la suite, devaient lui donner tristement raison. Les seules victimes civiles de la guerre à Bastogne, en 1940,

périssent bombardées sur les routes de l'exil, en France ou en Belgique et, parmi celles-ci, trois élèves du petit Séminaire de Bastogne, évacués cette fois au tout dernier moment !

En février 1940, le baron Greindl était renvoyé à son foyer, démobilisé définitivement comme père de 10 enfants.

Le 1er mars, il recevait la lettre de service suivante :

" Le lieutenant de réserve d'infanterie Greindl baron René-Jules-Marie-Maurice, désigné pour dépôt d'armée n° 2 (surnombre), devra rejoindre à Hemixem Caserne St. Bernard, en cas de mobilisation générale (phase E). Sur l'ordre du Grand Quartier Général. "

" (s) Le major O. Lemaître "

Il ne devait donc plus rejoindre que sur dépêche ministérielle les services de l'arrière. Mais, c'était beaucoup demander à un homme qui avait l'âme militaire comme lui. Il caressait un autre projet.

Depuis plusieurs mois, il était en instances pour se faire admettre aux Chasseurs Ardennais et le colonel Merx, qui en commandait le 2ème régiment, appuyait sa demande. Se connaissant de longue date - ils avaient naguère travaillé ensemble du temps où René Greindl était à St. Vith - ils avaient, l'un pour l'autre, autant d'estime que d'amitié. Ni l'un ni l'autre ne se faisaient beaucoup d'illusion sur les possibilités de résistance des garnisons frontalières. "Cela sera foudroyant", disait le colonel et il prévoyait qu'on pourrait tenir de 12 à 15 heures. En fait, on en tint 24 ! L'auteur a vu les premières autochenilles s'engager sur la route de Bastogne à Marche, le 11 mai à 4 heures du matin.

Le colonel venait souvent au château d'Isle-la-Hesse et en profitait pour s'entretenir avec le baron Greindl des mesures de sécurité à prendre dans l'intérêt de la population civile. Il s'inquiétait des champs de mines que l'armée devrait laisser derrière elle en partant;

il redoutait fort que l'ennemi ne force la population demeurant dans le pays à les détecter; René et lui avaient évoqué la possibilité d'en laisser un plan au château, à la garde de la baronne Greindl, pour s'en servir éventuellement pour la sauve-garde de la population. Mais ce projet fut abandonné.

On s'habitue à tout et les optimistes finissaient par croire que l'on n'aurait pas la guerre !

Au début de mai, la situation est plus tendue que jamais. Le colonel fait réquisitionner tous les hommes pour aller travailler à la tranchée anti-chars. Celle-ci doit être élargie. Des essais ont prouvé qu'un tank peut les franchir. Il faut travailler d'urgence. Pourtant les civils réquisitionnés rouspètent pour la forme. Il en est, parmi les plus notables, qui mettent des bâtons dans les roues et qui disent : "ces mesures sont vexatoires et stupides. S'il y avait un réel danger, tout le monde irait travailler aux tranchées, mais depuis le temps que ça dure !".

Il y avait trois régiments de braves, de Chasseurs Ardennais, entre Arlon et Vielsalm, mais il y avait 20 divisions de l'autre côté de la frontière. Il est vrai qu'on s'habitue à tout, même à ça !

Le 9 mai, dans l'après-midi, le sous-lieutenant Greindl, redevenu pour la troisième fois Commissaire, plantait des topinambours dans son potager, et, avec la méthode qu'il apportait à toute sa besogne, s'obstinait à achever le dernier carré avant de consentir à venir causer avec le major Delyaux venu lui rendre visite. Jardiner ou couper du bois étaient des occupations auxquelles il se livrait pour se détendre des longues heures passées au bureau. Mais il fallait que tout le monde s'y mette comme lui et ceux des enfants qui désiraient échapper à la corvée s'arrangeaient pour être ailleurs, autrement on n'y coupait pas.

" Va me chercher le rateau au garage", crie-t-il à une de ses filles en train de rôder par là, et on aperçoit la petite bonne femme qui se précipite, mais à portée de voix,

on peut l'entendre qui dit entre ses dents : "Va chercher le rateau ! Va chercher la bêche ! Vas-y toi-même !...." ce qui ne l'empêche pas d'obéir.

Voici enfin le jardinier d'occasion prêt à causer. "Bonnes nouvelles" lui dit le major, "les congés de cinq jours sont rétablis".

Dans la soirée, un coup de téléphone de Bruxelles annonce, pour le week-end de Pentecôte, la visite des parents de René, ainsi que de ses deux filles pensionnaires à Huy que l'on prendrait au passage. On était donc tout à l'euphorie.

A 1 heure du matin, un bruit insolite réveille la maison. Les hommes se sont mis en tenue de combat; le P.C. est en pré-alerte; en un clin d'oeil, tout le monde est debout. Depuis un mois, des sacs à dos sont préparés pour chaque enfant et sont rangés dans le couloir. René endosse son uniforme moins sa vareuse, "pour ne plus provoquer de panique", et se rend au petit séminaire pour y reprendre ses fils. A 1 heure 30 : alerte réelle. On hâte les préparatifs; les enfants sont évacués dans la propriété de la famille voisine, située dans les bois entre Sibret, Chenogne et Villeroux. Les civils ne sont pas autorisés à rester au P.C.

A Bastogne, il faut agir d'initiative. Le dernier coup de téléphone avec Bruxelles, à 1 heure du matin, a apporté du ministère de l'Intérieur ce message étrange : " C'est vers la Hollande que se fait l'attaque. Ici, nous ne nous sentons pas particulièrement menacés. Surtout pas d'affolement. Vous évacuerez les collèges et pensionnats quand on fera sauter les ponts".

Le commissaire a reclaqué le téléphone qui d'ailleurs ne fonctionnera plus.

L'ordre de mobilisation ne touchera plus Bastogne. Le commandant de gendarmerie annonce au baron Greindl qu'il a pris l'initiative de décréter d'office la mobilisation générale et celui-ci l'approuve entièrement.

De St. Hubert, où se trouve le commandement militaire

de la province, est arrivé au baron Greindl ce laconique message : "Mettez votre femme et vos enfants en sûreté".

Déjà, les avions allemands survolent en lançant des tracts : "Nous n'en voulons pas à la Belgique... Laissez-nous passer. La résistance est inutile, etc... ". Ils descendent de plus en plus bas et tournent autour des hélices. Le P.C. est bien menacé ! En hâte, on a camouflé les voitures sous les arbres; il y a trois canons de 4,7, rangés le long de la ferme; les destructions sautent à la frontière; le corps du génie fait tomber un à un les arbres minés d'avance, sur les routes de Marche et de Neufchâteau. On entend les premiers coups de canon dans la direction de Clervaux. Cette fois, c'est vraiment la guerre !

René a reçu son ordre de marche du colonel Merx qui, se conformant à son désir, lui enjoint de gagner le poste de commandement du régiment à Amberloup. Il a un moment d'abandon et l'émotion lui arrache des larmes : "Cette guerre, c'est trop bête, c'est trop idiot", dit-il ! Il se ressaisit vite, prend congé de sa femme et monte dans la voiture militaire qui est venue le chercher.

Désormais, sa lettre portera en surcharge :  
" Rentré le 10 mai 1940, à 10 heures du matin à l'E.M. du 2ème régiment de Chasseurs Ardennais à Amberloup. Je l'ai conservé à mon effectif, vu la situation d'urgence et les grands services que le lieutenant Greindl était en situation de me rendre comme commissaire d'arrondissement.

P.C. 10 mai 1940

le colonel B.E.M. Merx commandant le Régiment.

P.S. Transmis au 696. 3ème section pour information avec prière de me faire savoir si cet officier de réserve peut être maintenu au 2ème Régiment des Chasseurs Ardennais.

Enfin, au verso :

Grand Quartier Général, 3ème section, à 2ème  
Chasseurs Ardennais.

" Cet officier peut, s'il le désire, être maintenu au 2ème  
Chasseurs Ardennais.

Pour le chef d'E.M.G.A.  
le lieutenant-colonel  
B.E.M. Tromme

Le désir de René est réalisé. Il est officiellement  
Chasseur Ardennais. Il le sera de toute son âme, par tous  
les moyens en son pouvoir, jusqu'à la fin tragique de sa  
vie.

Pour la campagne des 18 jours, le carnet de René Greindl  
constitue le meilleur témoignage de ses faits et gestes :

" Ce journal appartient au baron René Greindl,  
" Sous-lieutenant de réserve n°23530 de la matricule.  
" En temps de paix, commissaire de l'arrondissement de  
" Bastogne, château d'Isle-la-Hesse, par Bastogne.  
" (Luxembourg belge).  
" En cas de décès, je demande à celui qui trouvera ce  
" cahier de le remettre, quand faire se pourra, à ma femme.  
" Je l'en remercie d'avance.  
" Armée belge en campagne, 10 mai 1940  
" René Greindl "

" 10 mai 1940

Hier, il faisait de nouveau calme. Le soir, avait  
été annoncé à la troupe que les congés de cinq jours é-  
taient rétablis. Mes parents venaient à Bastogne pour  
la Pentecôte; Madeleine et Mica arrivaient du Val-Notre-  
Dame en congé.

Aujourd'hui, je me réveille au bruit fait dans la cour  
et la maison par le personnel de l'E.M. du major Delvaux.  
Il y a eu pré-alerte à 0 H 45. Alerte réelle à 0 H 50.  
A 2 H, je file en auto au séminaire. Palabres et tergi-

" versations. Le général Keyaerts me téléphone vers 3 heu-  
res : "Danger grave". A 3 H 30, je téléphone au ministè-  
re de l'Intérieur, au chef de cabinet. Celui-ci me dit  
qu'il n'y a pas encore menace grave pour le pays. 6 heu-  
res : plus de téléphone, ni télégraphe, ni radio (courant  
coupé).

Le lieutenant Nicolas, commandant de gendarmerie du  
district, me déclare confidentiellement que le territoi-  
re est envahi en plusieurs points et qu'il décrète d'au-  
torité la phase "E".

7 heures : je me mets en tenue, aux ordres du major  
Delvaux (2ème bon.) (2ème Rt. de Chas.Ard.), commandant  
la place de Bastogne.

11 heures : A l'E.M. du Rt., à Amberloup.

12 heures : Ennemi en contact devant Bastogne.

19 heures : Départ vers l'Ourthe. Navrant défilé de  
réfugiés. Beaucoup d'avions allemands.

11 mai.

Arrivé à 1 heure à Tohogne. Dormi trois heures dans  
l'auto. Le décrochage s'est bien effectué hier et le ré-  
giment est en place sur l'Ourthe. On raconte que les  
Français auraient repris Arlon et Bastogne. Dire que  
j'ai abandonné ma femme avec Philippe, Réginald, Daniel,  
Emmanuel et Frédéric ! Quand et comment les reverrai-je ?

J'ai confiance en la Providence, mais c'est quand mê-  
me dur !

L'Allemagne a envahi le Grand-Duché, la Belgique et  
la Hollande. Suisse et Suède ont décrété la mobilisation  
générale. A 21 heures : décrochage, par suite de la per-  
cée allemande au canal Albert. Départ dans la nuit par  
Jenneret, Ouffet vers Hermalle-sous-Huy; colonnes per-  
dues ou égarées, embouteillages, etc... Je tâche de ren-  
dre service en remettant de l'ordre où faire se peut.

" 12 mai.

Arrivé à Hermalle-sous-Huy, tous les ponts de la Meuse ont sauté, sauf à Namur. Fuite éperdue vers Namur, le long de la Meuse. Le major Bastin me dit que le ralliement est à Gesves et Sart-Bernard. Déposé un blessé à l'H.M. à Namur, puis parti sur Gesves et Sart-Bernard, en auto. Région complètement déserte. Une bombe sur Assesse ! Fait demi-tour et retrouve le régiment à Namur. Ce n'est pas à Gesves et Sart-Bernard mais bien à Lesves et St.Gérard ! J'ai fini par faire 320 Km. en une nuit, et cela dans une cohue sans nom, augmentée encore par des milliers de réfugiés civils.

Passé la matinée au carrefour des Six-Bras (route de Namur à St. Gérard), à repêcher les égarés du 2ème Ch. Ard. et à accélérer l'évacuation des civils. Namur est violemment bombardé par l'aviation et brûle. A 14 H. à l'E.M. du Rt. de Suarlée. De 14 H 30 à 17 H : six attaques par avion (bombes et mitrailleuses) - quelques blessés. Finalement, camper dans un bois au sud de Temploux. 21 heures : prise de position du Rt., à l'est du Bois Grand-Leez. Enfin quelques heures de repos. Nourriture : sucre, biscuits, eau.

13 mai.

De garde au drapeau dans les bois de Grand-Leez, bon temps. A 16 H 30, le corps de cavalerie française devant nous se retire. Le régiment se repliera cette nuit. Départ à minuit.

14 mai.

Itinéraire compliqué avec le charroi du régiment, pour arriver à Bousval à 5 H 30. Eté à pied jusqu'à Pallandt, voir Marthe d'Hoogvorst, ma cousine. Bon bain, messe et communion au château. Les officiers français qui sont là me conseillent de faire partir tout de suite Marthe et ses filles vers la France. Ce que je fais et retourne ensuite à Bousval. Cantonné dans une grosse

" ferme. Mangé. Dormi. C'est le plus clair de nos préoccupations. !

Notre Colonel Merx, surmené, souffre du coeur et doit être évacué. Le colonel De Schepper (1er Chass. Ard.) a été tué hier à Temploux par une bombe d'avion.

15 mai.

Départ à 0 heures pour Rhode-St.-Genèse. P.C. chez les dames van Rossum, 74, rue du Village. Dormi 2 heures dans un lit ! Je suis désigné comme agent de liaison entre le régiment et la division. (Général-Major Descamp). Soir, en moto, reconnaître itinéraire vers Avelgem, puis retour pour prendre la tête de la colonne du régiment et la piloter. Attendre 2 heures le régiment au Zavelberg (Vollezele). Que de bons et doux souvenirs me rappelle cette région ! (1)

16 mai.

Avelgem, plein d'Anglais et de Français, n'offre aucune possibilité de cantonnement. Remise en route vers Oordegem (route Gand-Alost). Déjeuner à Alost. Téléphoné à Bruxelles. (Mes parents sont partis pour la France). A Henri van der Elst : sa femme et ses enfants sont partis également. Il me dit que le Val-Notre-Dame a été évacué d'office vers la France. Le soir, menace d'attaque allemande venant de la Flandre zélandaise. Les Hollandais ont lâché sur toutes les lignes et se rendent ! (Quels pleutres !)

Les événements se déroulent à une allure telle que l'on ne sait que penser ou imaginer. L'Allemagne est déchaînée et il faudra longtemps pour l'arrêter, la maîtriser ensuite ! Je passe la journée au P.C. de la division, sur la route de Bruxelles, près d'Alost. Une grande bataille se livre sur la haute-Meuse ! Cela paraît

(1) C'est à Vollezele qu'est situé le château de Steenhault où René séjourna pendant ses fiançailles chez la grand-mère de sa femme.

" vrai car on ne voit presque plus d'avions allemands aujourd'hui.

L'après-midi, départ vers Gucht (P.C. de la division). Le P.C. du régiment est à Bartvoetsenhoek à 2 Km N.E. de la gare de Lede. Nuit au Q.G. Mal dormi dans la voiture qui a remplacé mon side-car. Ironie des choses : c'est la voiture réquisitionnée du commissaire de Bastogne. J'envoie une lettre à Madeleine et Mica dont je crois avoir l'adresse en France.

La division est en position le long de la Dendre, pour couvrir le repli du gros de l'armée. Ce matin, il fait calme et l'on entend un peu le canon. Avant-hier soir, le colonel Merx est revenu au régiment, malgré l'opposition du docteur.

J'écris à la Croix-Rouge à Paris pour tenter d'avoir des nouvelles des miens. A 11 heures : contact sur la Dendre. 18 H 15 : survol prolongé du P.C. par 9 avions allemands qui se livrent à un carrousel effrené ! mais sans tirer, ni bombarder. Infiltrations advenues à Termonde; vive fusillade à Denderbelle, Aard-Herdesem.

Les Britanniques, qui sont à notre droite, viennent annoncer qu'ils partent ce soir. Il semble qu'il faudra décrocher à nouveau cette nuit, pour filer sur l'Escaut ! Les Britanniques resteront jusqu'à demain. (20 H)

#### 19 mai.

4 heures. Au P.C. du régiment avec des munitions d'infanterie. Le régiment n'a pas de pertes jusqu'à présent, le moral est bon. A 7 heures : ordre de préparer le décrochage; les Anglais partent quand même à 10 heures ! 8 heures : fortes pressions sur notre front. Ordres : tenir au minimum jusqu'à 10 heures. (On tiendra la Dendre jusqu'à 12 H 30). A 9 H 25, changement de programme ; au lieu de passer l'Escaut au Nord, retraite droit vers l'ouest, en liaison avec les Anglais. S'efforcer de retarder l'ennemi par des combats d'arrière-garde, pour l'empêcher à tout prix de prendre contact a-

" vant 22 heures avec les éléments du 6ème corps d'armée qui tiennent la place forte de Gand. A 12 H 30, ordre de repli sur la 1ère position de retraite. A Oordegem, à 12 H 50, quelques obus à grande portée, sans grands dégâts. A 16 heures, au P.C. du régiment, avec ordre de repli derrière l'Escaut.

#### 20 mai.

Passé l'Escaut vers 1 heure du matin. Quelques embouteillages ralentissent la marche. Arrivée à Zevegem à 5 heures. Logé à la maison du vicaire. Lavage, mise en ordre. On dit les Allemands à Laon. A 10 heures, très violente cannonade au sud. J'ai l'impression que nous ne resterons pas fort longtemps ici. Cependant, journée tranquille, par un temps radieux. L'après-midi : à la division, à Deinze. Nuit calme.

#### 21 mai.

A 3 heures, déplacement du P.C. du régiment à la borne 9 de la route de Gand. Journée de beau temps. Activité de l'aviation allemande. Beaucoup de tirs de batterie de 7,5. La situation générale paraît grave. Le Président du Conseil Français, Paul Reynaud a parlé ce soir à la radio. L'armée allemande est à Amiens et à Arras. Il faudra un effort surhumain pour l'arrêter ! Le soir au P.C. de la 1ère division de Chas.Ard. à Deurle.

#### 23 mai.

Je me sens dans un état d'esprit bizarre, dû sans doute aux fatigues de ces 11 jours. Les nouvelles les plus mauvaises ne me font rien. Dieu sait si je tiens à ma femme et à nos dix petits enfants. Je ne sais rien d'aucun d'eux et, en temps ordinaire, l'inquiétude me rongerait ! Eh bien, je ne réagis plus, je ne puis plus m'émouvoir et je vis au jour le jour. Depuis 1918, il m'arrivait parfois de rêver de batailles, de bombardements, etc... et je l'avoue sans honte, j'en éprouvais

" une peur énorme ! Depuis 10 jours, nous avons été plusieurs fois dans des zones dangereuses et mon calme m'a étonné moi-même. C'est peut-être une grâce de la Providence ! Mais quand saurai-je quelque chose des miens ?

Aujourd'hui, il fait gris et il va pleuvoir. L'artillerie est assez active. Mauvaise nuit au P.C. du régiment. Le matin, dormi 2 heures au P.C. du S.S. régimentaire. (Docteur Noël de Gouvry et docteur Lefevre d'Houffalize). Un avion surgit des nuages et nous force à un petit plat ventre. C'est la seule différence réelle avec la guerre d'il y a 25 ans que ces interventions (fort désagréables d'ailleurs) de l'aviation.

Hier, j'ai enfin retrouvé mes bagages et ai pu me changer. Cela fait du bien, car les pieds me faisaient souffrir fortement.

Vu hier soir l'Abbé Micha. J'irai lui rendre visite tantôt.

Les Français ont repris Arras. Après-midi et soirée au P.C. de la division, à Deurle, dans la villa de Mr. Leclercq ravissamment meublée. Chapardé une courbache qui m'accompagnera désormais. Forte activité de l'aviation allemande ; mitrillades, etc... Plusieurs fois au régiment, tirs de harcèlements adverses.

Le 23 mai : la situation n'est guère brillante. Audenarde est perdu par les Anglais. Il va falloir se replier encore une fois. Au P.C. du régiment, par la route de Gand : embouteillage soigné ! Soir à 22 heures, départ vers Bellem avec le régiment, par le pont militaire sur la Lys.

#### 24 mai.

L'armée s'installe sur le canal de dérivation. Cantonné à Bellem après une nuit passée en colonne. L'aviation allemande veut bien nous épargner, ou bien elle laisse échapper là une bien belle occasion ! La troupe cantonne dans les bois, nous, dans une petite ferme. Il y a des réfugiés anversoïis avec 5 petits enfants ! Où sont

" les miens ? Le matin, cherché vainement le P.C. de division à Ruiselede. Eté au 6ème corps d'armée, où je rencontre le major Servais et P. Kronacker. Après-midi, dormi 4 heures dans un verger idyllique !

Soir calme ! Des bobards plus fantaisistes les uns que les autres circulent. On dit le roi au Havre, les Allemands prêts à débarquer en Angleterre, etc... Le moral reste bon et j'espère que notre armée pourra encore jouer un rôle sérieux dans cette guerre.

Des emplacements de 155 étant établis dans le verger de la ferme, le P.C. du régiment va, à 22 heures, s'établir dans les bois à 2 Km. au sud de Bellem. Bonne nuit dans l'auto.

#### 25 mai.

Le matin, commencé du camping. Aménagé l'auto pour pouvoir y dormir. A 8 heures, tandis que tout le monde se toilette, ordre brusque de départ, suivi de celui de prendre position sur la lisière sud du bois qu'occupe le régiment.

En vitesse à la division (P.C. à Doomkerk, nord de Ruiselede). L'ennemi à Meergem a percé les lignes, où un bataillon du 15ème de ligne s'est rendu. La propagande défaitiste fait malheureusement de l'effet dans les rangs flamands.

J'ai reçu hier une lettre de ma belle-soeur Madeleine, religieuse à Bruges. C'est le seul signe de la famille !

Journée calme, sauf l'activité de l'aviation allemande qui est bien embêtante. Le soir, à 10 heures au P.C. du régiment dans une nuit bien noire ! Quel sport ! On se demande comment tout le monde ne va pas dans les fossés ! Quelques heures de sommeil dans l'auto. Hier soir, une compagnie du 1er Chas. Ard. a repris Vinkt, abandonné par la ligne.

" 26 mai.

Au P.C. du régiment qui passe de Bellem à Lotenhulle. Belle proclamation du Roi à l'armée pour la bataille suprême. Quant à la situation générale, nous sommes dans la plus complète ignorance. Le matin, forte activité de l'aviation. Des bombes un peu partout. Passé par Poeke, où des cadavres de chevaux traînent dans les rues. C'est là un des tristes spectacles de la guerre ! Ce matin, le 3ème Chas. Ard. doit attaquer pour reconquérir la rive ouest du canal de dérivation. Pourvu que cela réussisse ! Dormi dans une auto de rencontre, la mienne étant partie à l'ARCA, à Torhout, en réparation.

27 mai.

A 2 heures au P.C. du régiment à Lotenhulle. La 1ère division de Chas. Ard. est reconstituée sous les ordres du Général Descamp. Le P.C. du 2ème Chas. Ard. va à 500 mètres au sud de Poeke. Nuit assez tranquille. Composition de l'E.M. de la 1ère division de Chas. Ard. : Général-Major Descamp, Major Lavergne (chef d'Etat-Major), Cdt. B.E.M. Borgniez, Capitaine B.E.M. Dessart, Lts Beaurain, Bonnart, Champion, Gillot. Le temps reste toujours beau et l'aviation allemande est très active. On dit que nos pilotes sont partis en Angleterre et en France chercher des avions. Les leurs ont été détruits au sol le vendredi 10, à l'aube, avant même que la guerre ne soit déclarée ! Je suis toujours sans nouvelles des miens ! Combien en sera-t-il encore ainsi ? Cependant, j'ai confiance et le moral reste bon.

Le matin, au P.C. du régiment au sud de Poeke. Au retour, perdu 4 heures à retrouver le P.C. de la 1ère division à Grysengalge ! Resté sur place jusqu'à 20 heures 30 ; la circulation est impossible sur les routes, pleines de colonnes. Cela sent la déroute ! A 20 H 30 à Beer. De là, à 22 heures, tentative vers le P.C. du régiment pour porter l'ordre de retraite. Traversé Rui-

" seledede dans un bombardement serré ! Arrivé à Poeke, je trouve la 2ème B en retraite. Le colonel a passé une demi-heure plus tôt. Repassé Ruiseledede toujours sous le feu ennemi. Retrouvé le P.C. de la 1ère division à Beer et rendu compte. Il faut rassembler les étendards !

28 mai.

De nuit, par des routes encombrées à Berg-op-Zoom, au nord de Torhout. Cette dernière ville a été sacquée hier par un bombardement aérien. Bien peu de maisons restent intactes. Depuis 4 heures, il y a suspension d'armes. L'armée cernée est à bout et ne peut plus rien faire. Je sanglote comme un enfant. Quelle triste fin de 18 jours de campagne sans une défaillance chez les Chas. Ard. ! La division a été hier citée pour la seconde fois à l'ordre du jour de l'armée ! Que va devenir le pays ? Que deviendrons-nous les miens et moi ? Ayons confiance en Dieu.

Le Roi, resté avec l'armée, a lancé une belle proclamation :

" Soldats,

"

" Précipités à l'improviste dans une guerre  
" d'une violence inouïe, vous vous êtes battus courageusement pour défendre pied à pied le territoire national.

" Epuisés par une lutte ininterrompue contre  
" un ennemi très supérieur en nombre et en matériel,  
" nous nous trouvons acculés à la reddition.

" L'histoire dira que l'armée a fait tout  
" son devoir.

" Notre honneur est sauf.

" Ces rudes combats et ces nuits sans sommeil ne peuvent pas avoir été vains. Je vous recommande de ne pas vous décourager, mais de vous comporter avec dignité. Que votre attitude et vo-

" tre discipline continuent à mériter l'estime de  
" l'étranger.

" Je ne vous quitte pas dans l'infortune qui  
" vous accable. Je tiens à veiller sur votre sort  
" et celui de vos familles.

" Demain, nous nous mettrons au travail avec  
" la ferme volonté de relever le pays de ses ruines.

(s) LEOPOLD "

L'après-midi au P.C. du régiment à Hazelbeekstraat (route de Torhout à Ruddervoorde). Torhout grouille d'allemands qui nous désarment. Nous ne sommes plus que des vaincus ! Je rejoins l'E.M. du régiment. Le soir, à 10 heures, nous sommes délogés par un bataillon allemand.

#### 29 mai.

Enfin, à 23 H 30, couché dans une ferme, sur deux coussins d'auto. Dormi jusqu'à 7 heures du matin. Journée triste et calme. Deux fois à la division à Berg-op-Zoom. Réoccupé notre cantonnement à Hazelbeekstraat et trouvé une chambre et un lit. Pour la première fois, depuis 19 jours, je vais me déshabiller pour dormir !

Il paraît que Mr. Pirlot, Premier Ministre du Gouvernement réfugié à Paris, a osé prononcer, à la radio, un discours où il déclare le Roi, notre Roi, traître à la Constitution, et déclaré, en outre, les officiers déliés de leur serment constitutionnel ! Quel scandale et comment peut-on en venir là ?

L'armée était cernée, épuisée par 18 jours de combat et de retraite. Les Français et les Anglais surtout nous ont lâchés à chaque occasion, et maintenant, ils nous insultent !

Pour moi, je ne connais qu'une chose. Le Roi est le chef de l'armée et c'est à lui que j'ai juré fidélité.

On nous annonce aujourd'hui que nous devons nous ravitailler par nous-mêmes. Aussi, je profite de mes mis-

" sions pour acheter chocolat, fromage, viande, etc... et ravitailler ainsi les officiers de l'E.M. du régt.

Ce soir, revient du G.Q.G., l'autorisation pour moi de rester au 2ème régt. de Chasseurs Ardennais. Je suis heureux d'avoir pu faire campagne avec ce beau régiment.

La 1ère division de Chasseurs Ardennais a été citée deux fois à l'ordre du jour de l'armée.

E.M. du régiment : Colonel B.E.M. Merx, Adjudant-major : Commandant Moens, Capitaine Geerst. Lieutenants Langousche, Sautain, Robert, Jacquet, Commandant De Paepe et moi.

On n'ose pas penser à l'avenir. Que deviendra le pays ? Où sont les miens dont je suis toujours sans nouvelles ? Je prie le bon Dieu de me protéger et de m'inspirer la conduite à tenir si l'armée est licenciée.

#### 30 mai.

Journée calme à Hazelbeekstraat. D'après les ordres, samedi nous ferons mouvement et partirons, à pied sans doute, vers la région de Gand. On parle de démobilisation à bref délai et je me sens déjà pris d'impatience à l'idée de revoir Mimy et nos cinq garçons restés à Isle-la-Hesse. Vers la fin de l'après-midi, des avions français ou anglais ont survolé la région à très basse altitude. Ils ont jeté des bombes à Torhout ! Voilà que nous allons devoir fuir nos propres alliés !

#### 31 mai.

L'après-midi, j'ai été à Groenhove, dans la propriété des cousins van de Walle; j'y ai rencontré Xavier de Grunne qui est aussi Chasseur Ardennais, à la recherche de ses hommes. Pas vu la famille.

Journée calme, toujours au même endroit. Je quitte mon auto pour un side-car. Bon temps.

#### 1er juin.

Le matin à 6 heures, départ par des routes ignobles

" et abominablement encombrées de colonnes. Des troupes allemandes nous encadrent. Passé par les champs de bataille des 27-28. Vu Ruisselede, Kanegem, Vinkt. Le pont militaire sur la Lys est démoli par un camion. Résultat : 5 heures d'attente. Mal logé à Baarle, près de Gand.

#### 2 juin.

Agréable étape le matin, pour arriver à midi à Eksaarde (nord de Lokeren). Après-midi repos. Quand serons-nous fixés sur notre sort ?

#### 3 juin.

Nous sommes cantonnés à Eksaarde, tranquille petit village flamand, de population très gentille et qui fait ce qu'elle peut pour nous. Je vais deux fois par jour, à la division, à Zeveneken. Les bruits les plus invraisemblables circulent et l'on ne sait que croire. Le soir à 23 heures, à la division pour une affaire de livraison de camions. Rentré à 1 heure.

#### 4 juin.

Toujours temps splendide. Lavage et mise en ordre. Je change mes insignes de grenadiers pour des têtes de sanglier.

#### 5 juin.

Toujours beau temps. Comme il ferait bon vivre ces journées chez soi. Je suis proposé par la division pour une distinction :

" Ordre du jour N° 2 6.6.1940

Quartier général de la 1ère division de Chasseurs Ardennais.

Greindl, baron René, sous-lieutenant de réserve au 2ème Chass. Ard.

Libéré comme père de dix enfants, vint offrir spon-

" tanément ses services au commandant du 2ème Chas. Ard., dès la violation du territoire, alors qu'il devait être appelé par dépêche ministérielle, pour faire partie du service de la censure. Désigné pour assurer la liaison de son régt. et de l'E.M. de la 1ère division Chass. Ard., s'est acquitté de cette mission avec intelligence et dévouement en déployant la plus grande activité pour la mener à bonne fin, dans les circonstances les plus délicates d'une situation se modifiant sans cesse. S'est particulièrement distingué au cours des combats sur la Dendre et l'Escaut, au cours desquels il ne cesse de renseigner promptement le commandement sur les opérations des unités en première ligne, sans soucis du danger qu'il courait au cours de ses fréquents déplacements.

Le général Descamp me désigne pour être délégué de la division auprès du commandant allemand de la compagnie de surveillance. Nous verrons ce que cela donnera.

#### 6 juin.

Courses diverses entre Zeveneken où je loge et le P.C. de la compagnie allemande, qui se montre très correct avec nous. Grosse chaleur ! On dit que les troupes Wallonnes feront peut-être route demain.

#### 7 juin.

Désillusion ! Pas de mouvement, et l'on dit que les Wallons resteront prisonniers, alors que les Flamands sont démobilisés à tour de bras. Des colonnes de prisonniers passent sur la route : Français, quelques Anglais, beaucoup de traînards belges.

#### 8 juin.

Chaleur ! L'après-midi, ordre subit de liquider tout le monde, sauf l'armée active.

Ici se place un petit fait dont le sous-lieutenant Greindl ne parle pas dans son journal, mais qu'il a raconté à son retour. Comme il est dit plus haut, il servait d'agent de liaison entre la division et les Belges, et avait, comme interprète, ses entrées dans le bureau du commandant allemand.

Celui-ci, chargé du service de démobilisation, renvoyait les réservistes à leur foyer et gardait les soldats de l'active qui seraient envoyés en Allemagne. Certaines circonstances de famille ou de santé, ou autre motif, lui permettaient de relâcher pour raison grave des hommes de l'active qui pouvaient de la sorte rentrer aussi chez eux. Le billet de libération consistait en une fiche dressée d'avance et signée par le commandement allemand où il n'y avait qu'à ajouter le nom de l'intéressé.

Un jour qu'il était seul dans le bureau, René en profita pour faire main basse sur un bon paquet des fiches en question, sur lesquelles il n'eut plus qu'à ajouter un nom, pour... aider... le commandant allemand dans son travail.

Un de ses compagnons de captivité, officier, employa un autre moyen : il y avait presque tous les jours des corvées à faire hors du camp, auxquelles on astreignait quelques hommes sous la conduite d'un officier. Cet officier énergique et décidé prend un beau jour un bon groupe d'hommes, les fait mettre en rangs comme pour une corvée et sort au pas militaire devant la sentinelle qui laisse passer cette formation à l'aspect tout à fait régulier. Quand ils sont arrivés à une distance raisonnable du camp, l'officier fait rompre les rangs et dit à ses hommes : "Maintenant, fichez le camp et qu'on ne vous voie plus !"

Inutile d'ajouter qu'ils ne se le firent pas dire deux fois.

Mais reprenons le journal.

#### " 8 juin (suite)

On liquide les réservistes. Je vais donc pouvoir retrouver les miens, s'ils sont toujours là !

" L'après-midi, un soldat allemand se présente au Q.G., il a perdu son unité.... On aura tout vu dans cette guerre : un allemand se renseignant auprès d'un officier belge prisonnier sur la situation de son propre régiment !

#### 9 juin.

Messe et communion le matin à Zeveneken. Le curé lit en chaire la lettre du Cardinal van Roey recommandant la fidélité au Roi.

Grosse impression dans le public.

Pourparlers continuels avec l'autorité allemande pour les mesures de démobilisation ! Le soir, collé en position 3 soldats allemands qui ne me saluaient pas ! Un ordre prononcé en allemand, sur un ton énergique, a eu raison de leur résistance....

(Les Allemands ont accordé capitulation honorable aux troupes belges; les officiers sont autorisés à garder leurs armes; les soldats allemands doivent saluer les officiers belges).

#### 10 juin.

J'ai l'autorisation de rentrer chez moi avec un sidecar militaire ce qui épargne la marche à laquelle mes pieds auraient eu de la peine à résister. Adieux émouvants au quartier général. Départ à 9 H 30 avec Hubert G. de Ciney comme pilote. Le soldat Wagner du 1er Chas. Ard. nous accompagne. Arrivé à Bruxelles à 11 heures, par Termonde et Assé. Bruxelles grouille d'allemands. Au passage à Bruxelles, nous nous arrêtons à la Colonne du Congrès et, à la stupéfaction des passants, nous allons rendre hommage au Soldat Inconnu ! Lui au moins n'aura pas connu les déceptions de la campagne de 40.

Passé au Ministère de l'Intérieur où le Secrétaire Général, Monsieur Vossem, auquel ont été délégués les pleins pouvoirs par le Gouvernement se retirant, me dit que je ne puis me rendre utile qu'officieusement, tant qu'il n'y a pas de Gouvernement.

" Place du Champ-de-Mars, je ne trouve personne; ma belle-soeur et ses enfants sont en France, mais j'apprends que mon frère André, à l'armée comme moi, est sain et sauf. Passé rue d'Arlon, chez ma tante de Monblanc que je trouve avec son fils qui a été légèrement blessé. Déjeuner là, puis, toujours en side-car, départ pour Bastogne.

Arrivé à 6 heures à Isle-la-Hesse que je trouve plus ou moins pillé et occupé par un régiment allemand. J'entre pour m'informer de ma famille. Filé sur Mezy où enfin je trouve Mimy et sept enfants, car Madeleine et Mica n'étaient pas en France, mais recueillies, avec d'autres élèves du Val par la famille d'Otreppe de Bouvette au château d'Aineffe. Près de Waremmes.

Quel bonheur de les retrouver tous ! Ce sont là des joies qui ne se décrivent pas.

J'arrête ici mes souvenirs de cette aventure formidable. Puisse mon pays renaître un jour et tous les sacrifices consentis au cours de ce mois de guerre ne pas avoir été vains.

Il convient de joindre ici la proclamation, par laquelle le Général Verstraete prit congé des Chasseurs Ardennais :

" 6ème division d'armée. En campagne 3.6.40  
" Le commandant du 6ème corps d'armée, à la 1ère division Chasseurs Ardennais.

"  
" A l'heure où la 1ère division des Chasseurs Ardennais va quitter le 6ème Corps d'Armée, je lui adresse un dernier témoignage de mon admiration et de ma reconnaissance.

" D'admiration pour l'enthousiasme, le courage,  
" le patriotisme ardent dont elle a toujours fait  
" preuve, qualités qu'elle a poussées sans hésita-

" tion et sans fléchissement jusqu'au sacrifice sur  
" prême.

" De reconnaissance, parce qu'elle m'a donné à  
" l'heure suprême la réconfortante impression qu'il  
" y avait encore des soldats belges sachant se cou-  
" vrir de gloire au prix de leur sang.

" Soldats de la 1ère division de Chasseurs Ar-  
" dennais, j'ai brûlé vos drapeaux. Ceux-ci renaî-  
" tront de leurs cendres dans un avenir que j'espère  
" prochain et le sang sorti des coeurs de ceux qui  
" sont restés sur le champ de bataille servira à y  
" inscrire les preuves de votre amour de la patrie  
" et de votre dévouement au Roi.

" Je vous cite à l'ordre du jour du 6ème corps  
" d'armée et je me découvre bien bas devant vous  
" tous, braves de la 1ère division des Chasseurs  
" Ardennais.

" Le lieutenant général Verstaete  
"

A Isle-la-Hesse. Reprenons ici le journal de la femme de René qui dira ce que furent ces premiers jours d'invasion à l'est du pays :

" 10 mai 1940.

Vers 1 heure, alerte réelle. René ramène les garçons du petit séminaire. J'écoute la radio. Bruxelles ne donne rien. Langenberg et Paris font de la musique. La Hollande ne donne que du morse. A 2 H 45 environ, la lumière saute. Plus de courant, donc plus de nouvelles. Pendant que René était à Bastogne, il a téléphoné au Ministère de l'Intérieur. On lui a dit la Hollande fort menacée. Il y a des passages d'avions, venant de l'est. Le général Kayaerts téléphone à René, de St. Hubert et lui dit de nous mettre en sûreté, les enfants et moi.

" A 4 heures, nous préparons l'auto et faisons conduire la femme de chambre, la bonne et les cinq garçons à Mesy.

Par bonheur, j'ai laissé Léopold à Bruges avec Myriam et Nadine, et j'espère que le Val aura renvoyé les deux aînées à leurs grands-parents..

Vers 5 heures, le colonel Merx téléphone d'Amberloup et prévient que c'est la guerre. Ils ont encore le courant là-bas et peuvent entendre le discours du Roi.

Ordre de laisser passer les avions anglais et français; tirer sur les allemands. Les officiers sont invités à réunir leurs hommes et à leur dire quelques mots.

A 6 heures, je fais faire du café fort pour l'E.M. Nous apprenons que la frontière est violée en plusieurs endroits. On entend sauter les destructions. Une explosion plus forte provient de la carrière près de la voie ferrée, route de Neffe.

Suivant ma promesse, j'envoie l'auto à Bastogne pour aller chercher la mère de l'abbé Fécherolles. On fait attendre le chauffeur un certain temps, mais cette dame ne se décide pas à bouger de chez elle. L'auto, qui a failli être réquisitionnée, revient donc à vide, mais Auguste a pensé à prendre un grand morceau de viande chez le boucher.

On commence à voir de longues files de fuyards sur la route de Marche ! Les élèves des Soeurs passent, leurs valises à la main, en chantant : "Debout sur la Frontière"! Je vois aussi des groupes d'élèves du petit séminaire. Si on n'avait pas fait cette stupide cabale contre René, ils seraient partis il y a deux jours !

Nous sommes survolés par des avions allemands passant à une assez grande altitude.

Les destructions sautent toujours. On voit la fumée des explosions sur la route de Neufchâteau.

Le colonel a promis de faire prendre René en auto par un de ses commandants. René est affreusement ému. Pour moi, je suis dans une sorte d'apathie de la sensibi-

" lité.... mais toujours confiante que le bon Dieu ne nous abandonnera pas.

Les avions, sur lesquels on ne tire pas, descendent de plus en plus bas, et sont de plus en plus nombreux.

René va jusqu'à la gendarmerie. On lui dit toutes communications coupées; le lieutenant de gendarmerie a pris sur lui de décréter la mobilisation générale.

Les avions lancent des tracts : "Chers soldats wallons, nous ne vous voulons pas de mal. Laissez-nous passer, etc..." Thème connu.

L'auto du commandant arrive, je conduis mon chéri jusqu'au bout du grand chemin... Il est parti !

Je vais jusqu'à la ferme; le fermier veut partir ainsi que son fils. Sa femme ne veut pas. Je leur conseille d'aller dans les bois de Mesy, comme moi, puisque je ne peux rester au P.C. Nous reviendrons après.

Les avions descendent encore; on voit les croix gammées à l'oeil nu, On entend les tirs de mitrailleuses.

Je vois passer le chariot des fermiers, avec leurs deux gros chevaux. Ils ont lâché les autres bêtes dans les prairies. Cette fois, deux avions rasant les arbres. Tous les civils sont partis; le major me dit de partir aussi; je prends congé de lui et monte dans l'auto qui est dans la drève, prête à démarrer, avec la cuisinière; le chauffeur nous suit avec sa moto. Ainsi mon espoir est définitivement déçu. Il aura fallu s'en aller. Je m'arrête une ou deux fois à Senonchamps, conseillant aux gens de se cacher dans les bois de Chenogne, pour revenir un peu plus tard.

On entend de plus en plus les mitrailleuses; un facteur dit avoir rencontré deux motocyclistes allemands à Longvilly. D'autres disent qu'on se bat à Savy.

Je retrouve les enfants à Mesy. En même temps que moi arrivent deux petits pensionnaires d'Habay-la-Neuve; ils ont été tirés de leur lit à 4 heures du matin, alors qu'on faisait sauter les ponts. Ils sont partis en auto pour Libramont où ils ont appris que la gare de Jemelle

" était en feu. Un avion serait tombé dessus à la suite d'un combat aérien. A Libramont, ils ont vu des soldats français, qui sont déjà là.

Vers 5 heures, nous voyons arriver 3 soldats belges à bicyclette, par le chemin de Bastogne. Ils disent que les allemands sont derrière eux. Nous leur donnons du café et ils s'en vont vers Lavaselle.

Un peu plus tard, ce sont 5 gendarmes à cheval. Eux aussi demandent à boire. Ils demandent si un des garçons veut aller prévenir les gendarmes de Sibret qu'ils doivent se replier sur Philippeville. Je n'aime pas y envoyer les petits tout seuls. J'y vais avec Réginald et nous rencontrons un lieutenant belge avec Monsieur Stas, le secrétaire de René, au Commissariat, devant la maison du notaire. Il y a encore là quelques soldats belges.

Pas mal de réfugiés arrivent de Bastogne, de Senonchamps. On leur donne du café. Heureusement qu'il fait beau. Ils s'asseyent dehors au soleil. Il y a une vieille maman Chéniaux de Bastogne avec son fils, sa fille et son chien ! Elle a plus de 70 ans et s'est mise en route à pied. Il a fallu la charger sur une charrette à bras pour l'amener jusqu'ici. Monsieur Stas est venu aussi avec sa femme, sa belle-mère et ses deux fils.

Je ne me déshabille pas; on se case comme on peut et nous dormons quelques heures troublées par le bruit des avions et des destructions qu'on continue à faire sauter. Vers 11 H 30, une explosion très forte qui semble venir du Nord.

11 mai.

Au petit matin, je rejoins Monsieur Stas qui est déjà dehors et inspecte le ciel. Il compte pousser une pointe jusque Sibret. On lui a dit hier que les Belges comptaient résister sur la ligne du chemin de fer.

Nous partons avec quelques habitants de Senonchamps pour les Bouilles. C'est l'extrémité de la propriété qui donne sur la plaine entre les bois de Mesy et Isle-

" la-Hesse; on y a une bonne vue sur le village de Senonchamps. Les deux hommes qui sont avec nous partent vers le village. L'un des deux regagnera sa maison et y restera caché dans le grenier pendant la journée entière; je vois tout-à-coup des autos-mitrailleuses venant de Bastogne qui quittent la route de Marche; l'une s'engage sur la route de Senonchamps vers Chenogne; l'autre, après avoir dépassé la drève devant le château, reprend la vieille chaussée romaine vers Mande St. Etienne. Ils doivent contourner les sapins abattus, sur la route n° 4. Les gens, autour de moi, veulent espérer que ce sont les Français ! La direction qu'ils prennent ne me laisse pas beaucoup de doute à moi-même. L'on entend des crépitements de mitrailleuse; je déconseille aux gens de quitter l'abri des bois, maintenant ! Mieux vaut attendre. Nous rentrons à Mesy; je voudrais tout de même être sûre de la nationalité de ces soldats.

Par la route de Chenogne vers Sibret, ils vont passer, au bout du chemin, à 100 mètres de la maison. Nous allons jusque là, Ernestine Lambert, Stas, Pinson, le valet de ferme, Philippe et moi. Nous écoutons, nous ne voyons, ni n'entendons rien.

Mais soudain, Stas crie : "Les voilà". Je leur dis : "Cachez-vous" ! L'auto est sur nous en un clin d'oeil. Elle est montée par 4 ou 5 hommes armés. L'un d'eux se lève en brandissant son fusil. Mais nous nous enfouissons dans le bois. Ils ont passé ! Cette horreur de les voir encore, ceux d'il y a 25 ans !

Ce même après-midi, je décide d'aller à Isle-la-Hesse; il y a quelques gens qui veulent retourner à Senonchamps. Je ne veux pas prendre Auguste. Les souvenirs de 14 sont encore vivaces dans les mémoires. Sait-on, s'ils ne prendront pas les hommes. Je n'aime pas de risquer mes gens pour moi.

Nous partons par les Bouilles, Philippe, Réginald et moi. La plaine de Senonchamps nous paraît tranquille. Partout, on entend les vaches abandonnées qui meu-

" glent lamentablement. Voilà deux jours qu'elles n'ont pas été traitées. Beaucoup se sont échappées de leur pâture et rôdent à travers champs. Nous allons par Spagnemas. Quand nous arrivons à la chaussée romaine, nous commençons à voir le défilé ininterrompu des troupes.

Nous hésitons à avancer. Il paraît que Madame Degisves est restée chez elle; nous voudrions aller jusque là; soudain, les troupes s'arrêtent; on ne se sent pas très franc; déjà, pendant notre traversée de la plaine, des avions volant très lentement, en rase-motte, nous ont produit une impression plutôt désagréable. J'ai l'impression que l'on nous regarde et je dis carrément aux garçons : "Les bras en l'air" ! Nous devons avoir l'air malin !

Les soldats ne font nullement attention à nous; aussi, au bout d'un moment, nous allons frapper chez Madame Degisves. Elle pleure en nous voyant; elle déplore que tout le monde soit parti; chez elle, les soldats ont été corrects. Mais, dans les maisons abandonnées, c'est le pillage ! Elle a causé avec un officier qui parlait français; il a demandé le nom du château, qui y habitait et où nous étions.

Nous allons jusqu'au château; la porte principale a été forcée; il y a quelques soldats dans la cuisine qui chapardent; à notre vue, ils lâchent les objets qu'ils s'approprient à emporter et s'en vont. Il y a un beau chahut partout : des débris de verre, des bouteilles cassées; on voit qu'on a fourragé un peu partout.

Deux soldats arrivent, font ouvrir la porte du garage et, malgré mes protestations, prennent la bicyclette de Madeleine. J'exige un billet de réquisition....

Des fermes voisines, à part les Degisves, tout le monde est parti : les Zevenne, les Claude, les Robert, les Grandjean, les Donny.

J'ai envie de rester pour empêcher le pillage entier

" de la maison." Un homme arrive sur ces entrefaites; c'est le voisin du village de ma petite femme de chambre, qui est des cantons rédimés; sa mère l'envoie la chercher. Je lui demande sa carte d'identité; il est bien de Thomen. Je l'envoie avec Réginald jusqu'à Mesy. Il préviendra, en même temps là-bas, que je ne rentre pas ce soir et m'enverra le chauffeur et sa femme.

Il passe toujours des troupes; certains entrent; cette fois, c'est un officier. Il demande le chemin de Mandé St. Etienne. J'hésite à le renseigner, mais à quoi bon ! Il a une meilleure carte que moi. Je proteste contre le pillage; les soldats ont emmené le chien de chasse de mon mari. L'officier m'assure que tout pillage est strictement interdit et puni. Le chauffeur et sa femme arrivent et nous allons traire les vaches ! Ces pauvres bêtes font pitié !

Encore des soldats; ceux-ci ont des préoccupations bien pastorales. Ils veulent absolument que j'aie m'occuper de la truie du fermier voisin, en mal d'enfants, et ils rient beaucoup quand je leur dis qu'ils n'ont qu'à s'en occuper eux-mêmes.

Arrive une auto avec un major de fort méchante humeur; il demande aussi son chemin, mais je fais la bêtise; derrière lui, un immense camion sur le devant duquel sont juchés 5 hommes casqués; l'un d'eux me regarde fixement avec un air plus angoissé et compatissant qu'ironique. Je ne crois pas que ce soit pour eux tous la guerre fraîche et joyeuse non plus !

Quand nous avons fini de soigner les bêtes, il fait presque nuit. Pendant que nous mangeons un morceau, quelques soldats entrent et demandent à boire; ils sont convenables et ne s'attardent pas. Nous allons nous reposer mais, toujours sur le qui-vive, je reste habillée. J'ai un sommeil de plomb. Philippe dort aussi. A minuit, je m'éveille en sursaut, ayant entendu parler en-bas; aucune porte ne ferme. Je saute de mon lit, ouvre ma porte et crie en allemand : "Wer ist da ? Was wünschen

" Sie ?" Pas de réponse. J'aurais rêvé, mais j'ai peur, vilainement peur. Je me recouche, mais me sent toute tremblante. Il est 1 heure environ. Je ne me rendors pas. Dès qu'il commence à faire clair, je me lève. Je crois qu'il n'est pas prudent de rester dans cette maison isolée, ouverte à tous les vents....

12 mai.

C'est le dimanche de la Pentecôte; il fait radieux. Nous chargeons un petit chariot et des havre-sacs de tout ce que nous pouvons y mettre et que nous pensons être de première nécessité.

Nous emmenons aussi nos brebis que nous attachons avec des cordes. De quoi avons-nous l'air ? Il est 4 heures du matin; la brebis s'est couchée dans le fossé et refuse d'avancer, malgré que Philippe et moi tirions de toutes nos forces et que nous tapions dessus; à côté de nous passent, sans arrêt, les lourds camions !

J'ai manqué de sang-froid; mais comment rendre l'impression d'angoisse qui plane sur ce pays vidé, désolé où l'on n'entend que les mugissements lugubres des bêtes abandonnées et le martellement, sur les routes, de l'armée envahissante, cette armée dont on a raconté, dans tous les journaux, la dure répression en Pologne !

A 6 H 30 du matin, en nage, nous arrivons à Mesy; les gens se lèvent et vont partir pour la messe à Chenogne; je suis trop fatiguée pour y aller; Réginald, Daniel et Emmanuel y vont.

Je vois un moment le curé de Chenogne qui va dire la 2ème messe à Sibret. Il repasse à 1 heure. Je le reconduis à Chenogne et j'en profite pour aller voir Monsieur Burnotte, le bourgmestre de Sibret. Des avions survolent très bas. Il y a une colonne qui se ravitaille à Chenogne. Le village est plein. Chez le bourgmestre, ils causent un peu. Ils ont une radio avec eux. Radio Paris annonce l'occupation de Liège et du Luxembourg, Maestricht et Rotterdam. On entend dire que l'Italie

" est en guerre avec la Russie. Qu'y a-t-il de vrai ?

Monsieur Burnotte a un beau moral élevé et courageux, ainsi que sa femme. Cependant, trois de ses fils sont partis. Où peut être René ? Je ne peux pas y penser !

A 5 heures, je vais à la rencontre du chauffeur et de la cuisinière qui ont voulu aller rechercher encore quelques affaires à Isle-la-Hesse; ils ont emmené Réginald et reviennent fort chargés; ils ont vu là-bas un beau branle-bas. Dans cette maison ouverte, il y a naturellement tout le temps des incursions et, parmi les soldats qui étaient là, d'assez mauvais sujets; j'ai eu tort de laisser aller Réginald; je ne veux pas que les enfants soient en contact avec ces gens-là. Sûrement, je resterai à Mesy.

Une femme a chargé Réginald de me dire qu'elle avait vu René à Sprimont, samedi à midi. Pourvu qu'il ne reste pas ainsi à l'avant ! Comment ne le renvoie-t-on pas ? Il faut prier et ne pas penser. Je veux m'occuper à m'en abrutir; autrement le moral ne tiendra pas. Que le bon Dieu nous aide. Il a bien fait de reprendre notre petite Sybille. Que serait-elle devenue dans tout ceci ? De là-haut, elle nous protège.

Pour la première fois, depuis 3 jours, je me déshabille et nous dormons tous comme des souches jusqu'au matin.

13 mai.

Lundi de la Pentecôte, je retourne à Isle-la-Hesse avec mes gens. Je ne veux plus d'enfant avec moi.

Arrêt chez Madame Degisves qui dit qu'il y a de plus en plus d'Allemands qui passent et tâchent de se ravitailler. Ils ont un affreux pain lourd et sec, et préfèrent beaucoup celui du pays !

Le château est occupé; il y a des autos plein la cour; j'entre tout de même et demande l'officier. Il arrive un tout jeune homme qui se montre poli. Il me

" donne l'autorisation de reprendre des objets personnels mais en me faisant accompagner par un soldat. Ils sont en train de s'installer; il n'y a pas trop de désordre; le jeune officier a l'air de savoir s'y prendre ! Lorsque j'ai fait le tour de la maison, il me demande si je désire encore quelque chose et puis me dit : "Où est votre mari ? ". Je lui dis qu'il est officier et donc à la guerre. Il reprend : "Nous nous sommes rendus compte que vous aviez beaucoup d'enfants. Où sont-ils ? " Je lui explique et ajoute combien cette guerre contre des neutres est injuste et n'enrichira d'ailleurs personne. "Oh !" dit-il "tout cela est la faute de votre Gouvernement. Nous travaillons à bâtir un nouvel ordre en Europe !".

Ils n'ont naturellement que d'excellentes intentions ! Parfois, cela se traduit par du pillage ou par des accidents ! Un homme, nommé Grognot, de Sibret enfonçait des piquets de fer avec un maillet. Son petit garçon de 4 ans jouait près de lui. Le bruit a paru insolite, quelques balles et un petit enfant, qui ne songeait qu'à s'amuser, est mort dans le clair matin de mai.

Tandis que nous nous apprêtons à partir, je vois le chariot des Zevenne qui revient. Les pauvres gens sont exténués; hélas, que n'étaient-ils là deux heures plus tôt. Déjà la cour de la ferme est pleine de camions et j'ai bien du mal à leur faire rendre une chambre où ils logeront tous ensemble. On a mis la main sur leur literie; le linge de maison est empilé dans le corridor en un grand tas où l'envahisseur puise sans se gêner.

On raconte que le château de Recogne est à moitié démoli. Denise de Coune est chez du Bus à Beauplateau; Assenois est occupé par les troupes; Eugène de Coune, mobilisé, est à l'armée.

Nous avons fait des ballots avec des grands draps de lit pour emporter le plus de choses possible. Nous transportons tout cela chez Madame Degisves où Fernand Louis, le fermier de Mesy, viendra tout chercher demain

" avec un tombereau. Au dernier moment, nous décidons, Juliette et moi, de reprendre nos deux dernières brebis avec leurs agneaux, et aussi nos deux couvées de poussins. Et nous voilà de nouveau en route sous les quolibets des soldats, avec un sac où sont les deux poules, une boîte avec 19 poussins et deux brebis rétives qui se font traîner, tandis que les agneaux bêlent d'une façon lamentable. A Senonchamps, une femme que j'ai hébergée l'autre jour avec sa vieille mère, m'appelle du pas de sa porte et veut absolument que j'accepte un kilo de beurre qu'elle a fait pour moi ! Je suis bien touchée de cette attention ! Pauvre cher et bon peuple de chez nous; c'est bien un peu à cause d'eux tous que j'ai voulu rester !

14 mai.

Ce mardi matin, nous sommes au bout de notre pain; heureusement que ma précieuse Juliette sait en faire; son essai de ce matin est une réussite ! Avec cela, elle pense à tout et garde toujours le sourire. Son mari est bien dévoué aussi.

Ils vont à Isle-la-Hesse cet après-midi et reviennent apitoyés sur la situation des fermiers, auxquels les Allemands ont pris ce matin deux beaux chevaux. Les occupants du château me font dire de revenir; ils proposent de me rendre les chambres dont j'ai besoin; ils mettront leurs hommes sur la paille.

Mais j'ai 5 enfants, des garçons que je désire surveiller moi-même... et la vue de ces Allemands m'est odieuse. J'aime mieux rester ici où je sens les enfants bien plus en sûreté sous ma surveillance.

16 mai.

Jeudi matin. Je vais à Bastogne à pied avec Monsieur Burnotte et ses enfants. En arrivant à Bastogne, nous sommes dépassés par un camion de prisonniers : nos pauvres chasseurs ardennais. Ils nous font signe de la

" main ! La petite Burnotte pleure !

Pour entrer en ville, il faut gagner le jardin Collard et, de là, celui des Soeurs de Notre-Dame, car le pont sur le chemin de fer a sauté. Quelques religieuses lavent du linge, tandis que les soldats allemands se reposent et dorment de côté et d'autre. En ville, il n'y a presque pas de civils. Le séminaire est plein de blessés; on les amène par avions et ceux-ci atterrissent à Mont et à Isle-le-Pré. Le dortoir St.Louis a reçu un obus le matin du 10 mai. Heureusement, aucun enfant n'a été touché.

Les Français ont jeté une bombe cette nuit sur un des champs d'atterrissage; on voit encore une colonne de fumée dans la direction de Mont.

D'après les nouvelles vues dans les journaux allemands, ils n'ont pas encore Namur, ni Liège.

Il paraît que les chasseurs se sont magnifiquement battu à Recogne ! Bravo Major Danloy. Le château serait fort endommagé et les d'Hoffschmidt réfugiés à Rolley.

L'aspect de la ville est désolant. Toute les maisons vides ont été systématiquement pillées, sans désordre, mais vidées; on charge les meubles sur des camions. Il ne resterait qu'une centaine de personnes à Bastogne. Le Conseil Communal est parti comme un seul homme ! On a nommé le commissaire de police, bourgmestre provisoire. Les Allemands sont furieux de n'avoir pas trouvé un seul responsable. Ils demandent pourquoi on s'est sauvé. Je réponds : "Les gens se souviennent de 1914". Ils ne protestent pas.

La petite Burnotte veut reprendre des vêtements chez une tailleur, en fuite, dont la maison est occupée; mais les soldats qui l'occupent exigent, pour lui rendre ses affaires, un billet de la Kommandantur : "Tous ces objets sont à notre garde et il n'en disparaîtra rien !" Comme si nous ne voyions pas, à côté, toutes les maisons vidées par derrière ! Beau souci !

" Il y a probablement dans les chefs une certaine discipline, et une organisation qui désire faire les choses correctement, mais comment pourraient-ils retenir la horde qu'ils ont déchaînée ? Cela a été une véritable ruée sur toutes les denrées alimentaires.

Nous reprenons le chemin du logis chargés comme des baudets et marchant d'un bon pas.

En passant près des terres d'Isle-la-Hesse, j'aperçois mon fermier et son fils; ils sont fort découragés; il a dû livrer 5.000 kilos d'avoine. Les soldats volent les oeufs et vont traire les vaches dans les pâtures. J'essaye de le remonter, mais que lui dire ?

Je rentre à 5 heures, plutôt exténuée; on se couche quand le jour tombe pour économiser la lumière. Nous sommes à court de savon et de farine. On pourra faire encore une fois du pain.

17 mai.

Vendredi matin. Auguste et Fernand vont à Bastogne avec Philippe et Daniel pour tâcher de trouver de la lèvre. Je tonds mes brebis avec Réginald; nous n'avons jamais fait cela, mais nous ne nous en tirons pas trop mal. Il faut le faire car la laine sera précieuse. Les enfants gardent les moutons, ramassent du bois, pompent de l'eau. Je tâche de leur donner de l'occupation. Nous mangeons 4 truites pêchées par Réginald.

Philippe est allé reporter ses couvertures à Mr. Stas et il a retrouvé Tom, le chien de René, que les soldats allemands promenaient.

Il paraît que Hitler est venu à Bastogne ce matin, avec une suite nombreuse. (1)

---

(1) Cette visite devait marquer une date importante dans l'histoire de la guerre. Au cours de l'occupation, un officier supérieur allemand dit un jour au baron Greindl : "Savez-vous que Bastogne sera un jour célèbre dans l'histoire, car c'est là qu'Hitler a perdu la guerre, c'est, en effet, là qu'il a décidé d'en finir avec la France et de marcher sur Paris, au lieu de débarquer en Angleterre directement".

" 18 mai.

J'échange, avec Monsieur Burnotte, du sucre contre de la farine ! Nous achevons de tondre les brebis.

Pas de nouvelles, mais des vols massifs d'avions. Il en passe par escadrilles de trente à quarante à la fois. Les Allemands ont réparé la voie du chemin de fer car on voit passer des automotrices.

Notre lessive, avec plus de soleil que de savon, n'est pas mal; elle s'est repassée au vent.

J'emploie l'après-midi à aller tremper la laine dans l'étang; j'emmène enfants et moutons; les garçons font encore de piètres bergers. Le troupeau s'est sauvé et nous avons dû courir après, jusqu'au bois des Moines !

Il passe tout le temps de gros avions de transport qui volent lentement et très bas; il paraît que ce sont ceux de la Croix-Rouge; c'est un va-et-vient perpétuel. Pauvres gens après tout. Mais quelle responsabilité sur la tête de celui qui a voulu cela....

19 mai.

Nous allons tous à la messe à Chenogne, sauf Auguste qui reste pour garder Frédéric et va à 10 heures à Sibret; il rapporte quelques nouvelles : les Belges tiendraient encore de ce côté-ci de la Meuse. L'Amérique marcherait avec nous; l'Italie maintiendrait le statu quo.

Il fait radieusement beau et dire que toute l'Europe est à feu et à sang !

20 mai.

Messe à Chenogne. Mauvaises nouvelles. Un rappelé, qui essayait de rejoindre l'armée du côté de Charleroi, aurait été licencié et serait revenu en passant par un pont reconstruit par les Allemands sur la Meuse.

Je passe chez le bourgmestre Burnotte; il a dû loger 680 hommes à Chenogne. Ils vont tous vers la France.

Burnotte dit qu'on peut faire moudre du grain à Lavaselle; je vais en parler à Fernand.

" On réquisitionne quantité de chevaux. Les Allemands parcourent les campagnes et prennent tous ceux qui sont disponibles; à la tombée du jour, ils viennent avec des brides sur les bras et emmènent les bêtes des pâtures. On sera bien mal pris pour les cultures.

Philippe me donne une forte émotion. Allant reconduire un camarade à Sibret avec Réginald et le domestique de la ferme, celui-ci lui demande d'aller avec lui réclamer le paiement d'une bicyclette qu'on lui a réquisitionnée dans l'après-midi. Philippe, toujours prêt à rendre service, se rend chez le commandant, cantonné à Sibret. Celui-ci écoute l'affaire et dit à Philippe qu'il faut qu'il l'accompagne à Villeroux; celui-ci congédie le domestique et Réginald en les chargeant de me dire qu'il rentrera par ses propres moyens, et monte dans l'auto du commandant qui démarre aussitôt.

Quand les deux autres rentrent et me disent cela, je suis aux cent coups, d'autant plus qu'ils ne me parlent pas de Villeroux.

Le soir tombe; je cours d'abord à Sibret, puis de là à Villeroux où avec un soulagement inexprimable, je trouve mon Philippe au milieu d'une quinzaine d'Allemands qui ont l'air de s'amuser beaucoup, ne sachant pas un mot de français, à essayer de comprendre ce que leur veut ce jeune garçon avec ses trois mots d'allemand. J'avance comme une furie; j'apostrophe Philippe et demande aux Allemands à quoi ils rêvent en emmenant un enfant de la sorte. Ils n'ont vraiment pas l'air méchants; ils rient et me disent qu'ils n'avaient pas l'intention de l'enlever, ils finissent par me donner 25 marks pour la fameuse machine. Je dois avoir l'air d'une mère poule qui a perdu son poussin.

21 mai.

Matin. Les Allemands sont toujours en quête de chevaux. Le curé de Chenogne me le dit en passant. Justement, je cause avec Nicolas de Senonchamps et nous ve-

" nous de cacher son bidet dans la grange. Voici les Allemands; un gros sous-officier me demande si nous avons des chevaux. Je mens effrontément; il insiste, je continue à nier. Il me dit : "C'est absurde, je sais que vous en cachez un; si vous ne le livrez pas, je fais fouiller par mes hommes ", et comme je m'obstine, il donne un ordre à un soldat qui va droit à la grange, ouvre la porte et fait sortir le cheval. J'ai l'air idiote, mais je m'entête à ravoir cette bête et me voilà, suivant avec Nicolas, les hommes qui l'emmènent.

Tout-à-coup un des soldats me dit à mi-voix : "Ist das 'ne stute ?" Je ne comprend pas... mais soudain, je devine. Il demande si c'est une jument pleine. Je dis : "Bien sûr ! " . "De combien de mois ? " me demande-t-il. Le sous-officier s'est retourné et écoute. Du diable si je sais combien de temps une jument attend... Je tape au hasard et je dis à mi-voix : "Huit mois, peut-être..." Alors, je vois le soldat qui est devant moi, et qui me tourne le dos en regardant son sous-officier, mettre sa main dans son dos et me montrer avec ses doigts qu'il faut en ajouter au moins deux pour que ce soit effectif. Ils m'ont rendu cette jument qui, le bon Dieu le lui pardonne, n'a jamais eu de poulain de sa vie !

J'ai demandé quelques nouvelles à cet officier; il me dit qu'ils ont tout le pays jusqu'à la côte et qu'ils sont à Charleville, à 40 Km de Paris.

Je suis prévenue qu'il se fait un pillage en règle à Isle-la-Hesse; je trouve, en effet, tout sens dessus dessous : vaisselle brisée, bouteilles cassées, armoires forcées; partout de la paille répandue sur les planchers; ils ont fouillé partout et, d'ailleurs, ils sont encore là et préparent un déménagement. Il y a un camion devant la porte et je vois tout ce qu'ils se préparent à emporter, y compris les pendules... Je me mets dans une belle colère et, à ma grande surprise, ils abandonnent leur butin, sortent de la maison, regagnent leur camion et filent en vitesse, non sans quelques injures. Il est

" évident que ce sont là des éléments irréguliers qui ne sont pas droits dans leurs bottes et ont la frousse de se faire pincer; je me rends compte qu'il doit y avoir des sanctions très sévères lorsqu'ils sont pris sur le fait.

J'ai d'ailleurs l'occasion, par la suite, de voir à plusieurs reprises des soldats ou des officiers réellement contrariés et honteux de devoir reconnaître que leurs troupes ont manqué de tenue.

Il faut dire qu'ils ont une discipline étonnante; il m'est arrivé d'assister à l'arrivée d'une de leurs colonnes, composée d'une file de camions. Ils sont arrivés presque silencieusement et la colonne s'est camouflée directement, dans l'ordre, en une seule file, sous les arbres; moins d'un quart d'heure après, devant chaque camion, il y avait des hommes occupés à des travaux divers. Il y en avait qui lavaient du linge, d'autres réparaient des chaussures; il y en avait qui faisaient la cuisine ou réparaient leurs véhicules; guère de flâneurs. Comme ils voulaient entrer à la ferme dont la porte était fermée, les fermiers étant partis, j'étais intervenue auprès du commandant, le priant de ne pas démolir la porte; il était avec moi, au milieu de la cour, avec deux ou trois hommes; à ma demande, sans élever la voix, il dit simplement : "Ich brauche ein Schlosser " !

J'entendis cet ordre répété un peu plus loin par un autre groupe d'hommes et enfin hurlé à tue-tête à une grande distance. Pas trois minutes après, un soldat arrivait au pas de course, avec tout l'attirail nécessaire.

Passé chez Madame Degisves qui a des nouvelles. Le Roi aurait parlé hier en remerciant nos vaillantes troupes de Liège et de Namur. Le Général Weygand est nommé général en chef des armées franco-anglaises. L'ennemi a tenté une pointe vers Cambrai. Les Allemands doivent être inquiets, car ils font sortir les civils quand ils

" écoutent la radio et ils ont placardé des affiches interdisant de communiquer à leurs troupes des nouvelles démoralisantes.

J'ai été à Sibret et vu Stas qui a été nommé Commissaire d'arrondissement provisoire; il me confirme que les nouvelles sont bonnes. Nous tenons ! D'ailleurs, on a entendu le canon toute l'après-midi.

Nous rentrons à Mesy dans la nuit; il y a un magnifique clair de lune. Une ombre là-bas dans une pâture; c'est le chauffeur venu à notre rencontre. Qu'il fait beau ce soir et comme le coeur est réchauffé de cette toute petite lueur d'espoir.

Nous vivons sur un cochon que nous avons tué. Réginald a pêché 8 truites. Ce qui va trop vite, c'est le pain. Même lorsqu'on a du grain, le problème est de le faire moudre; le moulin est à une certaine distance et on y fait la queue.

Je vais chez Burnotte et lui demande s'il veut mon charbon qui est à Isle-la-Hesse. Je voudrais que les gens du pays se le partagent pour que ce ne soit pas les Allemands qui mettent la main dessus. J'en ai bien 20 tonnes.

Les soldats continuent à parcourir le pays en quête de nourriture; ils cherchent du beurre, du lait, des oeufs, du lard, qu'ils paient en marks à 10 francs ou 20 francs suivant leur humeur.

Les fermiers Claude sont rentrés; ils ont été jusqu'au centre de la France, ont été mitraillés en route; les Allemands leur ont pris leur deux beaux chevaux et leur ont mis deux haridelles à la place.

#### Jeudi 23 mai.

Ce matin, il est arrivé un officier très distingué, armé d'un fusil, accompagné d'un homme tenant en laisse un chien que les enfants ont reconnu comme appartenant au notaire Lonchay de Sibret; (le fusil aussi, sans doute). Il parlait français, a demandé aux enfants s'il

" y avait du gibier, semblait vouloir lier connaissance, mais y a renoncé devant l'air avec lequel on lui a répondu qu'il était dans une propriété privée.

On entend fort le canon, et quelques fortes détonations dans la direction de Libramont. J'opine pour des bombes par avion.

Il a plu presque toute la journée, mais le temps reste doux.

#### 24 mai.

Messe à Chenogne. J'emmène Frédéric qui pleure, nous irons garder les moutons; il fait radieux et tellement joli avec cette verdure printanière. On n'entend pas le canon et il n'y a guère d'avions. On pourrait se croire en temps de paix.

Fernand vient me chercher, car il y a de nouveau 4 cavaliers allemands qui veulent réquisitionner un cheval que nous hébergeons. Je ne parviens pas à les en dissuader; ils le paient 450 markspapier, de ces marks qu'ils ont frappés à notre intention. Daniel a vu un de leurs camions dans lequel ils ont une machine qui les débite.

L'après-midi, nous allons à Bastogne; il y a un camp de prisonniers français dans les terrains qui entourent les établissements Courtheoux. Il en arrive en foule interminable sur la route de Neufchâteau. Ils ont été pris près de Charleville; ils sont venus à pied, marchant pendant près de 4 jours; ils disent que les Allemands les traitent bien mais n'ont rien à leur donner à manger.

Un homme avait un silo de betteraves le long de la grand-route; quand il l'a ouvert, ils se sont littéralement jetés sur cette piètre nourriture et en ont emporté au moins deux tombereaux; mais qu'est-ce cela, s'ils sont vraiment, comme on le dit, plusieurs milliers !

#### 26 mai.

Dimanche soir. Aujourd'hui Philippe et moi sommes allés jusqu'Assenois. Les Allemands ont quitté brusque-

" ment cette nuit les villages des environs : Villeroix, Magerotte, Poisson-Moulin, Sibret. Denise de Coune voudrait en profiter pour tâcher de rentrer chez elle. Hélas ! son habitation a été fort pillée.

Passage important de chariots sur la route de Neufchâteau, direction de Bastogne. On entend fort le canon. Activité intense de l'aviation. Des escadrilles survolent Libramont où la D.C.A. est entrée en action.

J'ai reçu un message des Maus de Rolley; le château est resté en dehors de la bagarre; ils ont eu de l'occupation mais ont évité le pillage. Ils ont recueilli Anna d'Hoffschmidt qui a dû quitter Recogne, la maison étant en plein dans la ligne de feu; les autres membres de la famille sont partis en France. Madame Maus voudrait que j'aie un de ces jours jusqu'à Rolley.

#### 27 mai.

Le matin, je garde les moutons et..... Frédéric. Nous continuons à faire des expéditions vers Isle-la-Hesse pour tâcher de sauver encore l'une ou l'autre chose, car le pillage continue ! J'ai trouvé un journal allemand du 20. Si irritante que soit cette lecture, on peut tout de même y trouver quelques renseignements. J'en conclus qu'ils sont arrêtés sur l'Escaut. Ils ont pris Anvers. Bruxelles est occupé, mais certains forts de Liège et de Namur tiendraient encore; d'autre part, ils avancent vers Maubeuge et Valenciennes, et se disent à Dunkerque.

On dit que les Français ont fait une attaque sur la ligne Siegfried.

Philippe et moi allons à la messe à Sibret. Il y a eu, cette nuit, une série d'explosions assez violentes; des bombes sont tombées pas loin d'ici, les alliés visent la voie du chemin de fer.

Philippe qui se montre très gentil, complaisant et désireux de se rendre utile me propose d'aller à Bastogne où l'on dit que s'est ouvert un magasin d'alimentation. Nous n'avons plus de viande, ni de savon.

" Fernand a trouvé à Rechrival 100 kilos de froment et 100 kilos de seigle, et j'ai obtenu aussi 50 kilos de farine et 100 kilos de sel chez un nommé Ferry de Sibret, payable Dieu sait quand, car il est parti.

Réginald, toujours débrouillard, a déniché quelques jeunes corbeaux; c'est très comestible.

L'abbé Degembre, curé-doyen de Sibret, est à toute extrémité; on l'a administré cet après-midi; il est malade depuis quelques temps et les circonstances actuelles n'ont fait qu'aggraver son état.

Philippe revient de Bastogne où il est tombé plusieurs bombes incendiaires cette nuit; des maisons brûlaient encore. Pas de victimes civiles, mais des soldats allemands tués, notamment chez les Soeurs de Notre-Dame.

La circulation a été détournée; on ne peut plus entrer en ville par leur jardin; il faut faire le tour par la gare du Nord. Le Séminaire est plein de blessés; les gens dorment dans leurs caves et ne peuvent pas faire de lumière le soir.

#### Mardi 28 mai.

Ce matin, la température a fraîchi; il y a dû y avoir de l'orage quelque part. Forte explosion cette nuit! Daniel et Philippe vont prendre des nouvelles de Monsieur le Doyen; ils trouvent chez lui les curés de Chenogne, de Rechrival et d'Assenois qui disent les prières des agonisants et le Doyen meurt pendant qu'ils sont là. C'était un brave et saint homme auquel sera épargnée l'épreuve de cette guerre.

Cet après-midi, visite à Rolley, à bicyclette avec Philippe; nous empruntons un vieux chemin de campagne qui va directement d'ici vers Savy, et qui est magnifiquement damé par les chenilles allemandes; ils sont entrés par là, les routes étant obstruées par les destructions. Ils connaissaient le pays à fond, presque mieux que les habitants. A Sibret, ils ont montré à un homme

" un endroit dans son champ qui leur avait servi de passage; il était repéré comme ancienne route désaffectée et donc empierrée, sur leurs cartes.

Il circule une singulière nouvelle : tous les gens dissimulaient leurs radios, persuadés que les occupants allaient les interdire; et voilà que, bien au contraire, les Allemands réparent les lignes d'électricité et recommandent aux gens de se mettre tous à l'écoute de leur poste, le soir. Un haut-parleur diffusera même les nouvelles à Bastogne. Quelle manoeuvre se cache là-dessous ? J'ai conseillé aux gens de continuer leur travail comme d'habitude et de ne prêter que peu de foi aux nouvelles qui circulent.

A Bastogne, couvre-feu à 7 heures.

Le chauffeur du notaire Lonchay me demande de prêter la Packard pour aller à Louvain chercher la famille du Doyen. Cette expédition me paraît irréalisable.

Amusante rencontre du curé de Morhet, avec qui nous faisons un bout de chemin; il ne m'avait pas reconnue et passant devant Isle-la-Hesse, se met à me raconter la manière dont la baronne Greindl tient tête aux envahisseurs de son château ! Je lui demande : "Vous la connaissez ?". Nous avons bien ri, quand il a réalisé qui j'étais !

Comme les histoires s'inventent et se propagent encore plus vite qu'elles ne s'inventent !

Mercredi 29 mai.

Messe à Chenogne. A la sortie, Madame Burnotte me propose de venir écouter la radio chez elle. Nouvelles consternantes ! Paris, comme la Suisse, annonce la capitulation du Roi, avec tout ce qui reste de l'armée belge, 500.000 hommes tués, blessés ou prisonniers ! Ce n'est pas possible !

Faut-il vraiment perdre tout espoir ? Les Français disent que la Belgique les a trahis et flétrissent "le geste indigne du Roi". Qu'y a-t-il là-dessous ?

" Le Roi n'a sûrement fait que ce que l'honneur et la raison exigeaient... Mais pourquoi l'a-t-il fait ? Sans doute avait-il son armée encerclée et une masse de population réfugiée là, bombardée sans merci et sans espoir, et qu'il aura jugé inutile de sacrifier jusqu'au dernier homme pour les franco-anglais ! Ceux-ci, nous avons pu le voir parmi les prisonniers français, envoient bien leurs Marocains et leurs Coloniaux se battre avec nous, mais beaucoup moins leurs territoriaux. Et ils trouvent tout naturel que notre population se fasse décimer et nos soldats tués jusqu'au dernier, nous les Belges et les neutres !

Dans l'après-midi, la nouvelle de la capitulation du Roi se confirme ! On est découragé, on ne comprend pas très bien. Malgré tout, je fais confiance au Roi. C'est un homme d'honneur et il est supérieurement intelligent ! Il ne peut pas faire ceci sans raison.

Philippe va à Bastogne avec les gens, pour tâcher d'obtenir de la levure. Pour moi, il faut que je m'occupe pour m'empêcher de penser. Je lève Frédéric; je fais du repassage,

On m'apporte un message de la Croix-Rouge qui me donne des nouvelles de Madeleine et de Mica. Elles n'ont pas quitté le pays; elles sont réfugiées avec d'autres élèves du Val à Aineffe, chez les d'Otreppe de Bouvette. Quelle joie de les savoir saines et sauvées. Elles demandent de nos nouvelles. Comment les ravoir ? Je n'ose pas encore sortir l'auto. Enfin deux pour lesquelles il ne faut plus avoir d'inquiétude.

Visite de Stas. Lui aussi est encore sous le coup de la capitulation; ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il a vu 3 soldats belges qui rentraient chez eux en uniforme. Les Allemands ont expédié de la farine et de la levure pour ravitailler le Luxembourg.

Les événements prennent une tournure tout-à-fait inattendue; le Roi aurait expliqué qu'il a vainement demandé le secours des alliés; la contribution de leur

" aviation a été absolument nulle. Voilà huit mois que nos troupes font la garde à la frontière; la résistance a été poussée jusqu'au bout des moyens. Il n'y a pas possibilité de faire davantage.

Pour le 5 ou le 6, tous les soldats seront rentrés dans leurs foyers, excepté naturellement ceux qui ont réussi à passer de l'autre côté et peuvent continuer la guerre aux côtés des alliés.

Philippe rentre de Bastogne où il a eu les mêmes nouvelles que moi, des petites. Il a passé à Isle-la-Hesse où il y a maintenant un officier parlant français qui campe là avec 40 hommes. Il a dit à Philippe qu'il allait faire nettoyer,...

Philippe a parlé à Bastogne avec des soldats qui rentraient. Ils disent que l'armée belge n'a pas eu trop de pertes. Il y a beaucoup de prisonniers, des Chasseurs Ardennais du 5ème, revenant de Deynze et de Turnhout. Les jours qui viennent vont être lourds d'anxiété, au sujet de ceux que l'on attend !

#### Vendredi 31 mai.

Fête du Sacré-Coeur. Messe à Sibret. Nous allons ensuite réciter le chapelet auprès de Monsieur le Doyen.

Rencontré le curé de Chenogne qui demande ce qu'il faut penser des événements.

L'après-midi, à pied à Bastogne; on aura cultivé la marche ces temps-ci.

Vu Monsieur le Doyen de Bastogne, auquel je demande son avis sur les événements. Il trouve qu'il faut attendre pour comprendre, mais qu'en attendant, il faut faire confiance au Roi. "Nous avons vu" me dit-il "comment cet homme-là a réagi devant l'épreuve. Il aura su agir ici aussi comme il le fallait". C'est bien mon avis et je suis contente de voir que nous pensons de même.

Il paraît qu'il y a eu de terribles bombardements à Ostende. Que se sera-t-il passé à Bruges; on voudrait savoir et on a peur de ce que l'on pourrait apprendre !

" Passé par Isle-la-Hesse, occupé par l'Etat-Major des Cigognes du Régiment "Goering".

Des prisonniers français sont là qui travaillent à de menus travaux de nettoyage. Quelle saleté et quel désordre; quand et comment remettra-t-on tout cela en état ?

On se sent très découragé et désemparé; cette attitude du Roi, blâmée par tous les ministres, d'après ce que disent les postes de radio, nous déconcerte.

Où se trouve exactement cette armée encerclée ? On n'en sait rien. Est-ce dans les Flandres ? On prétend qu'il y a encore des Anglais qui tiennent par-là, mais alors pourquoi les nôtres auraient-ils lâché pied ?

Où peut être René et que pense-t-il de tout cela ? J'espère que bientôt, les communications se rétabliront avec le centre du pays et que l'on saura enfin quelque chose de précis.

#### Samedi 1<sup>o</sup> juin.

Je vais au service de Monsieur le Doyen; ensuite, je pars à bicyclette pour Rolley. En passant par Senonchamps, je dis aux uns et aux autres d'aller chercher du charbon au château. Autrement, ce seront les occupants qui s'en serviront !

En repassant par Isle-la-Hesse, je trouve mon domestique Auguste, plus optimiste que moi, en train de planter des pommes de terre dans le potager.

L'Etat-Major du régiment Goering s'en va.

Après avoir consulté les Maus à Rolley, je décide d'aller chercher les enfants à Aineffe. Il me faut aller chercher un permis à la Kommandantur à Bastogne; j'apprends que je ne peux pas circuler non plus entre Bastogne et Sibret, sans autorisation. Mais un adjudant m'accorde les deux papiers sans difficulté. Bastogne est bien abîmé par les bombardements; le coin du Carré et de la Grand-rue n'est qu'un monceau de décombres. Nous retournons à Mesy par Villeroux.

" Dimanche 2 juin.

Messe à Chenogne; j'y rencontre Stas. Comme commissaire provisoire, il a un permis de circuler; il a de la famille à Huy et propose de m'accompagner pour aller chercher les petites à Aineffe.

Nous décidons de partir tout de suite; Auguste met la voiture en état. Nous collons nos permis sur le pare-brise et en route. Pourvu que l'on ne nous prenne pas la voiture ! A la Kommandantur, on n'a voulu nous donner aucun renseignement concernant l'état des routes. A Roumont, premier détournement, le pont d'Ortheuville ayant "bien" sauté ! Ensuite détour vers Wyopont. Une auto venant en sens inverse nous force à des acrobaties pour croiser. Un peu plus loin, une longue colonne d'artillerie. Les Allemands, à notre surprise, sont aussi complaisants que possible pour nous permettre de passer; ils font ranger leur matériel sur l'extrême bord de la route; il y a tout juste l'espace nécessaire.

De Marche à Modave, on ne voit pas un Allemand; le pays, par ici, ne semble pas avoir souffert. On ne voit d'autres traces de guerre que des camions belges abandonnés et, par-ci par là, un 4,7.

A Huy, nous passons la Meuse sur un pont de bois provisoire construit par les Allemands en remplacement de celui que les Belges ont fait sauter en se retirant. Nous rencontrons des gendarmes et des soldats belges en uniforme.

Enfin, nous voici à Aineffe. Des cris de joie, une bande de pensionnaires nous entourent. Je ne sais comment remercier les charmants d'Otreppe; ils ont dix enfants eux-mêmes et n'ont pas craint de recueillir 10 élèves du Val. Ils n'ont pas eu trop d'ennuis; le baron d'Otreppe a été retenu comme otage pendant une nuit avec le curé du village, mais relâché le lendemain.

Ils ont eu un peu de peine à se ravitailler avec tous leurs réfugiés. Cela va mieux ces jours-ci. Les pensionnaires devaient retourner au Val aujourd'hui. Le

" monastère a reçu 12 bombes sur les bâtiments et une quarantaine dans les alentours. Il y a pas mal de vitres cassées, mais les Allemands offrent leurs services pour réparer et ont prescrit que l'on reprenne les cours.

Les d'Otreppe, ayant eu la radio tout le temps, ont pu suivre plus régulièrement que nous les émissions. Ils semblent assez ébranlés par les événements de France; je ne puis m'empêcher de leur donner mon avis qui manque certainement de bienveillance pour l'attitude de nos ministres et d'une bonne partie de nos hommes politiques, à Limoges.

Le baron d'Otreppe nous cède un peu d'essence; je lui suis bien reconnaissant. Nous ne nous attardons pas, car il nous reste une bonne route à faire.

Un peu après Huy, nous rencontrons un chasseur ardennais du 2ème bataillon qui retourne à Morhet; nous le chargeons. Il nous raconte sa campagne : Recogne, Monaville, Bomal-sur-Ourthe, Namur, frontière française, Calais, Boulogne, Dixmude, Termonde. Pour lui, comme pour ses compagnons, la reddition a été un coup dur. "Il y en avait beaucoup qui pleuraient" nous dit-il.

Lundi 3 juin.

Nous sommes si contents d'avoir récupéré les petites. Les enfants vont se baigner, pendant que je fais de la couture en gardant Frédéric. Je repense tout le temps à l'attitude du Roi. On raconte qu'il aurait dit à l'un de ses familiers : "Je sais que la décision que je prends peut compromettre l'avenir de la dynastie, mais ce que je fais, c'est pour le bien de mon peuple".

Ce que je sais, c'est que nous sommes trop attachés à lui pour l'abandonner à cette heure-ci ! Les enfants m'ont dit : "Et si papa, quand il rentre, n'est pas d'accord avec toi ? ". J'ai répondu : "Il sera temps de voir alors".

" Mardi 4 juin.

Matin : messe à Chenogne. Nous entendons le communiqué français chez les Burnotte. Les Allemands fortifient leurs positions sur la Somme et sur l'Aisne. Ils augmentent leur pression sur Dunkerque. Les Anglais disent que leur réembarquement a été magnifique. Hélas ! Les Allemands ont lancé 1080 bombes sur Paris.

Il y a ce matin, chez Fernand, un soldat belge qui revient de Bruges; il dit que samedi la ville n'était pas du tout endommagée et que les civils s'y promenaient paisiblement, sans sembler craindre les avions. Je commence à espérer que mes parents et les enfants sont sains et saufs.

Monique du Bus passe par la maison rentrant de Bastogne vers Beauplateau où elle a sa maison pleine, avec Denise de Coune et tous ses enfants et un veuf qui a perdu sa femme la veille de la guerre et s'est réfugié chez elle avec ses huit enfants.

Philippe revient de Bastogne avec une lettre pastorale du Cardinal, transmise par l'évêché de Namur. Cette lettre est un grand réconfort dans notre peine.

Mercredi 5 juin.

Matin : nous allons à la messe avec les six enfants.

Madeleine et Daniel vont porter la lettre du Cardinal à Monsieur Burnotte et au curé de Chenogne. Demain, on la lira dans toutes les églises.

Denise et ses enfants viennent déjeuner, sur le chemin du retour, vers Assenois. Philippe parti voir, en éclaireur, si le château est libre revient en hâte nous dire que le curé d'Assenois demande que je vienne tout de suite pour demander aux Allemands de ne pas réoccuper la maison. Ils voudraient y mettre 120 hommes chargés de rétablir les lignes électriques. Cela finit par s'arranger et nous aidons Denise à se réinstaller. Le curé d'Assenois a quelques nouvelles : violente offensive allemande dans la région de Soisson. Calais est pris.

" Les Anglais parlent comme d'un brillant fait d'armes du réembarquement de 300.000 soldats, des ports d'Ostende et de Dunkerque, pour l'Angleterre.

J'annonce au curé la lettre pastorale; il en est ravi; c'est un tel poids que l'on nous enlève du coeur. Je crève le pneu de ma bicyclette en rentrant à Mesy. Je m'arrête chez Bechet, le fermier du notaire Lonchay; son fils vient de rentrer; il me raconte que le jour de l'invasion, les Chasseurs sont restés à Isle-la-Hesse jusqu'à 6 heures du soir.

Le soir, visite de Stas. Il a beaucoup de travail pour le ravitaillement. C'est un problème. Il arrive d'Arlon 93.000 kilos de farine pour l'arrondissement. Il s'agit de les répartir !

Jeudi 6 juin.

Une femme de Morhet me demande de la reconduire chez elle; elle est à bout de fatigue. Je ne puis refuser, mais n'aime pas beaucoup faire le taxi, car je n'ai presque plus d'essence.

L'après-midi, nous allons à Isle-la-Hesse; à Senonchamps, l'on commence à s'inquiéter du sort des fuyards, quarante-deux d'entre eux ne sont pas encore revenus. Il paraît qu'il y a eu tant de victimes dans la population civile.

Mon fermier pourra me fournir 100 kilos de grain. C'est une petite avance. Je vais faire un tour au château. Les occupants ont fait un effort sérieux. Il fait propre; un jeune officier me le fait constater; il me fait asseoir et me demande l'origine des traces de balles dans les vitres et aussi d'où provient la pale d'hélice d'avion qui est dans le garage; c'est celle de l'avion du malheureux lieutenant Henrard qui a été descendu au-dessus de notre territoire avant la déclaration de guerre par les Allemands, et qui est tombée ici dans la propriété.

D'Isle-la-Hesse, nous allons jusque chez notre fer-

" mier de Renval et, de là, à Bastogne, où l'on nous signale le passage de Monsieur Mattieu, venu de Bruxelles et qui y retourne sans doute demain; à tout hasard, je lui confie une lettre pour mes beaux-parents. Nous nous dirigeons ensuite sur Assenois où nous portons quelques pains et de la viande à Denise qui accepte avec enthousiasme notre ravitaillement.

Nous écoutons le communiqué français chez le curé; il n'est pas brillant. Grande bataille sur le front de la Somme. Bombardement de Paris auquel on a répondu par un bombardement de villes allemandes, par les Anglais. On prend des mesures, un peu partout en France, pour se mettre à l'abri d'éventuelles attaques par parachutistes.

On fait encore allusion à la "Trahison du Roi Léopold". Pauvre France, c'est elle-même qui s'est trahie !

Retour à Mesy à 9 H 15; on est plutôt fatigué. Au moins 20 Km à pied pour la journée !

#### Vendredi 7 juin.

Oh honte ! Nous nous levons trop tard pour la messe! Nous occupons notre matinée à de menues besognes, Madeleine et moi; Daniel va, avec la bonne, porter des graines à Denise qui veut semer son potager. Son moral est bon, mais, ni elle ni moi, n'avons de nouvelles de nos époux. Cela devient bien angoissant, d'autant plus que tant de soldats rentrent. Je ne comprends pas non plus que nous n'avons pas la moindre nouvelle de Bruxelles.

#### Samedi 8 juin.

Nous ne bougeons pas de la maison. Les enfants vont se baigner. Pas de nouvelles, mais on entend fort le canon du côté de la France.

#### Dimanche 9 juin.

Messe à Chenogne. Ensuite le communiqué chez Monsieur Burnotte; rien de fameux. Pierlot a fait un discours! Chaleur torride !

" On se demande la copie d'une lettre adressée par le Roi au Président Roosevelt, dont voici le texte :

" Copie de la lettre adressée par  
S.M. le Roi Léopold III au Président Roosevelt.

Monsieur le Président,

Au milieu de la confusion générale provoquée par les événements prodigieusement rapides que nous vivons et dont la portée est incalculable, je tiens à vous affirmer que la Belgique et son armée ont accompli tout leur devoir.

La Belgique a tenu tous ses engagements internationaux, d'abord en maintenant scrupuleusement sa neutralité, ensuite en défendant, pied à pied, toute l'étendue de son territoire.

Attaquée par des forces énormes, notre armée parvint en bon ordre sur une ligne de défense puissamment organisée, en liaison avec les armées des garants auxquels nous avons fait appel.

Mais des événements militaires déroulés, hors de notre territoire, ont contraint à évacuer ce champ de bataille et imposé une série de mouvements de repli, qui nous acculèrent à la mer.

Notre armée se dépensa alors sans compter dans une bataille de quatre jours, menée d'un commun accord avec les armées alliées. Nous nous trouvâmes finalement encerclés sur un territoire extrêmement exigü, habité par une population très dense, envahi déjà par plusieurs centaines de milliers de réfugiés civils, sans abri, sans nourriture, sans eau potable, et refluant d'un endroit à l'autre, selon les bombardements aériens.

" Hier, nos derniers moyens de résistance furent brisés sous le poids d'une supériorité écrasante d'effectifs et d'aviation.

Dans ces conditions, j'ai cherché à éviter un combat qui, aujourd'hui, aurait conduit à notre extermination, sans profit pour les alliés. Personne n'a le droit de sacrifier inutilement des vies humaines.

J'entends continuer, quoi qu'il advienne, à partager le sort de mon armée et de mon peuple. Sollicité depuis plusieurs jours de quitter mes soldats, j'ai repoussé cette suggestion qui eût été, pour le chef de l'armée, une désertion. De plus, en restant sur le sol national, je désire soutenir mon peuple dans l'épreuve qu'il traverse.

La sollicitude que les Etats-Unis ont toujours témoignée à la Belgique me fait un devoir de vous exposer sans délai la réalité des faits.

"

Cet après-midi, un avion que Dan dit être anglais a longuement survolé la région. Cela promet du bruit pour la nuit.

Une jeune fille m'apporte de Bastogne une lettre venue de Bruxelles par l'intermédiaire de Monsieur Mattieu. Elle est de tante Germaine van Maldeghem, le seul membre de la famille qu'il soit arrivé à toucher ! Tout le monde est parti en France : beaux-parents, frères, soeurs, beaux-frères, belles-soeurs. Pierre van Maldeghem, gravement blessé, est aux mains des Allemands. C'est peu réconfortant.

" Lundi matin 10 juin.

Messe à Chenogne. Philippe et Réginald vont à Bastogne. Ils ont vu beaucoup de soldats libérés. Des gendarmes reprennent leur service.

Après le déjeuner, enfin une bonne nouvelle. Le fils de notre fermier, Marcel Zevenne, vient nous dire, de la part du lieutenant de gendarmerie de Les Tailles qu'il a vu René, après la capitulation, en bonne santé, à Zedelgem. Comment assez remercier la Providence ! Je fais donner une bouteille de vin à la cuisine pour fêter la bonne nouvelle !

J'accompagne les enfants à l'étang où ils vont se baigner. Soudain un "hou-hou" retentissant nous fait bondir; les enfants s'élancent en hurlant de joie, nous allions oublier le petit Frédéric au bord de l'eau ! C'est René en uniforme, en bonne santé, arrivant le matin même de Lokeren, en moto side-car de l'armée belge; les Allemands lui ont permis de prendre ce véhicule pour rentrer, à condition qu'il le remette à la Kommandantur à Bastogne. Il ramène deux hommes avec lui. Il a fait une campagne harassante, mais n'a pas trop mauvaise mine. Il tient pour le Roi, comme nous !

Mardi matin 11 juin.

Nous allons tous à la messe à Sibret. Nous n'en finissons pas de nous raconter tout ce que nous savons de part et d'autre.

Il fait une chaleur étouffante. La nuit suivante, offensive aérienne; une fusée éclairante descend tout près de la maison; les alliés visent sans doute la voie ferrée; leurs bombes tombent à Poisson-Moulin et à Jodenville.

René, recru de fatigue et qui, dans son sommeil, se croit encore à l'armée crie : "Quelle est cette unité qui fiche le camp pour 4 coups de 4,7 ? "

" Jeudi 13 juin.

René a passé au ministère de l'Intérieur en rentrant pour savoir quelles sont les directives. Le mot d'ordre est que l'on ne reprenne pas de fonctions officielles, tant qu'il n'y a pas de Gouvernement. Il y en aurait un en formation.

René a envoyé un message au Roi pour l'assurer de son loyalisme et de sa fidélité. Il est très écoeuré de la façon dont on a traité le Souverain ! Il faut absolument, pour le moment, que tout ce qui est de bonne volonté en Belgique se tienne solidement uni autour du Roi et qu'on tâche de travailler pour le bien et le maintien du pays.

Nous recevons un message de notre beau-frère Pierre Smits, qui est en bonne santé et sur le point d'être libéré; le frère de René est dans le même cas. Aucun des deux ne savent rien de leurs familles ! Nous sommes encore parmi les privilégiés : il ne nous manque que le quart de notre effectif.

On demande à René de s'occuper du ravitaillement; nous envisageons de retourner à Isle-la-Hesse.

Samedi 15 juin.

Paris est pris; Hitler y a envoyé Himler pour diriger la police; les Allemands occupent Orléans, Le Mans, Cherbourg. Ils ont passé la Loire en plusieurs points et marchent en direction de Bordeaux. Ils sont aussi sur la route de Lyon, ayant encerclé des éléments se défendant encore sur la ligne Maginot. Les Français ont demandé un armistice avec des conditions honorables. Tant que celles-ci ne seront pas obtenues, ils continueront à se battre. C'est l'ambassadeur d'Espagne qui transmet les propositions.

L'Italie, en guerre depuis le 17, attaque surtout par mer et par avions sur les bases nautiques et aériennes. Pauvre France.

Pendant que nous faisons une visite à Denise de Coune, arrivent de Bruxelles, à la recherche de René, Messieurs

" Haage et Demeure; ils viennent pour faire remettre des adresses dans les communes, à faire signer par les bourgmestres, témoignant de leur fidélité envers le Roi. René peut se charger de cela.

Il paraît, d'après ces Messieurs, que des personnalités qui ont pu rencontrer en Suisse des membres du gouvernement partis pour la France ont pu mettre les choses au point et renseigner exactement ceux-ci sur les causes du geste du Roi et qu'ils ont été édifiés. Ils ne savaient pas comment les choses s'étaient passées, ce qui explique tant de propos inconsidérés et malheureux.

Il paraît que le général Weygand a vu personnellement le Roi et que celui-ci lui a dit : "Si vous ne pouvez nous envoyer des secours : vivres et munitions, je dois capituler dans 48 heures." Le général lui a proposé de partir en avion avec lui. Cela, le Roi l'a refusé. Weygand lui aurait dit ensuite : "Dans ce cas, faites ce que vous pouvez !" et il aurait tenté de repartir par la voie des airs. Les Allemands ont bombardé son avion, et il a fini par gagner Dunkerque d'où il est parti en vedette.

Les Anglais auraient, eux, manqué tout-à-fait de chic; ils se sont réembarqués en faisant avancer des camions en mer à marée basse; à marée haute, ils ont mis des planches sur ces camions et ont amené, à côté, des barques plates, mais ils auraient littéralement rejeté, à la mer, les Belges ou Français qui tentaient de s'embarquer avec eux.

A Furnes, ils auraient fait sortir des civils des caves, revolver au poing, pendant un bombardement, pour s'y mettre eux-mêmes.

Tout cela est triste et laid.

Il y a certainement, partout dans le monde, une triste et lamentable déficience morale.

Marc Gendebien arrive à l'improviste à Mesy; lui aussi est à la recherche de René pour des questions de ravitaillement. Il vient de Bruxelles. Certaines per-

"sonnalités commencent à se grouper et cherchent à faire quelque chose pour faire face à la situation. Ceux qui sont restés fidèles au Roi cherchent à le lui faire savoir. Bref, après avoir causé avec Gendebien, René décide de repartir avec lui pour Bruxelles. Je ne sais quand il pourra revenir, mais suis très contente qu'il soit allé prendre langue.

Comme nouvelles, on annonce que la France a nommé ses plénipotentiaires et que des entrevues auront lieu à Compiègne entre un ambassadeur, un général de l'air français, un amiral et un général des forces terrestres, d'une part, d'autre part, Hitler, Himler et le général Ketel. Les Anglais continuent la lutte à outrance.

Ce matin, nous avons encore entendu pas mal d'explosions en direction de Libramont.

#### 16 juin.

Messe à Chenogne. Temps radieux; on a envie de ne rien faire. On parle beaucoup de la capitulation française. René ne met pas celle-ci en doute, et à très brève échéance.

Après le déjeuner, je vois arriver Henri Zevenne qui vient me dire que l'Etat-Major des Cigognes quitte Isle-la-Hesse. Nous sautons, Madeleine et moi, avec le chauffeur, dans la petite Citroën 5 chv. et nous allons là-bas.

La plupart des camions ont déjà pris le départ.

Le major vient à moi très poliment et s'excuse d'avoir occupé la place bien contre son gré ! Il monte en auto, après m'avoir présenté son lieutenant qui va rester encore quelques jours avec deux ou trois hommes "pour faire le château pur".

#### 17 juin.

Nous obtenons à la Kommandantur des affiches, avec le tampon du commandant, à mettre sur les différentes portes de la maison pour signifier que celle-ci est à nouveau occupée par des civils.

" Le lieutenant allemand me confirme la nouvelle de la suspension des hostilités avec la France, mais ce n'est pas encore un armistice. Il essaye de me prouver que les Allemands ont agi mieux que les franco-anglais vis-à-vis de nous. Dans un certain sens, il y a peut-être du vrai là-dedans, mais ce sont tout de même eux qui sont entrés chez nous. Il conteste la bonne foi de notre neutralité, mais ne trouve rien à répondre quand je lui dis que, si nous avions eu des accords d'état-major avec la France, notre défense eût été plus efficace. Quand il a voulu me dire qu'on ne manquait de rien en Allemagne, je l'ai arrêté en lui disant que je connaissais l'Allemagne, y ayant des relations et y ayant voyagé récemment. J'ai ajouté : "Mais si vous êtes si bien en Allemagne, pourquoi ne restez-vous pas chez vous ? Pour moi, voilà la seconde fois que je vois mon foyer pillé par les Allemands au cours de mon existence et cela nuit à mes sentiments de sympathie pour votre nation".

En prenant congé, je lui ai souhaité de rentrer chez lui et les siens. Il m'a semblé qu'il riait un peu jaune....

Les gens ont entamé le nettoyage de la maison. Ils ont repéré pas mal d'objets ne nous appartenant pas. Nous ramenons des matelas pour les laver. Tout cela empest terriblement; il ne reste pas une seule couverture.

Les Zevenne ont l'air de dire qu'il vaudrait mieux que quelqu'un reste sur place pour éviter les tentations de pillage.

Pas de nouvelles de René; quand il sera rentré, sans doute préférera-t-il retourner à Isle-la-Hesse.

#### 18 juin.

Il y a eu un violent orage cette nuit; il est tombé des cataractes d'eau, ce qui fera du bien dans les citernes que toutes ces occupations ont mises à sec. Ce matin, un brouillard épais. Auguste doit aller avec

" Monsieur Stas, dans les différentes communes, pour obtenir les signatures des bourgmestres pour l'adresse au Roi. Quel temps pour rouler dans cette petite Citroën ouverte !

Les Allemands ont amené à Libramont 500 chevaux pour remettre à la population; c'était d'une urgence extrême et l'une des raisons du voyage de René à Bruxelles. La répartition de ce convoi a amené les bourgmestres à Bastogne, ce qui a facilité la besogne pour Stas.

Madeleine et moi avons passé l'après-midi à confectionner un matelas avec de la toile trouvée à Bastogne et la laine de nos moutons, pour l'étirage de laquelle tous les enfants ont été mis à contribution.

#### Dimanche 30 juin.

La semaine a été dure. René est rentré de Bruxelles jeudi midi, avec Christian Hansez. Il a été chargé de la direction du ravitaillement dans la province. J'ai été à Bastogne pour tâcher d'obtenir de l'occupant des papiers pour préserver la maison d'une réoccupation.

#### Juillet.

Je n'ai guère trouvé le temps de prendre notes régulièrement. Vers le 6 juillet, j'ai reçu, par l'intermédiaire de tante Marie-Thérèse Visart, une carte de mes parents. Ils sont réfugiés chez le Comte de Viton, à St.Sauveur de Flée, près de Segré en Maine-et-Loire. Ils sont en bonne santé, Dieu soit béni ! Eux et mes trois chéris, ils désirent rentrer au pays !

#### Le 8 juillet.

Pendant que je suis à Bastogne et que René est absent, des allemands arrivent et exigent de loger. Ils ont avec eux 100 chevaux qu'ils mettent en pâture dans les prairies. Ils se font cuire des quantités d'oeufs et ils repartent dans la nuit en chantant, après nous avoir volé dix poules,

#### " Vers le 10 juillet.

Nous recevons une carte de ma soeur, S. Delvaux de Feneffe. Elle est rentrée, à Bruxelles, de Poitiers où son mari avait dû suivre le Gouvernement comme diplomate. Elle a eu de nos nouvelles par mon cousin Steenhault. Elle dit nos parents et nos trois petits en bonne santé, en France. Comme je voudrais les revoir ! Oh joie ! Leurs sentiments envers le Roi sont les mêmes que les nôtres.

Je guette une occasion d'aller à Bruxelles; elle se présente en la personne de Christian Hansez qui a une voiture et qui vient ici chaque semaine pour le ravitaillement.

Nous sommes réinstallés à Isle-la-Hesse, depuis la première semaine de juillet.

Je pars le vendredi 12 pour Bruxelles vers 5 heures du soir. Nous arrivons à 8 H 30 chez ma soeur que je trouve avec son mari et ses enfants. Joie sans pareille ! Parlotte interminable. Suzanne a des nouvelles des parents dont elle me narre le pénible départ. Ils ont été dix jours en route, leur Packard conduite par un ami, le chauffeur étant mobilisé. La voiture contenait, outre le conducteur, mes parents, les trois enfants et la femme de chambre. Ils avaient abouti, à St.Sauveur de Flée, dans un débit de tabac lorsque le maire du village, l'ayant appris, les a recueillis.

Après délibération, nous concluons que le meilleur service à leur rendre est de leur envoyer Georges, le chauffeur rendu à la vie civile et qui pourrait se rendre en France à bord de l'un des nombreux véhicules repartant après avoir rapatrié des réfugiés. Mais il faut des papiers et nous voilà courant à l'Office des réfugiés, à la Kommandantur, puis à la Feld-Polizei, de là, à la Croix-Rouge. Un homme, qui a ramené du monde de France, cherche des clients pour St. Nazaire. C'est le rêve, mais le chauffeur, las d'attendre, est reparti chercher sa chance ailleurs, où d'ailleurs, il a fini par la trouver.

" Nous allons, Suzanne et moi, chez la Duchesse d'Ursel; nous avons appris que son fils part pour la France. Ce serait peut-être un moyen de faire parvenir des nouvelles là-bas. Chez elle, nous trouvons le Prince Louis de Mérode. Sachant que celui-ci, qui a sa propriété dans le sud du Luxembourg, est en contact avec René pour les questions de ravitaillement, je lui demande s'il n'a pas un message à transmettre. Très gentiment, il me charge de ses amitiés pour René "que nous verrons bientôt à la tête de la Province", ajoute-t-il, d'un air entendu. Je suis interloquée et ne sait trop quoi répondre. Voilà quelques temps que le bruit de cette nomination circule sous le manteau, mais René se tient dans la réserve la plus absolue, n'ayant été personnellement avisé de rien et s'appuyant sur le principe que l'on ne fait pas de nomination pendant la guerre.

Pourtant, le lendemain, étant toujours à Bruxelles, je reçois la visite de Monsieur Bissot, le Commissaire d'arrondissement de St. Vith, où il a succédé à René, et qui me dit qu'il est désigné pour aller occuper cette situation à Bastogne et désire, de ce fait, que je lui renseigne une habitation. Il tient la nouvelle de Monsieur Vossen, Directeur Général au Ministère de l'Intérieur et à qui le Gouvernement, en partant, a laissé, comme à ses collègues, les pleins pouvoirs.

Que va dire René de tout cela ?

Je rentre à Bastogne où, entretemps, René lui aussi a été avisé indirectement de sa nomination. Il paraît que les Allemands ont manifesté le désir d'avoir à faire à une administration régulière. Si on ne leur fournit pas celle-ci, ils feront des nominations eux-mêmes. On a donc procédé à la nomination d'une série de Commissaires d'arrondissements provisoires en attendant que les titulaires rentrent de l'étranger. Cette liste, qui devait être soumise aux occupants, a été admise. La liste des Gouverneurs tardant à paraître, ils auraient déjà fait une nomination de leur choix à Anvers.

" On leur a donc remis une liste pour les autres provinces, mais celle-ci n'a pas encore reçu leur approbation.

René, qui est archi-pris par le ravitaillement pour le moment, continue à se tenir sur la réserve. Il ira à Bruxelles cette semaine pour tâcher de savoir ce que pense le Roi et ce que devient le Gouverneur actuel. Celui-ci a quitté la province envahie et a gagné Bruxelles. Le ministère l'a chargé de l'accueil des réfugiés en France. Il est donc tout naturel qu'il soit encore là-bas; mais René aimerait connaître son avis, avant d'accepter.

Singulière et troublante situation tout de même.

#### 21 Juillet.

Ce dimanche, Fête Nationale ! Les Allemands ont autorisé le Te Deum. Nous avons été à la grand-messe à Bastogne : René, dans le choeur avec le commissaire de police F.F., le bourgmestre. C'était triste. J'avais envie de pleurer. On se demande comment vont tourner les événements. Il y a eu, ces jours derniers, d'ultimes offres de conciliation du Führer en Angleterre, qui se seraient heurtées à un refus absolu. Est-ce la guerre à mort et est-ce prudent pour les parents de rentrer à Bruges ?

René est parti en tournée dans les communes. Il y a tout le temps des arrêtés urgents qu'il faut exécuter dans les 48 heures sous peine de sanction, et il y a ce problème de ravitaillement. La besogne ne manque pas !

#### Mardi.

Ce matin, travaux divers à la maison; René a trouvé un brave homme pour travailler un peu au jardin. Cet après-midi, j'ai été à Arlon avec René. La ville est dévalisée par les Luxembourgeois qui achètent tout à tour de bras. Reçu, au retour, la visite des Maus venus pour féliciter ! Nous remercions de l'intention, mais René reste toujours sur la réserve. Christian Hansez

" vient dans le même but. René va demain à Bruxelles.

Mercredi.

Reçu une lettre de mes beaux-parents.

Jeudi 1er août.

René est rentré mercredi de Bruxelles. Sa nomination semble chose faite et il est décidé à accepter.

La tâche est lourde, mais il doit y avoir moyen de servir utilement. Il me conseille fortement d'aller faire des emplettes à Bruxelles; les Allemands, avec leur monnaie de singe, vident littéralement le pays de ses réserves. René voudrait que le Secrétaire Général aux Finances accorde, dans la mesure du possible, des facilités de trésorerie aux fonctionnaires, employés, pensionnés, etc... de façon à leur permettre de s'approvisionner au lieu de laisser les Allemands mettre la main sur tout. Mais ce serait là un procédé impensable, irréalisable, dans une administration aussi administrativement scrupuleuse que la nôtre.

Samedi matin.

Je repars pour Bruxelles. Je retrouve mes beaux-parents à leur tour rentrés de France. Bruxelles se repeuple. Le lendemain, messe à la Trinité. Sermon vitupérant du vicaire, qui déplore la décadence morale, la faiblesse des caractères, la disparition des sentiments élevés. N'a-t-il pas un peu raison ?

J'ai vu aussi mon frère François, revenu également de France avec ses enfants. Il a été à Bruges, le chauffeur est parti pour Segré. Sans doute, reverrons-nous bientôt les "Catanis". Il me tarde bien de les retrouver.

Je fais beaucoup d'emplettes; on conseille de se munir de souliers, vêtements de laine, bas, etc... Tout cela va devenir inabordable.

Rencontré les van Corput. Lui, m'explique qu'il doit

" passer devant une Commission pour expliquer les raisons de son départ et son attitude envers le Roi à l'étranger. Sur quoi, il a été avisé qu'il recevrait l'honorariat de ses fonctions, mais ne doit pas reprendre celles-ci.

Nous rentrons donc ensemble et nous nous arrêtons chez Monsieur Wautriche, à Marche, en passant. "

Ici, se terminent les notes prises au cours des premiers jours de la guerre, par la femme de René Greindl.

Au moment où se termine la campagne des 18 jours, la confusion des esprits est extrême et le Gouvernement à l'étranger, cédant à la propagande française, qui, affolée par la débâcle, cherche un bouc émissaire, ce Gouvernement perd pied et ne parvient pas à conserver au pays l'enjeu primordial que lui aurait valu une attitude belge unie et décidée devant l'opinion mondiale.

Le Gouvernement, à ce moment crucial, a douté de lui-même, douté du Roi, douté de l'armée, douté des meilleurs de ses fils et cette carence momentanée a créé un trouble intense dont nous souffrons encore aujourd'hui, et dont le pernicieux exemple est peut-être à l'origine de cette incertitude, cette indécision, surtout cette désunion dont notre pays fait preuve à nouveau devant les problèmes d'aujourd'hui. Les ministres, en se retirant, ont donné aux Secrétaires Généraux les pleins pouvoirs, mais ni mots d'ordre, ni directives, se réservant le droit dont ils useront presque forcément plus tard, de juger rigoureusement tous ceux qui ont pris des responsabilités - qu'ils n'osaient prendre - tous ceux qui ont essayé de tout leur cœur de sauver ce qui pouvait être sauvé. Si jamais le pays devait se retrouver devant une pareille éventualité, rares seront ceux qui prendront encore une telle responsabilité.

Un grand patriote, et qui voyait clair, Monsieur Galopin, disait un jour à celui qui était venu lui demander conseil sur la marche à suivre ou plutôt sur le choix à faire entre une démission spectaculaire ou la continuation d'une lutte patiente et tenace, obstinée et semée d'embûches, mais utile dans les résultats obtenus : "Il faut savoir parfois servir son pays jusqu'au déshonneur".

Mais, sans aucun doute, il faisait allusion à cette notion déformée pour beaucoup de ce qu'est vraiment l'honneur.

C'est un grand malheur que, dans les tristes jours de Mai 1940, le Gouvernement lui-même ait été complètement dépourvu de cette notion. Il s'est érigé en censeur impitoyable, non pas en père de la patrie et il portera, devant l'histoire, cette lourde responsabilité d'avoir méprisé la bonne foi et le respect de la parole donnée, d'avoir tué l'esprit de devoir, d'avoir déçu à jamais la confiance dans le jugement intègre et loyal du pouvoir.

Un grave problème se posait donc aux citoyens de bonne volonté, à une certaine élite qui avait rempli son devoir militaire, et, par le fait, se trouvait dans le pays et à une autre qui avait, dès ce moment, préféré la résistance à la fuite. Ce n'est certes pas une confiance unanime que pouvait inspirer ce Gouvernement qui avait traîné dans la boue le Roi et une armée dont les ennemis eux-mêmes reconnaissaient la valeur. Ce Gouvernement qui tout de même s'était mis du bon côté en laissant en plan le reste du pays. Pourtant cette attitude était défendable et normale et le peuple, tout en la ressentant, la comprenait et l'admettait; mais quel soulagement pour lui de savoir le Roi resté avec lui ! C'était une compensation. Pourquoi le Gouvernement s'est-il désolidarisé du Roi ? En lui restant fidèle, quelle force n'aurait-il pas représenté aux yeux du monde ?

Comment expliquer cette défaillance ? Sinon par la triste carence de ceux qui le composaient.

Dans le pays demeuraient 6.000.000 d'habitants qu'il fallait faire vivre, dont il fallait préserver le moral en

même temps qu'on entretenait le physique, qu'il fallait faire tenir le mieux et le plus longtemps possible, puisque, aucun doute, la guerre serait longue. Fallait-il s'en rapporter exactement aux méthodes de 14-18 ? L'opportunité ne s'en imposait pas.

Les Belges ont subi combien de dominations étrangères et leur esprit industriel est toujours à l'affût de nouvelles méthodes pour mettre en échec l'autorité occupante.

René Greindl était de ceux qui luttèrent, de ceux qui voulaient agir et pour qui l'attente, les bras croisés, paraissait le plus détestable des systèmes.

Rentré chez lui, son premier soin avait été d'envoyer au Roi un message de fidélité, puis... il dormit 8 jours. Cette campagne si courte avait été harassante. Il était passé par Bruxelles en rentrant et s'était arrêté au Ministère de l'Intérieur où il avait vu Monsieur Vossem, Secrétaire Général qui, avec ses collègues, avait reçu les pleins pouvoirs du Gouvernement en partance.

Provisoirement, le mot d'ordre pour les fonctionnaires était de ne pas reprendre leurs fonctions et de se laisser ignorer.

Vers la fin juin, une délégation vient trouver le baron Greindl pour lui demander un autre service : celui d'organiser le ravitaillement dans la province du Luxembourg. La situation était grave. On était, en certains endroits où l'armée allemande avait pillé toutes les réserves, à court de farine. Les moyens de transport étaient désorganisés. La besogne était urgente et beaucoup de notabilités étaient encore réfugiées en France. Il fallait improviser; René n'hésita pas. Il partit pour Bruxelles se faire donner des instructions. Et tout d'abord, il sollicita de sérieux subsides du Ministère des Finances. Là, il se heurte à une certaine hésitation; le Secrétariat Général n'ose pas les lui accorder, vu leur importance. "Qu'à cela ne tienne" lui dit René "prenez une hypothèque sur ma maison; il y a des vies humaines en jeu; cela vaut le coup".

Tandis qu'il se consacrait sans répit à cette lourde tâche, en haut lieu à Bruxelles, on examinait la situation et l'on arrivait à cette conclusion : "Conserver au pays une administration belge pourrait sauver beaucoup de choses". Cela valait la peine d'essayer.

Il a suffi de comparer la situation de la Belgique au point de vue économique à celle d'autres pays voisins vers la fin de la guerre et de se rendre compte du nombre de mesures répressives qui ont pu être évitées, ou palliées, ou adoucies, dans notre pays pendant les premières années de l'occupation, pour se rendre compte que ce raisonnement était juste.

Comme il a été noté plus haut, vint la question de la nomination des Gouverneurs. René Greindl ne la désirait, ni ne la sollicitait à ce moment-là. Mais la situation était la suivante dans le Luxembourg. Le Gouverneur en fonction, Monsieur van de Corput, était réfugié en France et s'occupait à Privas des réfugiés belges. Il était atteint par la limite d'âge et, d'ailleurs, les Allemands qui exigeaient que leur soit présentée la liste des candidatures avaient refusé leur agrément à toute personne se trouvant à l'étranger. Tout naturellement, le choix des Secrétaires Généraux se porta sur celui que beaucoup considéraient comme le successeur de Monsieur van de Corput, d'autant plus que l'on connaissait son esprit d'initiative, son activité, sa décision, ainsi que sa connaissance parfaite de l'allemand.

C'est lorsqu'il apprit l'arrivée à Bastogne de Monsieur Bissot, désigné comme Commissaire d'arrondissement, que René partit pour Bruxelles et se fit exposer minutieusement la situation. C'était une mission délicate, difficile, dangereuse même comme l'avenir l'a prouvé. Il aurait été bien plus simple de s'abstenir, mais il y avait du travail à faire, on pouvait servir encore les intérêts du pays. Son dynamisme naturel trouvait un champ d'action où se dépenser. Sa décision fut prise; il accepta.

Il fut nommé, à titre intérimaire (il insista toujours

expressément sur cette mention) en août 1940.

A l'initiative de Monsieur van de Corput, la Députation permanente et l'Administration provinciale se réunirent dans la grande salle du Conseil provincial et ce fut l'ancien Gouverneur qui, en termes charmants, présenta le nouveau à son personnel. Des fleurs furent offertes à leurs épouses. Le baron Greindl répondit par quelques mots où il insista sur la gravité de l'heure et sur l'effort exceptionnel qu'il comptait demander aux membres de la Députation permanente et de l'Administration provinciale : "Je vous demanderai beaucoup, Messieurs" leur dit-il "et j'ai confiance que vous ferez beaucoup".

Le départ était pris; on se mit au travail. Le Gouverneur avait fait remettre dans son bureau un portrait qui se trouvait au greffe, dont on ignorait le nom et qu'il avait identifié comme étant un arrière-grand-oncle de sa femme : Victorin de Steenhault, lequel avait été lui aussi Gouverneur intérimaire du Luxembourg au moment du Traité des 24 articles.

L'arrière-petit-neveu arrivait, lui aussi, à un moment crucial.

La question des farines demeurait épineuse. Le Gouverneur demanda à la Députation permanente de se réunir deux fois par semaine pour envisager les mesures d'urgence.

Ah, ce fut une belle équipe ! Le Député de St. Hubert, Monsieur Ducamp, fut mandaté pour s'occuper spécialement du ravitaillement. Les résultats obtenus furent si heureux que la province de Namur fit demander à Monsieur Ducamp s'il ne pouvait venir faire le même travail là.

Hélas ! Les ennuis commencèrent tout de suite. Dans le but de nommer des créatures à eux: les rexistes, les Allemands décidèrent d'appliquer, avec la plus extrême rigueur, l'arrêté encore tout récent sur la limite d'âge. Cela écartait, pour la seule Députation du Luxembourg, quatre membres sur sept. Il fallait pourvoir à leur remplacement. Là, commença la résistance larvée. Le Gouverneur, ayant la main forcée, présentait des candidats que

l'autorité allemande écartait. L'autorité allemande posait ou présentait des candidats que la Députation réprouvait et auxquels le Gouverneur refusait de faire prêter serment. Cette lutte dura jusqu'au moment où compulsant, avec acharnement, des textes de la loi provinciale, la Députation fit observer qu'elle pouvait, en certains cas, siéger légalement avec trois membres. Avec le Gouverneur, les Députés Ducamp et Kieffer, le compte y était et l'on fit ainsi traîner les choses jusqu'à la mise à pied du Gouverneur en décembre 1943.

Vinrent des réquisitions de porcs, de bois, dont on refusa l'exécution sous prétexte que ceux-ci étaient destinés, non pas à l'armée, mais au peuple allemand.

Un officier de l'administration allemande, comparant à ce moment l'attitude résistante des Gouverneurs des deux Provinces de Namur et du Luxembourg (celui de Namur était Monsieur Devos dont le patriotisme lui valu d'être destitué dès 1942), disait : "Quand on communique un ordre à Monsieur Devos, il discute, il écrit, il ergote sans fin, c'est un avocat; quand on s'adresse au baron Greindl, il ne dit rien, mais n'en fait qu'à sa tête, c'est un diplomate ! "

Un des premiers soucis de Greindl fut ses chers Chasseurs Ardennais.

Donnons la parole à l'un d'eux, un grand mutilé qui fut son ami et son collaborateur dans tout ce qu'il entreprit pour ses frères d'armes. C'est Albert Hubert, Officier des Chasseurs Ardennais, qui parle :

" A ma sortie de l'hôpital, en septembre 1940, j'avais accédé à la demande de mes excellents amis, le Commandant Dantine et le Lieutenant René Dubucq, en vue d'organiser le "Service social du Chasseur Ardennais" dans la Province du Luxembourg. La mission était simple : d'abord essayer de regrouper discrètement les Chasseurs Ardennais et, pour ce, établir le plus vite possible, par commune, les listes de tous. Cette action plus direc-

tement militaire devait se doubler ou mieux être couverte aux yeux de l'ennemi par une oeuvre philanthropique.

Les bases de l'organisation furent jetées lentement et nous arrivâmes ainsi au mois de mars 1941, date à laquelle il me parut possible de passer plus activement à la réalisation.

J'avais déjà pu apprécier, en d'autres circonstances, les immenses qualités du baron Greindl, son patriotisme éprouvé, son attachement fanatique (le mot n'est pas exagéré) aux Chasseurs Ardennais. Je me décidai à l'entretenir de la chose. Je ne lui parlai naturellement d'abord que du caractère philanthropique de l'oeuvre. Il me marqua tout de suite son intérêt. Je lui laissai une courte note, un projet de règlement intérieur.

Le lendemain à la première heure (avant 9 heures), il était à mon bureau et me jeta tout d'une traite : "J'ai réfléchi à cette histoire. C'est prodigieusement intéressant. J'y attache personnellement une très grande importance, non seulement pour l'action de solidarité que vous envisagez, mais surtout pour ceci : je vois là le moyen de regrouper les Chasseurs Ardennais, d'entretenir leur esprit, de les préparer pour le jour, peut-être assez éloigné, où on aura encore besoin d'eux". Le baron Greindl avait donc discerné de lui-même le caractère que nous voulions donner à notre action. Il allait être le plus précieux dirigeant.

Il commença par convoquer à Arlon, dans la salle du Conseil Provincial, à deux pas de la Kommandantur et sans avoir demandé l'avis de celle-ci, une réunion de plus de 200 officiers, sous-officiers et soldats des Chasseurs Ardennais. Le Lieutenant-général Ley présidait cette réunion qui finit dans l'enthousiasme, lorsque le baron Greindl dit explicitement aux Chasseurs Ardennais que leur tâche n'était pas encore finie et qu'ils devaient se préparer pour d'autres besognes. C'était le 24 avril 1941.

Alors débuta le vrai travail auquel il consacra jus-

" qu'au bout une importante partie de son temps.

Au moins une fois par semaine, le camarade Conter et moi-même discussions avec lui de la marche de l'oeuvre, des secours à accorder, etc... Plusieurs fois par semaine, je le rencontrais et le tenais au courant.

Si le " S.S.CH.A. " put avoir une action bienfaisante réelle, c'est grâce à lui; si les fonds ne nous manquèrent jamais, si l'occupant ne nous interdit pas immédiatement toute activité, même sociale, c'est bien grâce à son habileté manoeuvrière, qu'en grande partie, nous le dûmes.

On ne connaît pas assez tous les services immenses qu'il rendit, de par ses fonctions, à ses anciens frères d'armes. On ne sait pas que jamais, il ne procéda à des nominations sans s'enquérir des Chasseurs Ardennais éventuellement candidats; qu'il nous avertit des dizaines de fois à l'avance du recrutement prochain dans certains emplois et qu'il ne fit appel aux candidats que lorsqu'il fut en possession des listes des Chasseurs Ardennais pouvant exercer les fonctions. On ne sait pas que jamais un Chasseur Ardennais ne lui écrivit sans qu'il s'occupât personnellement de son cas, répondant de sa main à la lettre du camarade, mettant là, la même minutie, le même souci d'exactitude qu'on retrouvait dans toutes ses activités.

Combien de fois ne me suis-je pas dit : "Qu'aurions-nous fait si nous ne l'avions pas eu ? Que ne l'avons-nous plus aujourd'hui ! "

Dès sa nomination et jusqu'à sa suspension, le baron Greindl fut perpétuellement l'objet des attaques du "Pays Réel" qui l'accusait de "sabotage", de "résistance", le traitait de "Machiavel au petit pied", de "Gouverneur saboteur" qui n'aura pas de peine à se faire blanchir à Londres.

Les alliés n'avaient pas besoin du torchon rexiste pour être fixé sur les sentiments de notre camarade. En voulez-vous une preuve péremptoire ? Peu de temps

" après la libération, le soussigné fut en rapport avec des agents supérieurs du "Service Secret" américain, qui possédaient une documentation fort complète et parfaitement objective, rassemblée par leurs services de renseignements en pays occupé. Cette documentation était notamment constituée par des fiches au sujet des principales personnalités de la province. Ces fiches de couleur blanche, s'il s'agissait d'un patriote excellent, de couleurs diverses selon qu'il s'agissait d'un douteux ou d'un traître, nous étonnèrent par les précisions qu'elles contenaient.

Le baron Greindl y avait naturellement une fiche blanche, très longue, entièrement élogieuse. Il y était dit notamment que l'intéressé avait rendu d'immenses services à la cause alliée en lui fournissant des renseignements de grande valeur, en sabotant l'exécution des mesures administratives allemandes, etc...

Il nous souvient que l'officier américain qui nous en donna connaissance ajouta : "C'est un grand patriote" et demanda à le rencontrer. Il fut désolé quand je lui dis qu'il avait été emmené par les S.S.

Nous ne pouvons songer à énumérer ici toutes les activités du baron Greindl. Qu'il nous suffise de rappeler ses interventions en faveur de la continuation des distributions de timbres de ravitaillement aux réfractaires, son aide précieuse dans le ravitaillement des maquis : grâce à son intervention, Monsieur le Député Ducamp me fournit, ainsi qu'à d'autres, pour diverses destinations, des milliers de kilos de farine qui étaient transportés au moyen de documents réguliers, son refus de recevoir Van Coppenolle, sa lettre audacieuse à Romsée en date du 16 mai 1942 par laquelle il dénonçait les manoeuvres rexistes de noyautage des administrations et faisait part de son intention de s'y opposer par tous les moyens.

En dépit des difficultés, alors que des natures plus faibles auraient abandonné la lutte, il parvint à se maintenir à son poste jusqu'au 30 novembre 1943, date à laquelle Reeder le suspendit de ses fonctions, lui enjoignant

" gnit d'avoir à s'abstenir de toute activité et de quitter, endéans les trois jours, la province dont le séjour lui était interdit. Cette dernière mesure fut levée après la naissance de son douzième enfant. La lettre adressée par Reeder à Romsée, au moment de la mesure de suspension, constitue le meilleur des certificats de civisme.

Quoique surveillé de près, le baron Greindl prit aussitôt une part plus active à la résistance. Il installa un maquis dans une propriété de sa famille à Sibret. Il conduisit lui-même au maquis ses deux fils aînés, âgés respectivement de 16 et 17 ans. Tous deux déployèrent dans l'Armée Secrète une belle activité qui leur valut d'être cités à l'ordre du jour. Toute la guerre, des réfractaires ou des fugitifs avaient été hébergés à la propriété d'Isle-la-Hesse. Malheureusement, une descente de la Gestapo permit d'y découvrir, le 29 juillet 1944, un déporté et un juif. Le baron Greindl était absent. Il rejoignit le maquis à Amonines, y retrouvant le commandant Bastin, du 2ème Ch. Ard., commandant la zone V de l'A.S.

Et le lieutenant Hubert termine son article comme suit :

" Nous avons tenu, en ces jours où les Chasseurs Ardennais seront à l'honneur, à faire revivre la belle figure de celui qui nous manque tant aujourd'hui. On ne peut mesurer l'importance de la perte qu'ont faite les Chasseurs Ardennais et la Province du Luxembourg avec la disparition de ce noble cœur. Au lendemain de la victoire, le baron Greindl eut été certainement un des meilleurs artisans de notre reconstruction, un des animateurs de notre Fraternelle, un des plus chauds défenseurs des Bérêts Verts. S'il y avait un titre auquel il tenait avant tout les autres, c'était certainement celui de Chasseur Ardennais.

Il fut un des meilleurs d'entre eux, un chic type dans toute l'acception du terme, un parfait camarade.

" Nous garderons fidèlement son souvenir. "

Un des premiers soucis du baron Greindl fut donc de regrouper ses chers Chasseurs Ardennais, dont il s'enorgueillissait, à juste titre, d'avoir fait partie. Un grand nombre d'entre eux étaient malheureusement retenus prisonniers en Allemagne, mais il en restait, et le désir du baron rencontra celui du Général Ley, qui commandait la 2ème division de Chasseurs Ardennais. Il était dangereux de faire les choses trop ouvertement. Un petit journal, fondé par le mouvement, fut presque immédiatement interdit, mais l'on créa ce service social dont le baron Greindl fut nommé président provincial. Lorsque le mouvement se fut rendu suspect aux yeux de l'ennemi, la Princesse Jean de Mérode, accepta de l'intégrer dans le service social aux familles militaires qu'elle avait fondé, ce qui permit un certain camouflage.

Le service social Chasseurs Ardennais fut surveillé et traqué pendant toute la guerre. De nombreuses arrestations eurent lieu dans ses cadres, suivies de déportations dont beaucoup de victimes ne revinrent pas. Le baron Greindl s'efforça d'obtenir le rapatriement de certains Chasseurs et notamment du colonel Merx, sur l'appui efficace de qui il savait pouvoir compter. De graves raisons de santé appuyant sa requête, il obtint satisfaction. Le colonel se donna tout à la tâche entreprise et, au moment où la situation se tendait, il fut repris et expatrié à nouveau avec nombre d'officiers supérieurs, il envoya à ses Chasseurs ce mot d'ordre : "N'oubliez pas qu'aucun de vous n'est démobilisé et que le jour est proche où l'on fera de nouveau appel à vous".

Hélas ! La libération ne devait pas tenir compte de ce bel élan. Le Gouvernement rentrant ignore les Chasseurs Ardennais, aucun appel ne leur fut adressé, aucune consigne ne leur fut donnée ! Beaucoup avaient pris le maquis et vibraient à l'idée de servir encore. Mystérieuse incompréhension ou peut-être.... parti-pris voulu. Le Chas-

seur Ardennais avait gardé sa foi au chef de l'armée. Sans doute y avait-il quelque chose d'incompatible entre cette mentalité et l'esprit rapporté de Londres ! Cela explique bien des choses. Et pourtant, dans les armées alliées, partout les commandos arboraient fièrement le Béret Vert, choisi comme emblème de tenacité et de vaillance. Troublante énigme que l'avenir, sans doute, éclaircira.

Le ravitaillement en Belgique demeure le problème de premier plan. Mais il faut faire le point et se rendre compte de la situation générale. Les Allemands, en 1940, dans toute l'euphorie de leur succès et ne doutant pas de leur victoire définitive, estiment de bonne politique de laisser au pays sa propre administration; ce sera une facilité pour eux et ils pensent, qu'avec le temps, ils assimileront tout cela.

Les Secrétaires Généraux, eux, auxquels le Gouvernement a, en partant, laissé les pleins pouvoirs et qui se souviennent de la guerre précédente, se disent que cela durera peut-être mais que cela finira tout de même par la victoire alliée et que, par conséquent, ce qu'il faut, c'est gagner du temps en sauvant tout ce que l'on pourra sauver et que, sans aucun doute, ceci se fera plus facilement avec une administration belge qu'avec celle que pourrait nous imposer l'ennemi. Naturellement, celui-ci demeure tout de même le maître en pays conquis; il faut son accord dans presque tous les domaines. Il faudra donc jouer serré, palabrer, discuter, à longueur de mois et d'années !

Et malheureusement le pays ne voit pas toujours objectivement la partie qui se joue. Il y a ceux qui se sont retirés dans leur tour d'ivoire "qui ne veulent rien faire sous la domination ennemie" et qui ignorent qu'il leur faut pourtant, à eux aussi, plus que le ravitaillement officiel ! Il y a ceux qui ne veulent rien demander à l'ennemi, mais qui acceptent qu'on intercède en leur faveur, soit pour obtenir un permis quelconque, ou la libération d'un membre de leur famille des services de la Werbestelle, ou des griffes de la Gestapo. Il y a ceux qui favorisent

le marché noir et ceux qui en vivent, les premiers en payant les denrées des sommes astronomiques aux seconds, pauvres diables qui n'ont trouvé que ce moyen de gagner leur vie, ou profiteurs qui voient là une magnifique occasion de s'enrichir.

Il y a enfin toute l'armée des aigris, des mécontents qui dénigrent, critiquent et stigmatisent avec une vigilante sévérité la moindre défaillance de la part de ceux qui luttent pour maintenir le bateau sur l'eau.

Il faut parvenir à garder un peu d'ordre dans tout cela et avoir la tête froide.

Les régions agricoles étaient, dans le domaine du ravitaillement, plus privilégiées que d'autres. Toutefois, dans le Luxembourg, la première année, vu l'exode de la population vers la France, les pommes de terre furent plantées tardivement et dans de mauvaises conditions. Le rendement fut déficitaire et le Gouverneur eut beaucoup de peine à faire reconnaître à Bruxelles et à prouver que l'on ne pouvait, cette année, contribuer dans la mesure prévue aux besoins du pays.

Il y avait aussi la situation pénible de la ville de Liège, particulièrement éprouvée. Dès les premiers jours, une délégation conduite par le Député communiste Lahaut était venue trouver le Gouverneur, chez lui, à Bastogne, pour lui demander son concours. Celui-ci, conscient du devoir le plus urgent du moment, prêta toute son attention et promit son assistance dans la mesure du possible.

Pendant toute la guerre, en dehors des mesures officielles, le Gouverneur donna des instructions aux gendarmes et aux services de contrôle, leur recommandant d'user d'indulgence envers les fraudeurs, non soupçonnés de marché noir. Evidemment, la discrimination n'était pas facile.

La tâche d'assurer le ravitaillement de la population ayant été confiée au Secrétaire Général du ravitaillement, il fallut instaurer des services organisant des réquisitions chez les agriculteurs, proportionnées à l'importance

ce de leurs exploitations; ceci causa bien des difficultés. Il y eut beaucoup d'exploitants, et ici il convient de leur rendre hommage, qui conscients de leurs devoirs civiques, se prêtèrent raisonnablement à ces obligations de livraison et, en dehors de cela, ne cessèrent de ravitailler journallement les innombrables quémandeurs pendus à leurs portes. D'autres, hélas, sensibles à l'appât du gain et fortement encouragés dans cette voie par les maîtres fraudeurs, employaient toutes les ruses et tous les systèmes pour se dérober aux réquisitions.

Comme l'occupant avait confié l'administration des services du pays aux autorités belges, tout en supervisant le tout, c'était naturellement ces autorités qui payaient les pots cassés.

Les bourgmestres étaient tenus responsables, menacés d'emprisonnement, tandis que les récalcitrants se targuaient, pour défendre leur attitude, de soucis patriotiques sous le fallacieux prétexte que ces réquisitions servaient les intérêts de l'ennemi. Le Gouverneur réagit, en avertissant le Secrétaire Général. Il ne pouvait admettre que des fonctionnaires belges, qu'il fallait à tout prix maintenir en fonctions pour sauvegarder l'administration belge, soient coulés par la faute de quelques individus bien plus préoccupés, quoi qu'ils en disent, de leur propre intérêt que du bien général.

Cette lettre fut communiquée également aux autorités allemandes décidées qu'elles étaient à prendre des sanctions contre les seuls bourgmestres. Comme cette lettre fut l'un des principaux chefs d'accusation de la campagne lancée contre le Gouverneur après sa mort, campagne tendant à le taxer d'incivisme et complaisance envers l'ennemi, il était bon d'exposer ce qui précède et de reproduire, en en supprimant les noms, la lettre incriminée.

Cabinet du Gouverneur du Luxembourg.

Arlon, le 3.12.1941

Monsieur le Secrétaire Général,

Ayant eu dernièrement l'occasion de rappeler aux bourgmestres leurs devoirs en ce qui concerne les fournitures de bétail, j'ai reçu de nombreuses plaintes, émanant de bourgmestres qui s'étonnent de ce que le groupement cheptel ne prenne aucune mesure contre les cultivateurs récalcitrants. Voici quelques faits précis, choisis parmi beaucoup d'autres :

- 1° Le nommé X... de X..., a reçu 10 ordres de livraison successifs et n'a rien livré.
- 2° Le bourgmestre de X... signale que certains de ses administrés ont reçu jusqu'à trois ordres de livraison non exécutés : pas de sanctions.
- 3° X..., le même cultivateur a reçu 10 ordres de livraison, il n'y réserve aucune suite ! Pas de sanctions.
- 4° A X..., le bourgmestre reçoit le 12/8 avis que toutes les dispositions sont prises pour assurer les saisies demandées par le bourgmestre; jusqu'à présent, pas de suite. Le 27/9, le nommé X..., en retard de fournitures de 864 Kg, se voit menacé de saisie s'il ne comble pas le retard. Il ne fournit rien; la saisie ne fut pas effectuée. Le 25/11, les nommés X..., X..., etc... ont reçu du délégué au marché de X... avis que le bétail leur serait saisi s'ils ne livraient pas; ils n'ont rien fourni et rien n'est encore saisi.
- 5° A X..., Monsieur X... est en retard de fourniture de 10 têtes de bétail; le 25/11, gendarmes et con-

" trôleurs arrivent chez lui pour saisir du bétail; après une courte discussion, ils repartent les mains vides.

6° A X..., X... frères et soeurs auraient dû fournir, entre octobre et décembre, 1750 Kg; ils n'ont rien fourni. Le bourgmestre signale la chose au délégué au marché ) X... et au groupement du cheptel à Bruxelles. Le délégué au marché de X..., en guise de réponse, donne aux X... l'autorisation de ne rien livrer. Le bourgmestre n'est pas averti de la chose; aucune raison valable n'est invoquée.

Comment le bourgmestre pourrait-il, dans ces conditions, contraindre les autres cultivateurs à faire leur devoir ? Les bourgmestres de sept autres communes me signalent que c'est absolument en vain que, chaque semaine, ils indiquent au délégué au marché le nom des récalcitrants.

Le 30 octobre, la Commission d'Arrondissement de X... intervient pour qu'enfin le groupement du cheptel exécute les menaces que, depuis des mois, il prépare : rien ne fut fait. Le 23/11 cependant, le délégué au marché de X... fait saisir 34 bêtes chez le nommé X... de X... sous prétexte qu'il n'avait pas payé sa carte d'étable ! Alors que, depuis des mois, on ne prend aucune sanction contre des cultivateurs qui refusent de livrer du bétail de boucherie - indispensable pour assurer la maigre ration de la population - on se décide cependant subitement à saisir le bétail d'un malheureux en retard de paiement de sa carte d'étable (soit : 34 x 15 F = 510 F) Comprenne qui pourra !

Cependant, les autorités supérieures réclament des sanctions contre les bourgmestres; l'autorité allemande les menace de prison. Je suis persuadé

" que, dans la plupart des cas, les bourgmestres exécutent leur devoir; ils détestent les ordres de livraison; la plupart d'entre eux adressent le nom des non-fournisseurs au délégué au marché.

La grande responsabilité ici incombe au groupement cheptel dont les menaces ne sont pas exécutées; cependant, jamais un agent de ce groupement n'a été frappé d'une sanction quelconque. Pourtant, les responsabilités de ces agents sont précises, leurs traitements sont supérieurs à ceux des bourgmestres.

Dans trop de domaines déjà, les groupements généraux se bornent à faire des règlements, à recruter un nombreux personnel, à percevoir des cotisations et à endosser les responsabilités aux Gouverneurs, aux Commissaires d'Arrondissement et Bourgmestres. Quant à ceux-ci, ils voient leur autorité bafouée, leur prestige réduit à néant.

Depuis plusieurs mois, je demande à Mr. X..., délégué provincial du groupement cheptel que des sanctions soient prises; il est entièrement d'accord avec moi, mais les services de Bruxelles restent toujours plongés dans la même inertie. Il est évident que je réproverai toute espèce de saisie massive dans le genre de celles auxquelles procède l'office du lard.

Mais il importe que, dans chaque village récalcitrant, un meneur soit frappé durement et rapidement; il faut, en outre, que cette mesure soit entourée de toutes les garanties de justice. C'est à cette condition-là seulement que je consens encore à m'intéresser aux livraisons de bétail. Toutes autres actions s'avèreraient absolument vaines; mais il est grand temps d'agir dans le sens préconisé ci-dessus si l'on veut redresser une situation catastrophique.

Le Gouverneur a.i. Baron René Greindl

" Transmis pour information à la Kreiskommandantur, Auser-telle des Feldkommandantur Namur, à Arlon.

Arlon, le 3 décembre 1941

B. R. Greindl "

Comme l'on peut le réaliser, cette lettre visait essentiellement à maintenir en place les bourgmestres et, par cela même, l'administration belge.

Le souci d'assurer à chaque concitoyen le minimum vital était poussé très loin par le Gouverneur. Il insistait pour que chez lui l'on s'en tienne autant que possible au rationnement officiel et il y eut certaines discussions familiales à ce sujet. Car les difficultés rencontrées pour la subsistance d'une nombreuse famille prouvaient qu'on ne pouvait se suffire avec ce ravitaillement.

Il obtint l'autorisation de chasser et ceci lui valut de nombreuses critiques, ce qui se conçoit aisément dans une région où il y a beaucoup de chasseurs et où le gibier constituait un appoint sérieux pour le ravitaillement. A vrai dire, les dégâts de sangliers augmentaient dans une sérieuse proportion depuis que l'on ne chassait plus, à cause de la guerre. Et le Gouverneur avait presque obtenu l'organisation de battues régulières, mais au dernier moment, l'autorisation collective avait été rapportée, l'ennemi ne considérant probablement pas d'un bon oeil qu'un nombre important de gens soient en possession d'armes à feu.

Il n'y eut que quelques rares personnes dont le Gouverneur et son Chef de cabinet qui conservèrent cette autorisation. Peut-être, eut-il mieux valu s'abstenir pour ne pas exciter de jalousie, mais le baron Greindl, qui faisait profiter le plus de monde possible du produit de ses chasses, se disait, sachant que les Allemands chassaient de leur côté : "En voilà toujours autant qui ne sera pas pour eux". Le "secours d'hiver" d'Arlon eut sa part du butin. L'ex-Gouverneur aussi, Monsieur van de Corput, fut bien

content d'une hécatombe de sangliers qui se fit chez lui à la barbe des Allemands.

Les Gouverneurs de Namur et du Luxembourg eurent aussi à s'occuper du ravitaillement des Princes Royaux. Un ami, le Vicomte du Parc, vint les trouver pour leur exposer qu'il avait beaucoup de peine à assurer le ravitaillement depuis que le Roi avait donné des ordres sévères pour que l'on respecte les règles du ravitaillement officiel. Les Princes étaient à Ciergnon avec leur gouverneur et le Roi craignait fort que l'on ne s'autorise de leur présence pour obtenir des suppléments ou un régime de faveur qu'il n'admettait pas. Or, on manquait de pommes de terre et de gruau d'avoine. Inutile de dire que le nécessaire fut fait et, comme le disaient les deux Gouverneurs : "Si le Roi veut se rationner, cela ne nous concerne pas, c'est son affaire; mais les Princes Royaux, c'est la nôtre".

Les rexistes avaient vu, avec une certaine méfiance, la nomination du nouveau Gouverneur. Ils l'eurent vite jugé et commencèrent une campagne à fond contre lui dans leur journal : "Le pays réel", l'accusant de saboter les arrêtés des Secrétaires Généraux, de résister systématiquement à toutes les ordonnances allemandes. Ils l'appelèrent : "Machiavel au petit pied et Gouverneur saboteur qui n'aura pas de peine à se faire blanchir à Londres".

Un projet de l'occupant fut de fixer à Bastogne le Chef-lieu de la Province dès 1940, ce qui aurait permis d'annexer ensuite, sans trop de mal, la région d'Arlon. Dans la suite, il y eut une nouvelle tentative d'annexion. Le Gouverneur et son Chef de Cabinet, le Comte Harold d'Aspremont-Lynden, se démenèrent. L'intervention royale fut sollicitée et l'on obtint finalement que soit maintenu le statu-quo, sans promesses pour l'avenir. L'essentiel était obtenu : gagner du temps.

Vint le temps des déportations et l'ordonnance de retirer les timbres de ravitaillement aux réfractaires. Le Gouverneur s'opposa résolument à l'exécution de cette ordonnance et cela occasionna même, entre lui et le Secrétaire

re Général, une correspondance non dépourvue d'une certaine acrimonie. Toutefois, sa résistance porta du fruit et son opinion prévalut car la mesure fut rapportée dans tout le pays.

Ce fut alors une lutte quotidienne pour faire exempter les ouvriers réquisitionnés pour l'Allemagne, leur trouver ou leur inventer des excuses. Pour ceux que l'on ne parvenait pas à sauver, il ne restait d'autres ressources que de se cacher. Ils allaient rejoindre la foule de ceux que des raisons du même genre avaient incités à chercher refuge dans la Province. Le Luxembourg, d'une superficie étendue, avec sa population assez disséminée, ses grands bois, son administration complaisante, était le repaire rêvé de l'armée blanche et des réfractaires.

Les gendarmes savaient qu'il fallait fermer les yeux sur certains sabotages, ouvrir les yeux sur d'autres. Par leurs soins arrivaient souvent, dans le bureau du Gouverneur, des paquets de feuilles de timbres de ravitaillement dont ils feignaient d'ignorer l'origine et qui étaient, par ses soins, orientés vers les maquis.

Il convient de nommer au moins quelques uns de ses plus chers collaborateurs et amis : Max Kiesel, l'admirable Commissaire d'Arrondissement d'Arlon, à l'âme fière, loyal, intègre, qui devait le remplacer quelques jours lorsqu'il eut été démis de ses fonctions, après l'avoir secondé inlassablement et si judicieusement pendant trois ans, qui devait recueillir son petit garçon lors de la terrible offensive des Ardennes, et finalement le pleurer comme un frère en apprenant sa fin tragique. Ses amis Enschedé, chez qui il trouva un second foyer, forcé qu'il était de vivre hors de sa famille et dont la connaissance du pays et de ses habitants lui fut si précieuse. Son ami Jean Hollenfeltz, président de la Croix-Rouge, lâchement assassiné par la Gestapo aux derniers jours de la guerre, avec lequel il fit du précieux travail pour la cause du pays, travail auquel il fut rendu hommage, mais dont on ne connaîtra jamais le détail car, morts tous les deux, ils en ont

emporté le secret dans la tombe.

Il est difficile de retrouver la trace de tous les services rendus par le Gouverneur; il faut, çà et là, glaner des faits dans les souvenirs.

Il y eut une discussion en Députation permanente où il fut décidé d'acheminer, vers le maquis, une tonne de blé, prélevé sur le ravitaillement de la Province.

Il y eut cet employé, imposé au service du roulage par le Gouverneur, venu on ne savait d'où et dont nul ne comprenait l'utilité, mais qui avait besoin de camions pour transporter du matériel parachuté.

Il y eut cette entrevue, au Gouvernement Provincial même, entre le chef du maquis et le baron Greindl pour discuter de l'opportunité de certains sabotages et de l'inutilité et même du caractère nocif de certains autres.

Une des actions qui lui coûta le plus de peine, mais dont le résultat fut certainement le plus profitable pour la Province, fut le maintien de la Députation permanente légale.

Cette Députation comprenait, au moment de la guerre, six membres présidés par le Gouverneur : MM. Gribomont, de Bastogne - Wautriche, de Marche - Louppe, de Marbehan - Mathurin, d'Houffalize - Ducamp, de St. Hubert et Kieffer, d'Arlon. Les quatre premiers étant atteints par la limite d'âge, l'occupant exigea leur mise à la retraite et leur remplacement. Aussitôt commença une lutte sournoise. L'on invitait le Gouverneur à proposer des candidats. Ceux-ci étaient difficiles à trouver. Beaucoup ne se souciaient guère de prendre cette responsabilité; quand enfin des noms étaient trouvés, de gens dont le Gouverneur était sûr, ceux-ci n'étaient pas admis par l'occupant poussé, en-dessous, par les rexistes qui avaient, eux, leurs candidats tout prêts.

Cela durait depuis des mois lorsqu'à force de bloquer les codes, le Gouverneur et son Chef de cabinet s'avisèrent que la Députation permanente pouvait, en cas de nécessité, siéger légalement avec trois membres. Avec les deux plus

jeunes membres de l'ancienne Députation et le Gouverneur, le compte y était; il fallut beaucoup de constance et de persuasion pour faire admettre ce point de vue, mais à force d'insistance, le Gouverneur y parvint et, fait unique dans l'histoire de la dernière guerre, ce fut dans la seule Province du Luxembourg que semblable Députation se maintint jusqu'à la destitution du baron Greindl, c'est-à-dire jusqu'au 1er décembre 1943 et si l'on put ainsi sauver beaucoup de choses, c'est sans aucun doute à la ténacité du Gouverneur qu'on le doit.

La plupart des documents se rapportant à cette période ont été perdus ou supprimés, mais quelques lettres subsistent qui, écrites par le baron Greindl lui-même, donneront un reflet exact de sa pensée. Elles sont publiées en fin de ce travail.

La lutte pour la bonne cause dura jusqu'au 30 novembre 1943. René Greindl l'avait menée courageusement, en dépit des difficultés, en dépit même de certaines incompréhensions de la part de ses concitoyens pour qui la critique semblait plus opportune que l'action. Il restait fidèle à la devise de sa famille : "Bien faire et laisser dire".

A ce moment, l'administration, dans la Province du Luxembourg, était encore, à de rares exceptions près, entre des mains belges. Il n'y avait que dix Bourgmestres d'ordre nouveau, tous dans l'Arrondissement de Marche; mais l'ennemi s'énervait et commençait à voir clair dans le "sabotage" du Gouverneur ! Un dossier de la Gestapo, tombé dans des mains belges après la guerre, établit les rapports envoyés régulièrement contre lui et contre d'autres personnalités à l'Office central.

Dès 1940, le baron avait été mis en garde contre la Gestapo par le Général allemand commandant à ce moment la Province, un certain Freiherr von Peichmann, dont la femme, appartenant à une grande famille allemande, avait habité en Belgique pendant sa jeunesse. Montrant au Gouverneur un dossier qui avait été constitué par cet organisme contre la baronne Greindl, le Général lui avait dit : "Dites

à votre femme d'être prudente car si elle tombe dans les mains de ces gens-là, tout Général que je suis, je ne pourrai rien faire pour l'en tirer".

Un prétexte futile mit fin à l'activité du Gouverneur. Visitant une école du soir à Arlon, un professeur se plaint à lui de la pénurie de matériel : "Qu'importe !" lui répond le Gouverneur "sous peu, vous pourrez vous réapprovisionner à Cologne !" Cette boutade fut rapportée par un collaborateur et le baron Greindl reçut la lettre suivante :

" Par application du corollaire 3, chapitre 2, des ordonnances du commandant militaire sur l'exercice des fonctions publiques en Belgique et dans le nord de la France, du 8/7/1940, il vous est signifié, avec application immédiate, l'interdiction de continuer votre fonction de Gouverneur dans la Province du Luxembourg. Vous avez à vous abstenir, sur le champ, de toute activité. Toute contravention sera punie. Cette mesure entre en application au plus tard le dernier jour du mois où elle vous est signifiée.

(s) Reeder, le 26/11/43 "

Une seconde dépêche ajoutait :

" Par la présente, le séjour dans la Province vous est désormais interdit. Vous avez toutefois, à partir de la date où vous est signifiée la mesure prise contre vous, vous interdisant de continuer vos fonctions de Gouverneur du Luxembourg, trois jours pour prendre résidence hors de la Province. Votre nouvelle résidence doit être signifiée à l'Oberfeld Kommandantur de Liège, ainsi que tout changement. Toute contravention sera punie.

L'envoi de cette dépêche avait été précédée d'une autre adressée au chef du Ministère de l'Intérieur et de la Santé Publique : Monsieur le Secrétaire Général Romsée.

Objet : Gouverneur baron Greindl.

Monsieur le Secrétaire Général,

Au cours des années écoulées, de nombreuses plaintes me sont parvenues sur l'attitude et le comportement du Gouverneur baron Greindl. Je vous en ai fait part au cours d'entretiens que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous. Néanmoins, en dépit de sérieuses objections et devant vos instances, je m'étais abstenu de prendre des sanctions contre le baron Greindl.

Toutefois, à l'occasion d'une visite à une école du soir à Arlon, le baron Greindl a tenu des propos qui ne peuvent être admis par l'administration militaire.

En conséquence, par décision de ce jour, j'ai pris contre le baron Greindl un arrêté d'interdiction d'activité. Cet arrêté lui a été notifié par l'O.F.K. de Liège. En même temps, j'ai pris un arrêté interdisant le séjour dans la Province du Luxembourg au baron Greindl, qui a été mis en demeure de choisir une résidence en dehors de la Province.

Je vous donne connaissance de ces décisions, en vous priant de bien vouloir faire le nécessaire pour la mise en disponibilité du baron Greindl. Je vous prie de me tenir au courant de ce qui aura été fait à cet égard.

En raison de la situation spéciale du Luxembourg, il y a lieu d'attacher une grande importance à ce que le poste de Gouverneur soit occupé dans le plus court délai possible. Je vous prie, en conséquence, de me transmettre, au plus tôt, vos propositions à ce sujet.

Pour le commandant militaire de la Belgique et du nord de la France,

Le chef de l'administration militaire,

(s) Général Reeder

C'était un certificat de civisme que le baron Greindl ne pouvait que recevoir avec satisfaction. Depuis un certain temps, il se rendait compte que l'ennemi, sentant la défaite, devenait irritable. Dès lors, on ne pouvait plus sauver grand chose. Déjà, bien des mesures étaient prises sans qu'on l'en avise et il trouvait des créatures "d'ordre nouveau" nommées à son insu dans des services dépendant de lui.

Comme il le lui est intimé, il cesse sur l'heure ses fonctions et son Chef de cabinet, le Comte d'Aspremont, démissionne huit jours plus tard. Le Commissaire d'Arrondissement d'Arlon, Monsieur Kiesel, fut chargé de fonctions jusqu'au moment où le Secrétaire Général nomma un collaborateur : Monsieur Dewez, avec qui les Députés permanents fidèles refusèrent de siéger. Il ne demeura pas longtemps en fonctions. Nommé en mai, la libération en septembre en libéra la Province.

Le baron Greindl mit ordre à ses affaires, prit congé des nombreux amis qu'il s'était fait pendant ces trois années de fonction : son secrétaire au "service social" des Chasseurs Ardennais, le lieutenant Hubert, grand invalide de la guerre 1940 avec lequel il travaillait depuis trois ans; Monsieur Kiesel, le Commissaire d'Arrondissement qui, par sa connaissance approfondie de l'allemand et sa grande expérience administrative, lui avait apporté un appui aussi précieux qu'amical; ses amis Enschi qui lui avaient ouvert si généreusement leur maison; Monsieur Bertrand, l'abbé Renaud, l'infatigable soutien de toutes les oeuvres et le visiteur et consolateur dévoué des prisonniers; le cher docteur Hollenfeltz, fin lettré, patriote ardent, qui avait des correspondants Outre-Manche, qu'il ne devait pas revoir, et tant d'autres qu'il est impossible d'énumérer ici.

Il fixa sa nouvelle résidence à Bruxelles chez ses parents; il eut le chagrin d'y voir s'éteindre son père, mais la consolation de pouvoir l'assister à ses derniers moments.

C'est à ce moment que fut emprisonné et condamné à mort,

son cousin germain, le baron Jean Greindl : Nêmo, dans les services secrets, qui devait pêrir tragiquement dans le bombardement par la R.A.F. des casernes d'Etterbeek, lui qui s'y trouvait pour avoir aidé tant d'aviateurs alliés.

Le 29 janvier, il obtenait une permission de 24 heures pour aller baptiser sa petite fille Solange-Marie, baptême qu'avait tenu à lui conférer un grand ami des mauvais jours le Révérendissime Dom Marie-Albert van der Cruyssen, Abbé d'Orval.

En mars, il apprenait l'arrestation, par les agents de la Gestapo, de sa fille aînée, âgée de 18 ans, coupable de ne pas s'être rendue à la convocation de la Werbestelle. Après une nuit passée à la gendarmerie, elle fut pourtant relâchée assez rapidement comme aînée de 12 enfants.

En mai, la nomination du Gouverneur Dewez leva son interdiction de séjour dans la Province; il pouvait rejoindre sa famille à Bastogne, mais il lui était enjoint de se présenter tous les 15 jours à la gendarmerie. Il se savait surveillé, mais acceptait tout de même d'installer un camp du maquis dans une propriété de sa famille à Sibret. Il manifesta toutefois une vive contrariété lorsqu'il prit contact avec ce groupe, de s'apercevoir qu'il appartenait à la F.I. dont, par des renseignements puisés à bonne source, il connaissait déjà, à ce moment, la tendance communiste ce que, dans le pays, beaucoup de gens ignoraient.

On arriva ainsi à la fin juin; ses fils aînés le pressaient de les laisser aller au maquis, mais il tenait à ne les confier qu'à une organisation sûre. Il fit alors, à bicyclette, une tournée de reconnaissance jusqu'aux environs de Huy. Il trouva l'affaire au secteur I de la zone V de l'A.S., commandée par le major Bastin des Chasseurs Ardennais, le secteur I était sous les ordres de son ex-Chef de cabinet, le comte d'Aspremont. Ceux-ci acceptèrent d'engager les garçons malgré leur âge : 16 et 17 ans.

A peine rentré au logis porteur de cette nouvelle, toute la famille eut une chaude alerte. Pendant toute la guer-

re, l'on y avait caché des réfractaires et, à ce moment encore, il y en avait un, ainsi qu'un jeune juif. A quatre heures du matin, la maison est cernée par une troupe de soldats qui font une perquisition, font subir un interrogatoire serré à tous les membres de la maisonnée, trouvent les deux réfractaires qu'ils emmènent.

Les deux fils aînés, tous deux recherchés par la Werbestelle, partirent immédiatement rejoindre le maquis. L'aîné demeura comme combattant au secteur I et échappa de justesse à la mort, lors d'une attaque au bois de Payenne. Se sachant, avec quelques copains, dans les bois du domaine royal de Ciergnon, ils tombèrent sur des américains qui s'y cachaient et qui les réconfortèrent au whisky; ils rallièrent leur secteur le lendemain, alors qu'on les croyait disparus. Le second, pour qui sa carte d'étudiant constituait une sauvegarde, fut pris comme courrier à la zone; il y fit journallement ses 100 km. par jour à bicyclette, transportant tantôt des sommes d'argent destinées au maquis, tantôt des postes émetteurs.

Tous deux obtinrent des citations à l'ordre du jour de l'A.S.

Dans les premiers jours d'août, l'ex-Gouverneur était convoqué à la Gestapo d'Arlon. Sa femme le conjura de ne pas se rendre à cette convocation. Il était temps de prendre le large. Le jour même de cette convocation, il avait reçu une visite du commandant de la gendarmerie belge, lui conseillant la prudence, le prévenant qu'il avait des ennemis dans le pays, lui demandant s'il ne se méfiait de personne. La réponse fut négative; l'ex-Gouverneur, peu enclin à soupçonner la méchanceté chez les autres, ne se connaissait pas d'ennemis. Comme la plupart des hommes loyaux et sincèrement bons, il jugeait les autres sur lui-même et ne devinait le mal, ni l'animosité chez son prochain.

Le lendemain, un dimanche, veille de l'Assomption, il quittait son foyer pour n'y revenir jamais.

Sa première idée avait été de se cacher à Bruxelles où il avait une retraite sûre, mais il ne voulut pas de cette

solution pour deux motifs. On lui avait fait dire que l'on comptait sur lui pour une mission d'après-guerre dans la Province du Luxembourg et l'avance alliée se dessinant à ce moment bien plus du côté des Ardennes que vers le centre du pays, il craignait de ne pas pouvoir rejoindre son poste.

D'autre part, sachant ses fils exposés, il redoutait d'être hors d'atteinte s'il leur arrivait quelque chose. Il s'installa donc chez un de ses cousins qui avait un centre actif de l'A.S. Il s'y tint en liaison avec le major Bastin à la disposition duquel il se mit.

Le 6 septembre, son fils vint le trouver de la part du major pour lui demander de se rendre le lendemain à la zone V cantonnée à ce moment-là chez le comte de Cherisey au château d'Amonines. Le baron Greindl se mit en route à pied, le sac au dos. Son fils, à bicyclette, avait pris les devants, mais revint bientôt lui conseiller de s'écarter de la route où passaient beaucoup de troupes. Il suivit cet avis, mais ne parvint que tard dans la soirée chez le curé de Soye où il logea. Son fils vint l'y prévenir que les Allemands étant arrivés à l'improviste à Fisennes, l'Etat-Major de l'A.S. s'était replié sur le moulin d'Amonines; c'est donc vers là qu'il se mit en route. A peine avait-il quitté son fils que celui-ci tombait sur une troupe S.S. qui lui prirent sa bicyclette et lui enjoignirent de se rendre à la maison communale. Pendant qu'il s'y rendait, survint à l'improviste une attaque d'avions alliés et les S.S. se précipitèrent dans les fossés. Profitant du branlebas, le garçon sauta par-dessus une haie et s'échappa par les champs.

De son côté, le baron Greindl avançait sur la route. Il ne se rendait pas compte de ce que sa silhouette avait de marquant. Il fut, à son tour, arrêté et aurait peut-être été relâché si, par une malchance extraordinaire, n'était survenue, à ce moment-là, une voiture de la Gestapo d'Arlon. Les occupants de celle-ci ayant appris son nom dirent : "C'est nous qui le prenons".

Il ne pouvait tomber plus mal; c'était cette même Gestapo qui venait d'assassiner son ami Hollenfeltz, le Procureur du Roi Lucion et avait arrêté une trentaine d'otages dont bien peu revinrent au pays.

Cette auto l'emmena à Malmédy et de là à Schleiden, petite localité située non loin de là. Il fut enfermé avec un cultivateur des cantons rédimés, ces mêmes cantons dont il avait été chargé administrativement une dizaine d'années auparavant. Il allait encore pouvoir rendre un précieux service à ce concitoyen. Celui-ci avait commencé par se méfier de cet inconnu, jusqu'au moment où, la récitation de son chapelet terminé, celui-ci lui avait proposé de gratter avec leurs couteaux les inscriptions peu édifiantes hachurant les murs de leur prison. Au cours de ce travail, ils s'aperçurent qu'étaient descellés, ou ils parvinrent à desceller, des barreaux de la fenêtre donnant sur leur local, mais qui se trouvait hors de la portée d'un homme seul. Le baron Greindl aida son compagnon à s'échapper.

Deux jours après, il fut transféré à Cologne, à la prison de Klingel Püts. Il y séjourna pendant quatre mois. Ses compagnons de captivité témoignèrent de ses sentiments de piété, de confiance en Dieu et de son excellent moral qui ne le quitta pas pendant les terribles bombardements que subit Cologne à cette époque.

A plusieurs reprises, il insista auprès des autorités de la prison pour être transféré dans un camp d'officiers, alléguant qu'il n'y avait pas d'instructions ouvertes contre lui. Mais il lui fut recommandé de ne rien faire s'il ne voulait pas risquer d'aggraver son cas, que d'ailleurs, il dépendait de la Gestapo et qu'il ne pouvait être statué sur son cas dans les ordres directs de Berlin.

A une date, qu'il n'a pas été possible de déterminer, il fut transféré à la prison de Bonn. Il y fit la connaissance de l'aumônier de la prison qui put, par la suite, communiquer à sa famille quelques détails sur son séjour. Il y fut enfermé avec un prisonnier hollandais en faveur duquel il intervint pour lui obtenir du pain; l'aumônier

avait été frappé par son altruisme et la piété avec laquelle il assistait à la messe quotidienne.

Vers la fin janvier, un de ses compagnons de captivité fut libéré sous condition de se rendre dans une résidence obligatoire. Le baron Greindl lui confia une lettre pour sa famille qui fut trouvée lors d'une fouille et confisquée. Lorsque ce prisonnier semi-libéré lui fit ses adieux, le baron Greindl ne put cacher son émotion et lui annonça que lui-même était envoyé dans un camp.

Sans doute, ignorait-il lui-même, à ce moment, ce qu'était ce camp. Il arriva à Büchenwald, entre le 10 et le 15 janvier. Il était encore plein d'optimisme, croyant arriver dans un camp ordinaire.

Qui eût pu, en Belgique, soupçonner l'horreur de ces lieux ? Un détenu natif des environs de Tenneville signala sa présence au Père Leloir. Celui-ci, un Père blanc, à l'âme intrépide, dirigeait en Belgique depuis avant la guerre, la revue des "Grands Lacs" et depuis longtemps René Greindl lui donnait sa collaboration pour des traductions. Pendant la guerre, le Père Leloir était devenu l'aumônier des maquis et là, ils s'étaient retrouvés.

Dès son arrivée à Büchenwald, le Père Leloir s'efforça de le toucher et de lui recommander l'anonymat, sachant trop bien combien sa personnalité, dans ce milieu, équivalait à un arrêt de mort. Greindl, tout d'abord, ne voulut pas le croire. Voyant le Père, quelques jours après cette mise en garde, "Tu m'as fichu le cafard avec tes histoires" lui dit-il "Tu vois bien qu'il ne se passe rien".

Quant à passer inaperçu, ce fut impossible. Trop de gens le connaissaient. Des témoignages dignes de foi ont attesté que dès lors sa mort fut décidée. L'on prévint le Père Leloir qu'il était compromettant d'être trop vu avec lui.

L'on sait entre quelles mains les S.S. avaient remis l'autorité dans ces sinistres camps.

Il plane encore certain mystère sur cette mort, que certains ont peut-être intérêt à entretenir. L'on n'a pas

retrouvé d'acte de décès. L'U.N.R.A. n'a pu établir qu'un acte de notoriété, la date de la mort est discutée ainsi que ses causes.

Des témoignages, des plus dignes de foi, disent qu'il fut une première fois inscrit sur un transport d'extermination, mais des amis, c'est-à-dire le Père Leloir qui travaillait à la Schreibe Stube, parvint à en effacer son nom. Il lui fut conseillé de signaler sa qualité d'ingénieur, mais il s'y refusa avec la dernière énergie : "Non, non, non, vous vous trompez; cela je ne puis le faire, cela aiderait les Allemands !" Il fut alors désigné pour aller travailler dans un garage, mais tomba malade au moment de s'y rendre.

Atteint de dysenterie, il fut transporté au bloc 61 sinistrement appelé dans le camp : bloc de la mort. Les détenus couchés là, sans vêtements, dans des conditions de promiscuité abominables, n'y recevaient aucun soin. Des compatriotes apprenant qu'on l'avait transféré là se concertèrent pour aller l'y rechercher. Ils l'amènèrent à l'infirmerie où des médecins belges l'examinèrent et ne lui trouvèrent aucune maladie mortelle. Lui-même se sentait revivre et dit à ses amis : "Je me sens déjà mieux, il suffit que l'on me donne à manger et je serai vite guéri !".

Dans la nuit, le Kapo Ludwig, le chef du bloc 61, communiste allemand en prison depuis des années, répondant au nom de von Gymnich, fit enlever le baron Greindl du Revier et le ramena au bloc 61.

C'est là qu'un témoin, échappé miraculeusement au bloc de la mort, assista à l'assassinat du baron Greindl. Tous rasés et dépouillés de leurs vêtements, les détenus étaient méconnaissables. A la nuit, trois individus masqués pénétrèrent dans le bloc. Ils appelèrent le baron Greindl par son nom. Ne se méfiant pas, il répondit à l'appel et c'est ainsi que, l'ayant reconnu, ils le tuèrent d'une piqûre de cyanure.

Pourtant, le Kapo Ludwig devait soutenir plus tard qu'il

était mort dans son bloc de tuberculose avancée !

Ce même Ludwig a ajouté que le baron Greindl lui avait été envoyé avec cette recommandation : "C'est un grand chef de la résistance que les Belges veulent sauver à tout prix".

Certains Belges, revenus au pays parmi les premiers, n'ont jamais rendu témoignage à ce compatriote, "grand héros de la résistance" qui était mort là-bas et dont ils n'ont guère mentionné le nom.

La raison en est claire maintenant que le recul nécessaire est venu et que l'on sait ce qui s'est passé dans les camps de concentration, mais au moment même, l'esprit se refusait à admettre tant d'ignominie.

Après tant d'années, la volonté de celui qui a disparu demeure sacrée : "Après moi, comme moi, je veux que tous pardonnent ! " Mais si pardonner est un devoir, rendre hommage en est un aussi, surtout à notre époque où tant de confusion s'est créée dans les esprits, où des exemples si peu édifiants sont donnés à la jeunesse.

On porte aux nues les rescapés des camps de concentration, sans se demander s'ils ont servi leur pays ou leurs amis, ou bien s'ils ont simplement volé ou forniqué.

On exalte le patriotisme du réfractaire ou du civil qui s'est caché pour échapper à la déportation, mais on condamne sévèrement le patron qui, en travaillant, a voulu faire vivre ses ouvriers et leur faire éviter l'exil.

Honneur au stratège en chambre, au lecteur de la Libre Belgique clandestine, à l'auditeur secret de la radio londonienne, mais honte et suspicion pour celui qui, le front haut, a tenu tête à l'ennemi, a bravé ses ordonnances, a rusé pour détourner ses répressions.

On a vu des gens attaqués, non sur leur comportement, mais sur le fait qu'ils avaient craint la victoire du Reich, même, si conscients de cette possibilité, ils ont continué à lutter pour leur pays de toute leur énergie.

Or, quelle est l'attitude la plus courageuse, celle du patriote craignant la défaite, mais résistant quand même, ou celle de l'optimiste sûr de la victoire finale ?

Abandonner son souverain devant l'étranger, le renier et aller jusqu'à délier ses officiers de leur serment envers lui n'a pas été considéré comme une faute. Dès lors, comment inculquer aux enfants d'aujourd'hui, la notion du respect de la parole donnée ?

René Greindl était de ceux dont le caractère fortement trempé et la conscience droite ne saurait se plier à de tels retournements.

Il était véritablement fidèle comme il était véritablement chrétien. La mesure de son âme est dans le message confié à l'ami qui lui avait ouvert les yeux sur sa fin probable. Il avait dû finir par admettre l'existence de cet esprit du mal auquel il avait toujours refusé de croire.

Les derniers mois de souffrance avaient définitivement élevé son âme. Avant de mourir, il devait avoir cette consolation de se voir confier les Saintes Espèces en des rites rappelant ceux des catacombes.

Avec sa foi simple et profonde, il y voyait une raison de ne plus rien avoir à craindre.

Il confia son dernier message à son ami, le Père Leloir qui ne devait guère lui survivre. Pour ne point oublier, celui-ci le transcrivit en vers pour le communiquer aux siens :

Je veux te confier oral mon Testament.  
 Explique bien aux miens que je ne puis écrire,  
 Règlement dont il est trop dangereux de rire.  
 Il suffit d'un martyr. Béni d'abord soit Dieu  
 S'il daigne me choisir pour témoin en ce lieu.  
 A ton retour, gagne au plus tôt Isle-la-Hesse  
 Pour y dire en rouge, non en noir la messe.  
 Dans le double salon qui te reçut en juin.  
 A mes douze orphelins, dis ce que je t'enjoins,  
 Après moi, comme moi, je veux que tous pardonnent  
 Je veux qu'on ne recherche et n'accuse personne.  
 Dieu ne permettra rien qui ne soit pour mon bien.  
 Le pardon intégral est un signe chrétien.

Cette volonté a été respectée, mais il est bon que ses frères d'armes sachent que celui qui s'honorait d'avoir appartenu à leurs vaillantes phalanges vit venir la mort en soldat et sut l'accepter, non seulement avec résignation envers la volonté divine, mais aussi avec la volonté du pardon entier et consenti à ceux qui en étaient cause.

Déjà, à différentes reprises, il avait fait voir combien loin de son coeur, était toute pensée de vengeance. Il s'était même toujours refusé à exiger une réparation de ceux qui l'avaient calomnié ou décrié.

"La vérité" disait-il "finit toujours par triompher".

A Büchenwald, son nom, son royalisme, ses principes, ses traditions, sa foi étaient autant de charges contre lui. Il le savait, mais n'en renia aucune.

Et cependant, la vie était devant lui encore riche et féconde de promesses et il laissait, tâche inachevée, une famille de douze enfants, six fils et six filles dont l'aînée n'avait pas 20 ans.

Beaucoup sont morts ainsi dans cette horrible guerre, héroïques et obscurs, victimes d'un patriotisme, d'une foi, d'un idéal que notre époque renie. Leurs figures prendront place dans l'histoire seulement lorsque le temps aura pris le recul nécessaire.

Puissent les générations à venir ne pas méconnaître les leçons qu'ils donnèrent.

Puisse la patrie vivifiée par le sang qu'ils ont versé se maintenir grande, forte et belle.

Alors seulement, ils ne seront pas morts en vain.

Chasseurs Ardennais, vous qui fûtes ses frères d'armes, habitants du Luxembourg sur les foyers desquels il veilla; fagnes aux étendues silencieuses, étangs giboyeux et vous, hêtres de nos forêts, hêtres de sa maison d'Isle-la-Hesse, si pareils à ceux de la montagne qui emprisonna ses derniers jours..... souvenez-vous de René Greindl, martyr à Büchenwald.

MINISTERE DE L'INTERIEUR  
& DE LA SANTE PUBLIQUE

CABINET  
DU SECRETAIRE GENERAL  
FB/MB  
n° C.W./3677

Bruxelles, le 19 mai 1942

Monsieur le Gouverneur,

Démission.

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 16 courant, par laquelle vous répondez à ma dépêche n° C.W./3289, du 20 avril dernier vous invitant à me faire parvenir les états de propositions relatifs aux candidatures aux fonctions de députés permanents de votre province.

Cette dépêche vous a été adressée aussitôt que j'ai été informé que l'autorité allemande avait décidé de rapporter, à la date du 1er mai 1942, la dérogation à l'ordonnance du 7 mars 1941 dont bénéficiaient MM. GRIBOMONT, LOUPPE, MATHURIN et WAUTRICHE, députés permanents de votre province.

Vous vous permettez de contester l'opportunité de la désignation de leur remplaçant en alléguant que l'article 104 de la loi provinciale permet de régler la situation tout en restant dans la légalité puisque deux députés permanents régulièrement nommés restent en fonction.

Je vous ferais observer que c'est à tort que vous invoquez l'alinéa 3 de l'article 104 de la

loi provinciale. En effet, il ne peut être question, pour compléter une députation en nombre insuffisant pour délibérer valablement, d'assumer un ou deux conseillers provinciaux puisque l'activité du conseil provincial est suspendue. Ensuite, la disposition vise une circonstance occasionnelle alors qu'il s'agit ici d'une situation permanente.

Par conséquent, la solution que vous mettez en avant n'est ni réalisable, ni légale et, dès lors, il y a lieu de procéder au remplacement des quatre députés permanents atteints par l'ordonnance du 7 mars 1941.

A titre documentaire, je vous signale que la même situation s'est répétée dans toutes les provinces et que vous êtes le seul à avoir élevé des objections. Partout ailleurs, vos collègues ont soumis des propositions pour le remplacement des députés permanents mis dans l'impossibilité d'exercer leurs fonctions pour quelque cause que ce soit.

En ce qui concerne la liste des candidats, les objections que vous présentez ne résistent pas davantage à l'examen. En effet, par ma dépêche n° Cl/Wl/3/519/3463 du 4 courant, je vous ai invité derechef à me faire parvenir d'urgence les états de présentation aux fonctions de députés permanents de votre province concernant les candidatures parvenues directement au département et tout autre qui aurait pu vous être adressée directement. Je dois constater que, hormis celles que je vous ai communiquées, vous n'en avez présenté aucune autre.

Vous estimez que "aucun des candidats n'a des titres tels que sa nomination s'impose". Sur quels critères repose cette appréciation ? A cet égard d'ailleurs, je vous rappellerai que les mêmes difficul-

tés se sont présentées lors de la désignation du Bourgmestre d'Arlon. A ce moment, je vous ai proposé également de me désigner un candidat et mon Chef de Cabinet s'est même rendu expressément à Arlon où vous lui avez présenté l'un de vos fonctionnaires provinciaux comme susceptible d'accepter la charge. Quelques jours plus tard, votre candidat se dérobait. Nous avons eu alors la candidature de Monsieur Lucien EICHHORN que vous avez été très heureux d'appuyer. De même pour Neufchâteau, une seule candidature a été déposée et il est assez osé, de votre part, de dire que j'ai désigné, contre votre avis, ce seul candidat alors que vous n'avez pu ou voulu en susciter un autre.

Par ailleurs, il est indéniable qu'il y a lieu de remplacer, dans le plus bref délai, les mandataires mis dans l'impossibilité d'exercer leurs fonctions pour une raison quelconque. Ce serait aggraver le gâchis administratif dont j'ai trouvé de multiples exemples dans votre province qui est précisément celle où l'on a le moins touché au personnel administratif et où l'ordonnance du 7 mars 1941 est demeurée à peu près lettre morte. C'est aussi celle dans laquelle la réglementation en matière de ravitaillement a été la moins observée et où le mercantilisme s'étale presque impunément. Je ne puis m'empêcher d'établir entre ces deux faits une relation de cause à effet.

Pour le surplus, j'ai pris bonne note du dernier paragraphe de votre lettre me priant de bien vouloir vous considérer comme démissionnaire de vos fonctions de Gouverneur du Luxembourg à la date de l'arrêté désignant les remplaçants des députés permanents atteints par l'ordonnance du 7 mars 1941.

Le Secrétaire Général,  
(s) G. ROMSEE.

GOUVERNEUR DU LUXEMBOURGCABINET

Arlon, le 31 mars 1943

Monsieur le Commissaire,

A plusieurs reprises, je vous ai adressé des instructions sur l'attitude qu'il convenait d'adopter à l'égard des mesures décrétées par l'autorité allemande en ce qui concerne les réquisitions de main d'oeuvre. Les nouvelles ordonnances de l'autorité occupante d'une part, les interprétations diverses données à mes instructions d'autre part, m'amènent à préciser, ci-dessous, mes directives.

Aucune collaboration ne peut être apportée aux mesures découlant de l'ordonnance du 6-10-1942.

Ce principe découle des devoirs que nous impose notre conscience patriotique. D'ailleurs, MM. les Secrétaires Généraux l'ont reconnu dans leur circulaire du 27-10-1942. "Les Secrétaires Généraux", disait ce document, "ont estimé qu'il serait impossible à aucun d'eux, de même qu'à aucun service qui leur serait subordonné, de collaborer ou participer d'une manière quelconque à l'exécution de la dite ordonnance sans méconnaître les intérêts de la charge qu'ils ont à défendre". Le Cardinal Van Roey et les Evêques de Belgique ont récemment proclamé ce principe en affirmant dans leur lettre pastorale du 15 mars 1943 "que toute collaboration à l'exécution de ces mesures

est gravement illicite en conscience". Si les Secrétaires Généraux ou certains d'entre eux modifient leur attitude, il n'y a pas lieu d'en tenir compte.

De ce principe, résulte notamment :

1°) Aucune liste ne peut être dressée à l'intention des autorités occupantes, ni de l'Office du Travail, ni des Werbestelle; aucun renseignement ne peut leur être transmis.

Si cependant, le renseignement demandé ne pouvait manifestement que profiter à un de nos compatriotes, il pourrait être donné.

Personnellement, je considère qu'un Bourgmestre qui laisse prendre connaissance des registres de Population ou de l'Etat-civil à un individu muni d'un réquisitoire de l'autorité allemande ne faillit pas à ses devoirs. Ce faisant, il ne collabore aucunement à l'établissement de listes; il s'incline passivement devant un acte de force. Je ne blâme aucunement le fonctionnaire qui exige que cette force soit matérialisée par la présence d'hommes en armes. Je doute cependant qu'une telle attitude soit à la longue profitable à ses administrés.

2°) Les formalités nécessaires à l'obtention d'un passeport peuvent être accomplies; le refus de se plier à cette exigence n'empêcherait nullement nos compatriotes de devoir se rendre à l'étranger. En outre, seul ce document permet la rentrée en congé éventuelle des intéressés.

3°) En aucun cas, les timbres de ravitaillement ne peuvent être retirés à des Belges, qui d'une

façon ou d'une autre, seraient réfractaires à l'ordon-  
nance du 6-10-1942 ou à l'une de celles qui en décou-  
lent.

Arlon, le 31 mai 1943.

Sans doute, n'ai-je pu prévoir toutes les éventualités; je pense cependant avoir défini le principe directeur de façon suffisamment précise pour que chacun puisse résoudre tous les cas qui se présenteraient.

Je vous prie de veiller avec soin à ce que tous vos Bourgmestres, y compris ceux des villes émancipées, soient au courant de ces prescriptions et s'y conforment quoi qu'il arrive. Il est, d'autre part, inutile de les entourer d'une publicité tapageuse; mais il est évident que je suis prêt à couvrir de mon autorité celui de mes subordonnés qui se trouverait amené à faire face à des difficultés, par suite de l'application de ces prescriptions.

Le Gouverneur a.i.

(s) Baron René GREINDL

A Monsieur le Secrétaire Général du  
 Département de l'Intérieur et de la Santé  
 Publique,

BRUXELLES.

Monsieur le Secrétaire Général,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre dépêche "Secrétariat Général - n°193.5", en date du 17 de ce mois, donnant copie d'une lettre adressée le 5-5-1943 par le commandant militaire à Monsieur le Secrétaire Général des Finances.

Puis-je me permettre de vous demander, Monsieur le Secrétaire Général, quel est le sentiment du collège des Secrétaires Généraux sur le contenu de cette missive, dont le moins que l'on puisse dire, est que, si le principe qu'elle donne en son paragraphe second : "Il faut que..." etc... était admis sans autre objection, la base même des rapports existant actuellement entre les autorités allemandes et les pouvoirs belges s'en trouveraient modifiés de fond en comble.

La soumission pure et simple à cet ordre ravalerait, en effet, toutes les autorités du pays au rang de simple organe de l'occupant, non habilitées à

élever éventuellement une protestation ou à formuler un doute et les empêcherait radicalement de jouer leur rôle véritable qui est celui de chefs, de guides et de défenseurs de leurs administrés. Et ceci, alors qu'une ordonnance de l'autorité occupante qui s'impose comme une voie de fait aux particuliers ne doit être assurée par les fonctionnaires du pays occupé que dans la mesure où leur conscience leur permet de s'y soumettre. (Lettre de M. le Secrétaire Général de l'Agriculture et du Ravitaillement, en date du 14-4-1943).

J'aurais peine à imaginer que le collège des Secrétaires Généraux, qui représente le pouvoir légal en Belgique, s'incline et admette donc sans plus cet ordre, auquel bien des fonctionnaires ne pourraient accepter de se soumettre, l'estimant contraire à leur conscience et à leur dignité.

Jusqu'à présent, dans tous les cas graves, un avis formel émanant, soit du collège des Secrétaires Généraux, soit de l'un d'eux en particulier, est venu fixer la ligne de conduite à adopter, assurant ainsi l'unité d'action de toutes les autorités du pays et donnant aux instances subordonnées une aide et un appui précieux. (Conferatur : décision du collège des Secrétaires Généraux quant à l'application de l'ordonnance du 6-3-1943; de même, sur l'enlèvement des cloches).

Il ne peut faire de doute que pareils avis n'auraient jamais obtenu le visa du chef de l'administration militaire et partant que les instances moyennes et inférieures du pays auraient été livrées à elles-mêmes quant à l'attitude à adopter. Ceci aurait certainement amené des divergences d'opinion et d'action, choses des plus regrettables, là surtout où des intérêts vitaux du pays sont en jeu.

Comme vous avez bien voulu me donner connaissance de cet ordre du pouvoir occupant, j'espère, Monsieur le Secrétaire Général, que vous voudrez bien également me faire connaître la protestation que, sans aucun doute, le Collège des Secrétaires y aura opposée.

Veillez agréer, Monsieur le Secrétaire Général, l'assurance de ma haute considération.

Le Gouverneur a.i.

(s) Baron René GREINDL